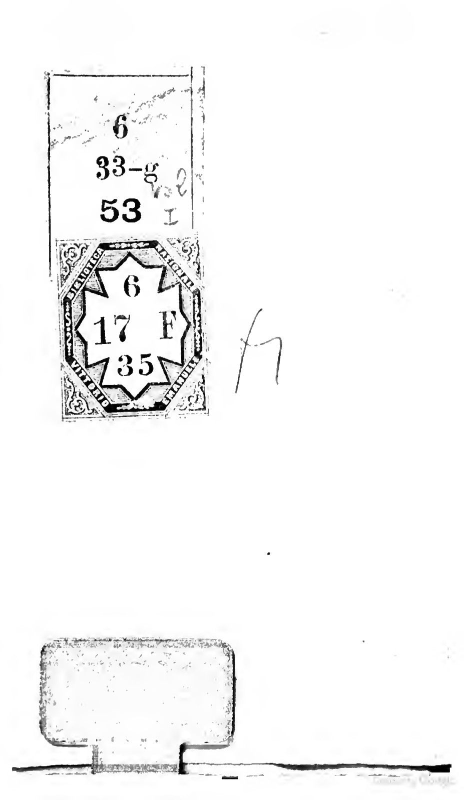



6
33-g
53
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
17 F
35





L'ITALIEN

OU

LE CONFESSIONNAL

DES

PÉNITENS NOIRS.

Le roman dont on donne ici la traduction, paraît depuis quelques mois, traduit par une autre main, en 7 volumes in-18. Cette traduction est écrite avec quelqu'élégance et quelque facilité, et on se serait abstenu d'en donner une nouvelle, si celle-ci n'eût pas été plus d'à-moitié imprimée, lorsque la première a paru ; mais le libraire n'a pas voulu perdre ses frais, ni l'homme de lettres le fruit de son travail. Un autre motif les a encouragés l'un et l'autre à cette publication. La traduction qu'on donne ici, est, à ce qu'on croit, plus fidelle, mais à coup sûr plus complette, parce qu'on ne s'y est permis aucun des retranchemens qu'a faits l'auteur de la traduction en 7 volumes. Les caractères de celle-ci peuvent lui mériter aussi quelque préférence que le traducteur ne demande à aucun autre titre.

N'allez point à Villa Altieri, la mort y est !

L'ITALIEN

OU

LE CONFESSIONNAL

DES

PÉNITENS NOIRS,

Par Anne Radcliffe, auteur de la Forêt et des mystères d'Udolphe.

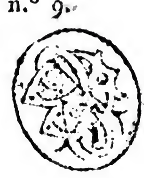
TRADUIT PAR ANDRÉ MORELLET.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Maradan, Libraire, rue du Cimetière-André-des Arts, n.° 9.

AN VI. —— 1798.



AVERTISSEMENT

Vers l'an 1764, quelques anglais voyageant en Italie, dans une excursion aux environs de Naples, s'arrêtèrent devant l'église de *Santa Maria del Pianto*, appartenant à un très-ancien couvent de l'ordre des Pénitens noirs. La magnificence du portique, quoique dégradé par l'injure du tems, excitant l'admiration de nos voyageurs, ils furent curieux de parcourir l'édifice entier, et montèrent le perron de marbre qui y conduisait.

Dans la partie enfoncée du portique, un personnage, les bras croisés, les yeux fixés en terre, le parcourait derrière les piliers dans sa longueur, tellement absorbé dans ses pensées, qu'il n'appercevait pas les étrangers



s'approchant. Cependant au bruit de leurs pas, il se retourna soudainement, et sans s'arrêter, il gagna une porte qui donnait dans l'église, et disparut.

La figure de cet homme avait quelque chose d'extraordinaire, et ses mouvemens une singularité qui attirèrent l'attention de nos étrangers. Il était d'une taille haute et mince; il avait les épaules un peu voûtées, le teint bilieux, les traits durs et le regard féroce.

Les voyageurs entrés dans l'église, cherchèrent inutilement des yeux l'homme qu'ils avaient vu devant eux, et dans l'obscurité des bas-côtés ils ne virent personne qu'un religieux d'un couvent voisin, qui montrait quelquefois aux voyageurs les objets qui méritaient quelqu'attention dans cette église, et qui venait leur offrir ses services.

L'intérieur de cet édifice n'offrait point les ornemens et l'éclat qui distinguent les églises d'Italie, et particulièrement celles de Naples ; mais il était remarquable par une simplicité et une noblesse qui intéressent davantage l'homme de goût, et par une certaine proportion de lumière et d'obscurité qui a quelque chose de solemnel et de plus propre à exciter et à soutenir les élans de la dévotion.

Nos voyageurs ayant parcouru les chapelles et tout ce qui leur avait paru digne de leurs observations, revenaient au portique, lorsqu'ils apperçurent l'homme qu'ils avaient vu d'abord, entrant dans un confessionnal sur leur gauche. L'un d'eux demanda au moine : Qui est ce religieux ? Le moine hésita à répondre ; mais la question lui étant faite de nouveau, il baissa la tête en signe d'obéissance,

et dit, sans montrer aucune émotion : C'est un assassin.

Un assassin ! s'écria l'un des Anglais, et il demeure en liberté !

Un Italien de la compagnie sourit à ce grand étonnement de son ami.

Il a trouvé ici un asyle, dit-il, où il ne peut être arrêté.

Vos autels, reprit l'Anglais, protègent donc les meurtriers ?

Il ne trouverait de sûreté, dit le moine avec douceur, en aucun autre lieu.

Cela est bien étrange, dit l'Anglais. Quel pouvoir reste donc à vos lois, si les plus grands criminels ont des moyens de défense contr'elles ? Mais comment peut-il vivre dans ce lieu ? il est au moins en danger d'y mourir de faim.

Non, dit le moine. Il y a toujours des personnes disposées à secourir

ceux qui ne peuvent se secourir eux-mêmes ; et comme le criminel ne peut sortir de cette enceinte pour pourvoir à ses besoins, on lui apporte sa nourriture.

Est-il possible, dit l'Anglais s'adressant à l'Italien son ami ?

Mais quoi ! reprend celui-ci, voudriez-vous qu'on laissât le malheureux mourir de faim ? Est-ce que depuis votre arrivée en Italie, vous n'avez encore rien vu de semblable ? Le cas n'est cependant pas rare.

Jamais, répond l'Anglais, et je crois à peine ce que je vois.

Mon ami, lui dit l'Italien, sans l'usage des asyles pour les malheureux coupables d'assassinats, ce crime est si fréquent parmi nous, que nos cités seraient bientôt à moitié dépeuplées.

A cette remarque, l'Anglais se contenta de baisser la tête.

Remarquez, continua l'Italien, ce confessionnal là-bas au-delà des piliers sur la gauche, et au-dessous du vitrau peint ; peut-être les vers colorés qui jettent une lumière sombre sur cette partie, vous empêchent-ils de distinguer les objets ?

L'Anglais redoublant d'attention, observa un confessionnal de chêne, et d'un bois bruni par le tems, et reconnut celui où l'assassin venait d'entrer. Il était en trois compartimens ; le dessus en était couvert d'une étoffe noire ; la partie du milieu était le siège du confesseur, élevé de deux ou trois marches. Au-dessus du pavé, sur sa droite et sur sa gauche, étaient deux autres petits cabinets ouverts par-devant, séparés de la partie du milieu par une grille, au-travers de

laquelle le pénitent agenouillé pouvait verser dans l'oreille du confesseur l'aveu des crimes dont sa conscience était chargée.

C'est, dit l'Anglais, le confessionnal où l'assassin vient de se retirer, et je pense que c'est un des plus tristes lieux que j'aie jamais vus. Cette vue peut suffire seule pour jetter un criminel dans le désespoir.

Oh ! dit l'Italien souriant, nous ne tombons pas si facilement dans le désespoir.

Eh bien ! reprit l'Anglais, que vouliez-vous me dire à propos de ce confessionual où l'assassin est entré.

Je voulais, dit l'Italien, vous le faire remarquer, parce qu'il y a quelques années qu'à ce même confessionnal a été faite une confession qui tient à une histoire que m'ont rappelée, et la vue de l'assassin,

et votre surprise à le voir demeuré libre. Quand vous serez retourné à votre hôtel, je vous la communiquerai; car je l'ai par écrit d'un jeune étudiant de Padoue, qui se trouvait à Naples peu de tems après que cette horrible confession y était devenue publique.

Vous m'étonnez beaucoup, interrompit l'Anglais; je croyais que la confession était gardée par les prêtres sous un secret inviolable?

Votre observation est juste, dit l'Italien. Le secret de la confession n'est jamais violé que par le commandement d'une autorité supérieure, et dans des circonstances qui justifient cette violation: mais quand vous lirez le récit, votre surprise cessera. Je vous disais donc que cette histoire a été écrite par un étudiant de Padoue qui, se trou-

vant ici lorsque l'affaire venait d'éclater, en fut si frappé, que, partie pour s'exercer à écrire, et partie pour reconnaître quelques légers services que je lui avais rendus, il la mit par écrit et me la donna. Vous pourrez reconnaître dans l'ouvrage même que l'écrivain était jeune, et peu versé dans l'art de la composition; mais l'exactitude des faits est ce que vous cherchez, et vous y trouverez ce mérite : il est tems que nous quittions l'église.

Oui, dit l'Anglais, après que jaurai jetté encore un coup d'œil sur cet édifice imposant et sur le confessionnal sur lequel vous avez excité si fortement mon attention.

Tandis que l'Anglais portait ses regards sur ces hautes voûtes et sur l'intérieur de ce vaste édifice, l'assassin sortit du confessionnal,

traversa le chœur ; et l'Anglais éprouvant à cette vue un mouvement d'horreur, en détourna ses yeux, et sortit en hâte de l'église.

Les amis se séparèrent, et l'Anglais de retour à son auberge y reçut le volume qu'on lui avait promis, et y lut ce qu'on va voir.

L'ITALIEN,

OU

LE CONFESSIONNAL

DES

PÉNITENS NOIRS.

CHAPITRE PREMIER.

C'EST dans l'église de San Lorenzo à Naples, et dans l'année 1758, que Vincentio Vivaldi vit pour la première fois Ellena Rosalba. La douceur et le charme de sa voix suivant les chants de l'église, attirèrent toute l'attention de Vivaldi : elle avait le visage couvert d'un voile, mais un air distingué, et la grace et la délicatesse s'annonçaient dans toute sa personne. Le son enchanteur de sa voix inspirait à Vivaldi une vive curiosité de voir

des traits qu'il imaginait devoir exprimer toute la sensibilité que ses accens annonçaient. Il y avait remarqué une expression ravissante, et n'avait pu détourner ses yeux d'elle durant tout le cours de l'office, lorsqu'elle sortit de l'église avec une femme âgée, à qui elle donnait le bras, et qui paraissait être sa mère.

Vivaldi se mit sur leurs traces, espérant voir Ellena sans voile, et reconnaître la maison qu'elle habitait; elles allaient assez vîte sans regarder autour d'elles, et il pensa les perdre de vue au détour de la rue de Tolède; mais, hâtant le pas, et ne se tenant plus à la distance qu'il avait eu la précaution de garder jusques-là, il les atteignit au Terrazo Nuovo, qui longe la baie de Naples jusqu'au grand cours. Là, il les devança de quelques pas, mais la belle inconnue demeurait toujours voilée, et il ne voyait aucun moyen de satisfaire sa curiosité. Il était retenu par une timidité respectueuse qui se mêlait à son admiration, et qui lui imposait silence malgré tout son desir de parler.

Un heureux accident vint à son secours. En descendant les dernières marches de la

terrasse, la vieille dame fit un faux pas ; et comme Vivaldi se hâtait pour la soutenir, le vent souleva le voile d'Ellena, et découvrit aux yeux de Vivaldi une figure plus touchante et plus belle qu'il n'aurait osé l'imaginer. Ses traits étaient d'une beauté grecque, et exprimaient le calme d'une ame pure, en même temps que ses yeux bleus brillaient d'esprit et de vivacité. Elle était si occupée de secourir sa compagne, qu'elle ne s'apperçut pas de l'admiration qu'elle inspirait ; mais ses yeux n'eurent pas plutôt rencontré ceux de Vivaldi qu'elle s'apperçut de l'impression qu'elle faisait, et rabattit promptement son voile.

La vieille dame ne s'était pas blessée dans sa chûte ; mais, comme elle marchait avec quelque difficulté, Vivaldi saisit l'occasion qui lui était offerte, et la pressa d'accepter son bras. Elle le refusa d'abord en lui faisant beaucoup de remercîmens ; mais il renouvela ses offres avec tant d'empressement et de respect qu'à la fin elle les accepta, et qu'elle lui permit de la conduire jusque chez elle.

Durant le chemin il tenta plusieurs fois d'entrer en conversation avec Ellena, qui

lui répondait toujours par monosyllabes, et ils étaient arrivés à la porte de la maison, qu'il était encore à chercher ce qu'il pourrait lui dire qui pût faire cesser cette réserve sévère. L'aspect de la maison lui donna lieu de croire que les deux femmes étaient d'un rang honnête, mais d'une fortune médiocre. Leur habitation était petite, mais semblait être commode et bâtie avec goût. Elle était située sur une hauteur, entourée d'un jardin et de vignobles, et commandant la baie de Naples, ce tableau sans cesse mouvant. Elle était dominée par un bois épais de pins et de palmiers; un petit portique et une colonnade de marbre commun, en formaient la façade dont le style était élégant. On y trouvait un abri contre l'ardeur du soleil, et on y respirait l'air frais de la mer à la vûe de ses rivages enchantés.

Vivaldi s'arrêta à la petite barrière qui donnait entrée dans le jardin, où la vieille dame lui renouvela ses remercimens, mais sans l'inviter à entrer; et lui-même troublé et abattu, en se voyant trompé dans son espoir, demeura quelque temps les yeux attachés sur Ellena, ne pouvant se déter-

miner à prendre congé, et ne sachant que dire pour prolonger l'entrevue, jusqu'à ce que la dame lui répéta ses adieux. Il reprit alors assez de courage pour lui demander la permission d'envoyer savoir des nouvelles de sa santé, et, après l'avoir obtenue, ses regards exprimèrent un tendre adieu à Ellena, qui se hasarda à le remercier pour les soins qu'il avait rendus à sa tante. Le son de cette voix et l'expression de la reconnaissance d'Ellena lui rendaient désormais une séparation plus difficile; mais à la fin il s'arracha de ces lieux.

Alors, les traits charmans d'Ellena s'emparant de son imagination, et les doux accens de sa voix agitant toutes les fibres de son cœur, il descendit au rivage content de rester près du lieu qu'elle habitait, quoiqu'il ne pût plus la voir; espérant pourtant encore qu'elle pourrait se montrer à lui sur son balcon, où un store de soie semblait inviter à recueillir la brise qui s'élevait de la mer. Il passa ainsi plusieurs heures couché sous les pins dont les têtes se balancent sur ce rivage, où, sans être arrêté par la chaleur, parcourant les côteaux qui le couronnent, rappelant à son imagination le

sourire enchanteur d'Ellena, il croyait entendre encore les doux accens de sa voix.

Le soir arrivé, il retourna au palais de son père à Naples, pensif, mais satisfait; inquiet, quoique heureux; arrêtant sa pensée et fondant une espérance délicieuse sur le souvenir des remercîmens qu'il avait reçus d'Ellena, mais n'osant faire encore aucun plan de conduite pour l'avenir. Il était revenu à son hôtel d'assez bonne heure pour accompagner sa mère dans sa promenade au cours. Dans chaque voiture qui passait, il se flattait de voir l'objet qui occupait toutes ses pensées. Vain espoir! Sa mère, la marquise de Vivaldi, observa son trouble et un silence qui ne lui était pas ordinaire. Elle lui fit quelques questions qu'elle espérait pouvoir la conduire à obtenir une explication du changement qu'elle observait en lui; mais les réponses du fils ne firent qu'irriter la curiosité de la mère, et en cessant de le presser de questions, il est probable qu'elle prépara des moyens plus adroits de parvenir à son but.

Vincentio di Vivaldi était fils unique du marquis de Vivaldi, d'une des plus anciennes familles du royaume de Naples; favori

du roi, et jouissant d'un grand crédit à la cour; plus élevé encore en pouvoir qu'en dignité. Très-vain de sa naissance, il joignait à ce sentiment l'orgueil excusable d'une ame élevée et juste, principe qui gouvernait sa conduite morale, ainsi que le soin jaloux qu'il prenait de conserver et d'étendre les prérogatives de sa naissance et de son rang, et qui donnait de l'élévation à sa conduite comme à ses prétentions. Son orgueil était à-la fois en lui un vice et une vertu, une force et une faiblesse.

La mère de Vivaldi descendait d'une famille aussi ancienne que celle du marquis, et attachait à sa noblesse autant d'importance que son époux; mais son orgueil se bornait à sa naissance et à son rang, sans s'élever sur la morale. Elle était violente dans ses passions, hautaine, vindicative, et en même-tems artificieuse et fausse, patiente dans l'exécution de ses projets, infatigable à poursuivre sa vengeance sur l'être qui devenait l'objet de son ressentiment. Elle aimait son fils moins avec la tendresse d'une mère que comme le dernier rejeton de deux illustres maisons, destiné à perpétuer la gloire et les honneurs de l'une et de l'autre.

Le caractère de Vincentio tenait beaucoup de celui de son père et fort peu de celui de sa mère. Il avait l'orgueil généreux et noble du marquis, et quelque chose de la violence des passions de la marquise, sans avoir rien de son artifice, de sa duplicité et de son esprit de vengeance. Franc dans ses mouvemens, ingénu dans ses sentimens, s'offensant aisément, mais s'appaisant de même; irrité par le plus léger manque d'égards, mais touché des moindres attentions; un sentiment délicat de l'honneur le rendait facile à blesser; mais une bonté généreuse le tenait toujours disposé à l'indulgence et toujours éloigné de blesser.

Le lendemain du jour où il avait vu Ellena, il retourna à Villa Altieri, en vertu de la permission qu'il avait obtenue d'aller s'informer de la santé de la signora Bianchi. La pensée qu'il allait voir Ellena l'agitait d'une joie impatiente et d'une espérance craintive; et, ces sentimens prenant plus de force à mesure qu'il approchait, il fut obligé de s'arrêter quelque temps à la porte du jardin, pour recouvrer haleine et composer son maintien.

Après s'être annoncé lui-même à une

vieille servante qui vint lui ouvrir la barrière, il fut introduit dans un petit vestibule où il trouva la signora Bianchi dévidant de la soie, et seule ; mais une chaise près de laquelle était un métier à broder, lui fit juger qu'Ellena venait de quitter la chambre. La signora Bianchi le reçut avec une politesse réservée, sur-tout dans ses réponses aux questions qu'il lui fit sur sa nièce, qu'il espérait toujours voir bientôt reparaître. Il prolongea sa visite jusqu'à ce que tout prétexte lui manquât pour rester plus long-temps. Après avoir épuisé tous les lieux communs de la conversation, et lorsque le silence de la signora Bianchi sembla lui donner à entendre qu'elle attendait son départ, il prit enfin congé d'elle, désespéré de n'avoir pu voir Ellena, et après avoir obtenu, avec quelque peine, la permission de revenir dans quelques jours s'informer de la santé de la vieille dame.

En traversant le jardin, il s'arrêta plusieurs fois, se retournant pour jeter un coup-d'œil sur la maison, dans l'espérance d'entrevoir Ellena au travers des jalousies, ou se flattant de la trouver assise sous les beaux platanes qui ombrageaient cette partie

du jardin. Mais ses soins furent vains, et il fut forcé de quitter la place d'un pas lent et pesant qui témoignait son abattement.

Il employa toute la journée suivante à se procurer quelques renseignemens sur la famille d'Ellena, et ceux qu'il obtint furent peu satisfaisans. Il apprit qu'Ellena était orpheline et qu'elle vivait avec sa tante, la signora Bianchi ; que sa famille était d'une noblesse peu relevée et dont la fortune était déchue, et que la jeune personne n'avait de ressource que sa tante. En cela on ne l'instruisit pas exactement ; car il était au contraire vrai qu'Ellena faisait subsister par son travail sa vieille tante, dont la seule possession était la petite retraite où elles vivaient, et qu'elle employait les journées entières à des ouvrages de broderie que des religieuses d'un couvent voisin vendaient à haut prix aux dames de Naples qui venaient les visiter. Vivaldi était loin de penser qu'une très-belle robe de sa mère était l'ouvrage des mains d'Ellena, ainsi que plusieurs copies d'antiques qui ornaient un cabinet du palais Vivaldi. Ces circonstances, si elles lui eussent été connues, n'eussent servi qu'à enflammer sa passion, qu'il était plus sage

de

de ne pas nourrir, depuis que l'inégalité de rang et de fortune reconnue mettait un obstacle puissant à l'union des deux familles.

Ellena pouvait endurer la pauvreté, mais non le mépris; et pour éloigner d'elle cet effet des vils préjugés dans les personnes qui pouvaient la connaître, elle cachait soigneusement l'usage qu'elle faisait de ses talens, quoiqu'il ne pût qu'honorer son caractère. Elle ne rougissait ni de sa pauvreté ni du travail par lequel elle la combattait, mais son courage faiblissait au sourire humiliant de compassion que la richesse accorde quelquefois à l'indigence. Son esprit n'était pas encore assez fortifié, ni ses idées assez étendues pour la mettre au-dessus des dédains du vice insensé, et lui faire trouver même de la gloire dans la dignité de la vertu qui se suffit à elle-même. Ellena était le seul soutien de la vieillesse de sa tante. Patiente à la secourir dans ses infirmités et à la consoler dans ses souffrances, elle payait en elle l'affection d'une mère par la tendresse d'une fille. Elle n'avait jamais connu sa véritable mère, qu'elle avait perdue étant enfant, et la signora Bianchi lui en avait tenu lieu.

B.



C'est ainsi que vivait innocente et heureuse, dans la retraite et en remplissant ses pieux devoirs, Ellena Rosalba, lorsqu'elle vit pour la première fois Vincentio Vivaldi. Il n'était pas d'une figure qu'on pût rencontrer sans la remarquer. Ellena avait été frappée de la vivacité de sa physionomie, de la dignité de son air, de la franchise et de la noblesse de son maintien et d'un ensemble qui annonçait en lui une ame énergique; mais elle se défendait d'un sentiment plus tendre que l'admiration, et s'efforçait d'écarter de son esprit l'image de Vivaldi, en se livrant à ses occupations ordinaires, pour recouvrer sa tranquillité, un peu troublée depuis qu'elle l'avait vu.

Cependant Vivaldi, désolé de n'avoir pu parvenir à revoir Ellena, après avoir passé toute la journée en recherches dont le résultat n'avait fait que lui donner des doutes et des craintes, se détermina à retourner à Villa Altieri, lorsque la nuit venue cacherait ses démarches, espérant trouver quelque consolation en se rapprochant du lieu qu'habitait l'objet de toutes ses pensées, et se flattant que quelque heureux hasard lui procurerait encore une fois le

plaisir de voir Ellena, ne fût-ce qu'à la dérobée.

La marquise Vivaldi avait chez elle, ce soir même, une grande assemblée. Quelques soupçons nés de l'impatience que montrait Vivaldi, portèrent la marquise à retenir son fils très-avant dans la nuit, en l'engageant à choisir de la musique pour son orchestre et à présider à l'exécution d'un nouvel opéra dont elle protégeait l'auteur. Ses assemblées étaient des plus brillantes et des plus nombreuses de Naples; la noblesse qui y assistait était divisée en deux partis opposés sur le mérite de deux compositeurs. Le concert de ce soir devait décider la victoire. C'était un événement d'une grande importance pour la marquise, jalouse de la réputation de son protégé autant que de la sienne propre; et cet intérêt l'emportait de beaucoup sur celui qu'elle pouvait mettre au plaisir et à la satisfaction de son fils.

Au moment où il crut pouvoir sortir sans être observé, il quitta l'assemblée, et s'enveloppant de son manteau, il porta ses pas en grande hâte à Villa Altieri, qui n'est qu'à une petite distance à l'ouest de la

ville. Il y arriva sans être observé, et, respirant à peine d'impatience, il franchit la haie qui fermait le jardin, et, libre de toute contrainte, rapproché de l'objet de son affection, il éprouva pendant les premiers momens une satisfaction presqu'aussi vive que celle que la vue d'Ellena lui eût causée. Mais les premières impressions passées, ce plaisir s'affaiblit, et Vivaldi se trouva bientôt aussi seul, que s'il eût été séparé pour jamais d'Ellena, dans ce même lieu où un instant auparavant il croyait presque l'avoir présente à ses yeux.

La nuit s'avançait, et aucune lumière ne se montrant dans la maison, il en conclut que les dames étaient retirées pour se coucher, et qu'il fallait renoncer à tout espoir de voir Ellena. Cependant il trouvait si doux d'être près d'elle, qu'il chercha encore à s'en rapprocher davantage en pénétrant dans la partie du jardin qui entourait la maison de plus près, et en tâchant de s'approcher d'une fenêtre de la chambre où il était possible qu'elle se trouvât. Une haie formée d'arbustes et de buissons assez épais ne pouvait l'arrêter, et il se trouva encore une fois sous le portique de la maison.

Il était minuit, et le calme de la nature était plutôt adouci que troublé par le battement des flots dans la baie et par le murmure sourd du Vésuve, jetant par intervalles une flamme soudaine qui, après avoir éclairé un moment l'horison, le rendait à son obscurité. Cette scène imposante était d'accord avec l'état de l'ame de Vivaldi. Il attendait, immobile et en silence, le retour de ce mugissement du volcan qui arrivait à son oreille comme le murmure du tonnerre grondant du sein des nuages, à un grand éloignement. Les intervalles de silence entre chaque mugissement de la montagne, et l'attente de celui qui allait suivre, imprimaient à l'ame de Vivaldi une sorte de terreur qui avait ses charmes. Absorbé dans ses pensées, il suivait de l'œil les beaux contours du rivage, et cherchait à distinguer les eaux de la mer du ciel obscur, mais sans nuage, auquel elles semblent se réunir. La mer était sillonnée par plusieurs bâtimens poursuivant leur route en silence et guidés par l'étoile brillante du pôle. L'air était doux et apportait de la baie une fraîcheur balsamique ; il ne donnait qu'un léger balancement aux pins élevés

qui couronnaient les côteaux voisins, et on n'entendait d'autre bruit que celui des flots mollement agités, et les mugissemens affaiblis du Vésuve.

Tout-à-coup Vivaldi entend dans l'éloignement un chant grave d'une multitude de voix. Le caractère solemnel de ce chant attire toute son attention. Il reconnait que c'est un REQUIEM, et s'efforce de découvrir de quel côté viennent les voix. Le bruit s'avançait, quoiqu'à une assez grande distance, et paraissait se dissiper dans l'air. Cette circonstance le frappa. Il n'ignorait pas qu'il était d'usage en Italie de chanter ainsi auprès du lit des mourans; il avait entendu ces chants dans une autre occasion, et ne pouvait s'y tromper. Comme il écoutait encore, quelques sons touchans vinrent frapper son oreille, et lui rappelèrent ceux qu'Ellena lui avait fait entendre dans l'église de San Lorenzo. Frappé de ce rapport, il s'avance dans le jardin et arrive à un autre côté de la maison, où il entend bientôt la voix d'Ellena elle-même chantant un hymne à la Vierge, et s'accompagnant d'un luth qu'elle touchait avec la plus délicate et la plus tendre expression. Il demeura

quelque tems en extase, et n'osant respirer, de peur de perdre un son de ce chant si doux et si religieux, qui semblait inspiré par une dévotion angélique. Bientôt cherchant à découvrir l'objet de son admiration, une ouverture au travers d'une touffe de clématite lui laissa voir distinctement Ellena dans une chambre dont la jalousie était ouverte pour admettre l'air frais. Elle se levait d'un prie-Dieu où elle venait d'achever sa prière. La ferveur de la dévotion se montrait dans son maintien et dans ses regards encore élevés et fixés vers le ciel : elle avait encore son luth dans les mains, mais elle ne le touchait plus, occupée de ses pensées et distraite de tous les objets environnans : ses beaux cheveux étaient négligemment rassemblés sous un résau de soie; seulement quelques tresses échappées jouaient sur son cou et accompagnaient son beau visage, dont aucune partie n'était dérobée aux regards par un voile jaloux. La draperie légère de son habillement, sa taille, son attitude étaient telles qu'on l'eût prise pour modèle pour peindre une nymphe grecque.

Vivaldi, agité et balançant entre le desir de saisir une occasion qu'il ne recouvrerait

peut-être jamais de déclarer sa passion, et la crainte d'offenser Ellena en se montrant à elle à une telle heure, et en troublant sa retraite au milieu de la nuit, hésitait, lorsqu'il entendit Ellena pousser un soupir, et prononcer le nom de Vivaldi avec un accent d'une douceur remarquable. Dans l'incertitude avec laquelle il attendait ce qui pourrait suivre cette mention qu'on venait de faire de son nom, il écarta les branches de la clématite qui étaient entre la fenêtre et lui, et elle-même tourna les yeux du côté de la fenêtre; mais Vivaldi était encore caché sous le feuillage. Elle s'approcha pour fermer la jalousie. Vivaldi, incapable d'un plus long empire sur lui-même, se montra. Elle demeura immobile un instant, et son visage pâlit; elle ferma cependant la jalousie en hâte et en tremblant, et quitta son appartement, laissant Vivaldi désespéré de voir ainsi s'évanouir avec elle toutes ses espérances.

Après avoir erré quelque tems dans le jardin sans appercevoir aucune lumière dans la maison, et sans entendre le moindre bruit, il reprit tristement son chemin vers Naples. Il commença à se faire à lui-même

une question qu'il aurait dû se faire plutôt : Pourquoi avait-il recherché le plaisir dangereux de revoir Ellena, après avoir appris que l'inégalité de leur condition empêcherait toujours ses parens de consentir à son union avec l'objet auquel il voulait s'attacher ?

Il était absorbé dans cette pensée, tantôt presque résolu de ne plus revoir Ellena, et tantôt rejettant une idée qui le mettait au désespoir, lorsqu'après avoir passé sous une voûte, partie d'un grand édifice dont les ruines s'étendaient jusque sur le chemin, il fut croisé dans sa route par une personne en habit de religieux, dont le visage était caché autant par un capuchon que par l'obscurité de la nuit. Cet homme l'apostrophant par son nom, lui dit : Vos pas sont surveillés, gardez-vous de retourner à Villa Altieri. Ayant prononcé ces mots, il disparut avant que Vivaldi eût pu mettre l'épée à la main, et demander une explication de ce qu'on venait de lui dire. Il rappela l'inconnu à haute voix et à plusieurs reprises, le conjurant de se remontrer, et attendit long-tems l'effet de ses interpellations ; mais la vision ne se renouvela plus.

Vivaldi rentra chez lui l'esprit frappé de

cet incident, et tourmenté d'un sentiment jaloux qui en fut la suite; car après s'être épuisé en conjectures, il s'arrêta à la pensée que l'avis qui lui avait été donné était d'un rival, et que le danger dont on le menaçait était le poignard de la jalousie. Cette persuasion lui découvrit à-la-fois la violence de sa passion et l'imprudence avec laquelle il s'y était livré. Cependant ces réflexions, loin de lui rendre quelque empire sur lui-même, ne firent que lui causer un tourment qu'il n'avait pas encore connu, et il se résolut à tout risque de déclarer son amour et de demander la main d'Ellena. Le malheureux jeune homme ignorait tous les malheurs dans lesquels cette résolution devait le précipiter.

A son arrivée au palais Vivaldi, il apprit que sa mère avait observé son absence; qu'elle avait fréquemment demandé s'il était rentré, et qu'elle avait donné ordre qu'on l'avertît dès qu'il serait de retour. Elle s'était cependant couchée, mais le marquis, qui avait accompagné le roi dans une course à une de ses maisons de campagne dans la baie, était rentré peu de momens après son fils, et lui jetta en le voyant des regards sévères qui ne lui étaient pas ordinaires;

mais évitant de dire rien qui pût indiquer la cause de son mécontentement, ils se séparèrent après une courte conversation.

Vivaldi, renfermé dans son appartement, se mit à délibérer, si l'on peut appeler délibération un combat de passions diverses dans lequel le jugement n'entre pour rien. Il se promenait à grands pas, alternativement tourmenté par le souvenir d'Ellena, enflammé de jalousie, et alarmé des suites de la démarche imprudente qu'il était près de faire. Il connaissait assez les sentimens de son père et le caractère de sa mère pour être persuadé qu'ils ne permettraient jamais ni ne pardonneraient le mariage qu'il méditait. Cependant, en considérant qu'il était fils unique, il était porté à croire qu'il pourrait les fléchir. Ces réflexions étaient interrompues par la crainte qu'Ellena n'eût déjà disposé de son cœur en faveur d'un rival imaginaire ; d'autres fois il se rassurait en se rappelant le soupir qu'elle avait poussé et la tendresse avec laquelle elle avait prononcé son nom. D'un autre côté, en supposant qu'elle approuvât sa poursuite, comment oserait-il demander sa main, et quelle assurance pourrait-elle lui donner,

lorsqu'il lui déclarerait qu'il ne pouvait l'épouser qu'en secret ? Il ne pouvait se persuader qu'elle voulût entrer dans une famille qui dédaignerait de la recevoir ; et cette pensée le jettait de nouveau dans le désespoir.

Le retour du jour le trouva aussi troublé qu'il l'avait été toute la nuit. Sa résolution cependant fut prise, et ce fut de sacrifier ce qu'il voyait alors comme un préjugé, l'orgueil de la naissance, à un choix qui devait assurer le bonheur de sa vie. Mais, avant de se déclarer à Ellena, il lui parut nécessaire de s'assurer s'il était l'objet de quelqu'intérêt pour elle, ou s'il avait un rival, et quel était ce rival.

Il était plus aisé de souhaiter un tel éclaircissement que de l'obtenir ; car le respect de Vivaldi pour Ellena, sa crainte de la blesser, et le danger que le marquis et sa mère ne découvrissent sa passion avant qu'il sût lui-même si Ellena y répondait, opposaient à cette recherche de grandes difficultés.

Dans cet embarras, il ouvrit son cœur à un ami qui avait depuis long tems toute sa confiance, et à qui il demanda conseil avec plus

plus de sincérité et de docilité qu'on n'en met ordinairement dans de semblables occasions. Il ne voulait point obtenir de lui une approbation de résolutions déjà prises, mais un jugement impartial d'un autre lui-même.

Bonarmo, quoique peu propre à servir de guide et à faire le métier de conseiller, ne se fit pas scrupule de donner ses avis. Il proposa comme un bon moyen de connaître les dispositions d'Ellena, de lui donner une sérénade selon l'usage du pays. Il prétendit que, si elle n'avait point d'éloignement pour Vivaldi, elle donnerait quelque signe d'approbation de la galanterie qu'on lui faisait; et que, s'il en était autrement, elle demeurerait dans le silence et invisible. Vivaldi se récria contre cette manière grossière, commune, insuffisante, d'exprimer un amour aussi délicat que le sien. Il avait trop bonne opinion de l'élévation d'ame et de la délicatesse d'Ellena, pour croire qne le futile hommage d'une sérénade pût la flatter ni l'intéresser en sa faveur; et quand cela serait, il ne pensait pas qu'elle voulût faire connaître ses sentimens par aucun signe d'approbation.

Bonarmo trouva ridicules ces scrupules, qu'il dit être dictés par une délicatesse romanesque, que l'ignorance où Vivaldi était encore des choses du monde pouvait seule excuser. Vivaldi arrêta ces plaisanteries, et lui déclara qu'il ne souffrirait point qu'on parlât sur ce ton d'Ellena, ni de ses sentimens pour elle.

Bonarmo cependant insista pour la sérénade, comme un moyen de découvrir les dispositions dans lesquelles on était pour Vivaldi; et Vivaldi lui-même, vaincu par les difficultés qu'il trouvait à employer d'autres expédiens, plutôt que persuadé par les raisons de son ami, consentit à risquer sa sérénade aux approches de la nuit, non qu'il en espérât aucun succès, car il croyait toujours qu'Ellena ne donnerait aucun signe qui pût faire connaître ses sentimens, mais pour terminer son incertitude et calmer son agitation.

Ils prirent leurs instrumens sous leurs manteaux, et cachant soigneusement leurs visages, ils marchèrent en silence vers Villa Altieri. Ils avaient déjà passé l'arcade où Vivaldi avait été arrêté par l'inconnu la nuit précédente, quand ils entendirent du bruit

près d'eux. Vivaldi levant les yeux, apperçut la même figure qu'il avait vue la veille. Il n'avait pas encore eu le tems de s'écrier, que l'inconnu lui dit d'une voix imposante : « N'allez pas à Villa Altieri, pour ne pas y rencontrer le sort que vous devez craindre. »

Quel sort? dit Vivaldi, en reculant d'horreur; parlez, je vous en conjure.

Mais le moine avait disparu, et l'obscurité de la nuit ne permettait pas de reconnaître par où.

Dieu nous soit en aide, s'écria Bonarmo! cela passe toute croyance : retournons à Naples; il faut obéir à ce second avertissement.

Ah! dit Vivaldi, ce coup me renverse. Par où s'en est-il allé?

Il a passé à côté de moi comme un trait, dit Bonarmo, et il a disparu avant que je pusse l'atteindre.

Je veux tout risquer, dit Vivaldi. Si j'ai un rival, il vaut mieux que je l'affronte sur-le-champ. Allons.

Bonarmo lui représenta le danger qu'il courait dans une entreprise si hasardeuse. Il est évident, lui dit-il, que vous avez un rival; mais que peut votre courage contre

des spadassins gagés ? Vivaldi réplique : Si vous craignez le danger, j'irai seul.

Blessé par ce reproche, Bonarmo accompagna son ami en silence jusqu'à Villa Altieri ; et Vivaldi passant par l'endroit qu'il avait reconnu la nuit précédente, arriva sans peine dans le jardin.

Où sont, dit Vivaldi à son ami, ces braves que vous avez voulu me faire craindre ?

Parlez bas, reprit l'ami, nous sommes peut-être à quatre pas d'eux.

Eh bien ! ils seront aussi à quatre pas de nous, dit Vivaldi.

Enfin, les deux aventuriers arrivèrent à l'orangerie, qui était voisine de la maison ; et là, fatigués de la route, ils se reposèrent pour prendre haleine et préparer leurs instrumens.

La nuit était calme. Ils entendirent alors les voix confuses d'une multitude, et virent bientôt le ciel éclairé par un feu d'artifice donné à l'occasion de la naissance d'un prince de la maison royale. Un nombre infini de fusées s'élevaient du rivage occidental de la baie à une immense hauteur ; et leur éclat dissipant tout-à-coup l'obscurité de la nuit, éclairait les visages d'une mul-

titude immense, et les eaux de la baie, et les barques nombreuses qui volaient sur sa surface, et toute la magnificence de ses bords, et la riche cité de Naples, et ses terrasses couvertes de spectateurs, et le cours rempli de voitures et brillant de mille flambeaux.

Tandis que Bonarmo était occupé de ce beau spectacle, Vivaldi avait les yeux attachés sur la demeure d'Ellena, dans l'espoir que le bruit du feu d'artifice l'attirerait sur le balcon; mais elle ne parut point, et aucune lumière dans la maison n'indiqua qu'elle pût y venir.

Pendant qu'ils étaient assis sur le gazon dans l'orangerie, ils entendirent un bruit de feuillages comme celui que fait une personne qui écarte des branches pour se frayer un passage. Vivaldi demanda qui va là? Point de réponse, et un long silence.

Nous sommes observés, dit Bonarmo, et nous sommes peut-être dès ce moment sous le poignard des assassins. Eloignons-nous de ce lieu.

Oh! plût à Dieu, dit Vivaldi, que mon cœur fût autant à l'abri des traits de l'amour conspirant contre mon repos, que le vôtre

l'est des coups de ces braves que vous craignez! Mon ami, aucun intérêt bien vif ne vous occupe ici, puisque votre ame laisse un si facile accès à vos craintes.

Ma crainte est celle de la prudence, et non celle de la faiblesse, reprit Bonarmo avec vivacité. Vous éprouverez peut-être que je ne la connais pas, au moment où vous desireriez que je n'en fusse pas exempt.

Je vous entends, dit Vivaldi. Terminons l'affaire qui m'amène ici; et si vous croyez que je vous ai insulté, je serai prêt à vous en donner satisfaction.

Vous croyez donc que vous répareriez l'injure faite à l'amitié, en versant le sang de votre ami?

Oh! jamais, jamais, s'écria Vivaldi se jettant au cou de Bonarmo. Pardonnez ma violence inconsidérée au trouble de mon ame.

Bonarmo lui rendant ses embrassemens: C'est assez, lui dit-il, n'en parlons plus. Je serre encore mon ami contre mon cœur.

En tenant cette conversation, ils avaient quitté l'orangerie, et s'étaient rapprochés de la maison, où ils s'établirent sous le balcon qui était au-dessus de la fenêtre de

la chambre où Vivaldi avait vu Ellena la nuit précédente. Là, ils accordèrent leurs instrumens, et ouvrirent la serénade par un duo.

La voix de Vivaldi était un beau tenor, et la même sensibilité qui le passionnait pour la musique, lui inspirait des formes de chant d'une extrême délicatesse, et donnait à sa voix l'expression tout-à-la-fois la plus simple et la plus pathétique. Son ame respirait dans ses accens tendres, touchans, énergiques : en ce moment, une sorte d'enthousiasme lui inspira la plus haute éloquence à laquelle peut-être la musique soit capable d'atteindre; mais il n'eut aucun moyen de juger quels effets il avait produits sur Ellena; elle ne parut ni sur le balcon, ni à sa jalousie, et ne donna aucun signe d'applaudissement et d'approbation. Nul autre son que celui de leurs voix n'avait troublé le silence de la nuit, et aucune lumière n'en dissipait l'obscurité; seulement dans un intervalle de silence, Bonarmo imagina entendre près de lui des gens qui parlaient avec une grande précaution; mais en écoutant attentivement, il ne put s'assurer tout-à-fait de la vérité. Vivaldi pré-

tendait que ce bruit n'était que le murmure confus de la multitude répandue sur les quais de la ville ; mais il ne pouvait parvenir à le persuader à Bonarmo.

Les musiciens n'ayant pas réussi dans leur première tentative pour attirer l'attention, passèrent à la partie opposée de la maison, et se placèrent en face du portique, mais avec aussi peu de succès ; et après avoir déployé encore toutes les ressources de l'harmonie et toutes celles de la patience pendant environ une heure, ils renoncèrent à faire de nouveaux efforts pour triompher de l'insensible Ellena. Vivaldi, quoique venu avec peu d'espérance de la voir, éprouva une douleur si vive de son peu de succès, que Bonarmo craignant les suites de son désespoir, s'occupa alors de lui persuader qu'il n'avait point de rival, avec autant de chaleur qu'il en avait mis à lui soutenir qu'il en avait un.

A la fin ils quittèrent le jardin, Vivaldi jurant qu'il ne prendrait aucun repos jusqu'à ce qu'il eût découvert l'inconnu qui s'était fait un cruel plaisir de détruire son bonheur, et qu'il l'eût forcé de lui expliquer ses obscurs avertissemens, Bonarmo

lui représentant toujours l'imprudence et la difficulté de cette recherche, et lui faisant observer qu'une telle conduite rendrait infailliblement public un attachement qu'il craignait si fort de laisser connaître.

Vivaldi résistait à toutes ces remontrances. Nous verrons, dit-il, si ce démon, sous l'habit de moine, me poursuivra de nouveau dans mon chemin ; s'il paraît, il ne m'échappera pas ; s'il ne se montre pas, j'attendrai son retour avec la même constance qu'il a attendu le mien ; je me cacherai parmi ces ruines, dussé-je y périr.

Bonarmo fut particulièrement frappé de la véhémence avec laquelle il prononça ces derniers mots ; mais il ne s'opposa plus à son dessein ; il le pria seulement de considérer qu'il n'était pas trop bien armé ; car, ajouta-t-il, vous aurez besoin d'armes ici, quoique vous ayez pu vous en passer à Villa Altieri, et rappelez-vous que l'inconnu vous a dit que tous vos pas étaient surveillés.

J'ai mon épée, reprit Vivaldi, et la dague que j'ai coutume de porter. Mais, vous-même, quelle arme avez-vous ?

Paix, dit Bonarmo, au détour du pied d'une roche pendante sur le chemin, nous

approchons de l'endroit : voilà la voûte. Elle se montrait en effet dans l'obscurité, comme en perspective entre deux montagnes coupées à pic, sur l'une desquelles on voit encore les ruines d'un ancien fort du tems des Romains, et sur l'autre, des pins et des touffes de chênes qui revêtent le rocher depuis sa base jusqu'à son sommet.

Ils marchaient en silence et d'un pas léger, jetant souvent autour d'eux des regards défians, attendant à chaque instant que le moine sortit d'entre les rochers ; mais ils arrivèrent sans obstacle à la voûte. Nous voilà ici avant lui, dit Vivaldi. Parlez bas, mon ami, dit Bonarmo, il peut y avoir d'autres gens que nous dans cette obscurité : je n'aime point cet endroit.

Quels autres hommes que nous pourraient choisir une si triste retraite, dit Vivaldi, si ce n'est des bandits ! Un lieu si sauvage peut convenir en effet à leur humeur, et convient aussi fort bien à la mienne en ce moment.

Oui ; dit Bonarmo ; il peut convenir à leur humeur et à leurs desseins. Aussi éloignons-nous de cette obscurité, et gagnons

la route ouverte où nous pourrons mieux voir ce qui se passera autour de nous.

Vivaldi lui objecta que, dans la route, ils seraient eux-mêmes plus aisément observés ; et, ajouta-t-il, si l'inconnu qui me persécute nous apperçoit le premier, notre dessein est avorté ; car il pourra arriver sur nous soudainement, ou ne pas se montrer du tout, s'il craint que nous ne soyons en état de nous saisir de lui.

En disant ces mots, Vivaldi prit son poste contre la muraille et dans le milieu de la voûte, près d'un escalier taillé dans le roc, qui conduisait au fort. Son ami se plaça à ses côtés. Après un silence, pendant lequel Bonarmo rêvait et Vivaldi observait autour de lui avec impatience : Croyez-vous réellement, dit Bonarmo, que nous puissions parvenir à le saisir ? il a passé à côté de moi avec une étrange rapidité. Il y a dans cet homme quelque chose de plus qu'humain.

Qu'entendez-vous par-là, dit Vivaldi ?

J'entends que la superstition me gagne ici ; ce lieu est contagieux et infeste mon esprit de ses ténèbres, et je crois qu'à ce

moment je suis capable de tout craindre et de tout croire.

Vous avouerez, continua Bonarmo, que son apparition a été accompagnée de circonstances bien extraordinaires. Comment a-t-il su votre nom qu'il a prononcé lorsqu'il vous est apparu la première fois? Comment a-t-il su d'où vous veniez et où vous alliez? Par quelle magie a-t-il pu être instruit de vos projets?

Aussi, dit Vivaldi, je ne suis pas certain qu'il les connaisse; mais, s'il en est instruit, il n'est pas nécessaire pour cela qu'il ait eu des moyens surnaturels.

Ce qui vient de nous arriver à Villa Altieri, doit vous convaincre, dit Bonarmo, que vos projets lui sont connus; car croyez-vous possible qu'Ellena eût été insensible à vos attentions, si son cœur n'était pas engagé ailleurs, et qu'elle ne se fût pas montrée à la jalousie?

Vous ne connaissez pas Ellena, dit Vivaldi, et pour cette raison je vous pardonne votre question. Il est cependant vrai que si elle avait été disposée à m'écouter, quelque signe d'approbation.... Là il s'arrêta tout court.

L'inconnu, reprit Bonarmo, vous a averti de ne point aller à Villa Altieri : il semblait instruit de la réception qui vous y attendait, et du danger que vous avez jusqu'ici évité heureusement.

Ah ! oui ; il savait trop bien l'accueil que j'y trouverais, s'écria Vivaldi avec violence, et il est lui-même le rival que je dois craindre. Il a pris ce déguisement pour en imposer plus sûrement à ma crédulité et pour me détourner de suivre mes projets sur Ellena, et je suis réduit à me cacher honteusement pour l'attendre, et à guetter ce rival en assassin.

Pour Dieu, dit Bonarmo, modérez ces transports, considérez en quel lieu nous sommes : votre soupçon manque de vraisemblance. A quoi il ajouta diverses raisons de son opinion qui convainquirent Vivaldi, et le déterminèrent à rester plus tranquille.

Ils avaient demeuré ainsi dans leur embuscade un tems considérable, lorsque Bonarmo apperçut un homme près de l'entrée de la voûte, du côté de Villa Altieri. Il n'entendit point marcher ; mais il vit une espèce d'ombre se placer à l'entrée de la voûte, où pénétrait la lumière du cré-

puscule de ce beau climat. Vivaldi ayant les yeux tournés du côté de Naples n'appercevait pas l'objet qui attirait toute l'attention de Bonarmo ; celui-ci se défiant de la précipitation de Vivaldi, jugea qu'il était plus prudent de veiller sur les mouvemens de l'inconnu, et de s'assurer si c'était réellement le moine. La taille de cette figure, la draperie dont elle était enveloppée, lui persuadèrent à la fin que c'était le personnage attendu par Vivaldi. Il saisit alors celui-ci par le bras pour lui faire diriger ses regards vers l'objet qui l'occupait ; mais au même moment, la figure s'avançant dans l'intérieur de la voûte disparut dans l'obscurité, mais non pas avant que Vivaldi eût compris l'occasion du geste de son ami et de son silence expressif. Ils n'entendirent cependant le bruit d'aucun pas ; et, convaincus que l'inconnu n'avait pas quitté la voûte, ils gardèrent leur poste dans un parfait silence. Mais ils entendirent bientôt près d'eux le bruit d'un vêtement traînant ; et Vivaldi incapable de se contenir plus long-tems sortit de sa cachette, et, les bras étendus pour occuper le passage, demanda qui va là ?

Le bruit ayant cessé, et personne ne répondant, Bonarmo tira son épée, protestant qu'il allait l'agiter autour de lui jusqu'à ce qu'il rencontrât la personne qui se cachait, mais que, si elle se découvrait, il ne lui serait fait aucun mal. Vivaldi confirma cette promesse; mais il ne reçurent aucune réponse. Ils continuèrent d'écouter, et crurent entendre qnelqu'un passer près d'eux. Le passage en effet n'était pas assez étroit pour pouvoir le fermer tout entier. Vivaldi s'avança vers le bruit; mais il ne vit personne sortir de la voûte du côté de Naples, où le crépuscule plus fort l'aurait fait aisément découvrir.

Certainement, dit Bonarmo, quelqu'un a passé ici, et je crois avoir entendu des pas dans l'escalier qui conduit au fort.

Suivons-le, dit Vivaldi; et il commença à monter.

Arrêtez, dit Bonarmo, pour l'amour du ciel. Considérez ce que vous entreprenez; ne vous aventurez pas dans ces ruines avec cette obscurité; ne poursuivez pas l'assassin dans sa caverne.

C'est le moine lui-même, s'écria Vivaldi, toujours montant. Il ne m'échappera pas.

Bonarmo s'arrêta un moment au pied de l'escalier. Son ami s'éloignant toujours, il hésita sur le parti qu'il prendrait, jusqu'à ce que, honteux d'abandonner Vivaldi seul au danger, il se détermina à le braver lui-même, et monta, non sans peine, les marches usées de l'escalier.

Après avoir atteint le sommet du rocher, il se trouva sur une terrasse qui couvrait le dessus de la voûte, et qui, commandant le chemin des deux côtés, gardait le défilé. Quelques restes de murailles et de créneaux indiquaient son ancien usage, elle conduisait à une tour presque cachée dans un bois épais de pins qui couronnait la montagne. La plate-forme paraissait avoir servi non-seulement à dominer la route, mais encore à lier ensemble les deux parties opposées du défilé, et à former une communication entre le fort et les autres postes.

Bonarmo chercha vainement son ami des yeux; les échos des rochers répondirent seuls à sa voix. Après avoir hésité quelque tems s'il entrerait dans l'enceinte du principal édifice ou dans la tour, il se détermina pour le premier parti, et entra dans un espace couvert de débris, enfermé de

murs qui suivaient les pentes de la montagne. La citadelle était une tour ronde, immense, élevée et forte. Cette tour et quelques arcades ruinées étaient les seuls restes de cette importante forteresse, si l'on en excepte les ruines d'un autre ancien édifice sur le sommet de la montagne, dont il était difficile de reconnaître et la forme ancienne et l'usage.

Bonarmo, entré dans l'enceinte de la grande tour, n'osa se porter plus avant, arrêté par l'obscurité qui y régnait; il se contenta d'appeler Vivaldi à grands cris, et revint sur la plate-forme.

Comme il approchait d'une masse de ruines, il crut reconnaître les sons affaiblis d'une voix humaine; et tandis qu'il écoutait avec une attention inquiète, il vit sortir de ces ruines un homme l'épée à la main. C'était Vivaldi.

Bonarmo courut à lui. Il était pâle et avait peine à respirer. Quelques momens s'écoulèrent avant qu'il pût parler ni entendre les questions répétées que lui faisait son ami.

Quittons ce lieu, dit Vivaldi.

Très-volontiers, répond Bonarmo. Mais

d'où sortez-vous, et qu'avez-vous vu pour être ainsi troublé ?

Ne me faites point de questions. Sortons d'ici.

Il descendirent du rocher; et lorsqu'ils se retrouvèrent sous la voûte, Bonarmo lui demanda s'ils allaient se remettre en sentinelle. Non, dit Vivaldi d'un ton qui effraya Bonarmo. Ils reprirent leur chemin vers Naples, celui-ci renouvelant ses questions, aussi étonné de la réserve que mettait Vivaldi à y répondre, que curieux et inquiet de savoir ce que son ami avait vu.

C'était donc le moine ? dit-il. L'avez-vous saisi à la fin ?

Je ne sais qu'en penser, dit Vivaldi. Je suis dans une perplexité plus grande que jamais.

Il vous a donc échappé ?

Nous parlerons une autre fois de cela ; mais, quoi qu'il en soit, l'affaire ne peut en rester là. J'y retournerai demain avec une torche. Aurez-vous le courage de me suivre ?

Je ne sais si je le dois, jusqu'à ce que je connaisse quel est votre dessein.

Je ne vous presse point; mais mon dessein vous est déjà connu.

Avez-vous reconnu cet homme ? Avez-vous encore quelque doute ?

J'ai des doutes que la nuit prochaine dissipera.

Cela est étrange, dit Bonarmo. Il n'y a qu'un moment que j'ai été témoin de l'horreur avec laquelle vous avez quitté la forteresse de Paluzzi, et vous parlez déjà d'y retourner. Et pourquoi la nuit ? pourquoi non dans le jour où le danger est moindre pour vous ?

Ce danger me touche peu ; mais je vous ferai observer que le jour n'entre jamais dans le lieu où j'ai pénétré. A quelque heure qu'on y aille, on a besoin de torches pour s'y conduire.

Et comment donc, reprit Bonarmo, en avez-vous trouvé le chemin dans une totale obscurité ?

Je me suis engagé dans la route sans savoir où j'allais. J'étais comme conduit par une main invisible.

Nous devons toujours y aller, dit Bonarmo, dans le jour, bien que nous ayons besoin d'une autre lumière pour y pénétrer,

et je vous y accompagnerai ; mais ce serait une extravagance de retourner une seconde fois dans un lieu probablement infesté de voleurs, et à l'heure qui leur est la plus favorable.

Je veux épier de nouveau sous la voûte, dit Vivaldi, avant d'user de mes dernières ressources, et cela ne se peut que la nuit. D'ailleurs, je ne puis y aller qu'à l'heure où je puis espérer d'y trouver le moine.

Il vous est donc échappé, dit Bonarmo, et vous ignorez encore qui il est ?

Vivaldi ne répondit qu'en demandant à son ami s'il était déterminé à le suivre, sinon il chercherait un autre second.

Bonarmo lui dit qu'il y penserait, et qu'il lui dirait sa résolution à tems.

Cette conversation finissant, ils se trouvèrent arrivés à Naples à la grille du palais Vivaldi, où ils se séparèrent.

CHAPITRE II.

VIVALDI, ayant échoué dans son projet de se faire expliquer les menaces du moine, résolut de se délivrer des tourmens de l'incertitude, en déclarant ses prétentions à Ellena, qui ne pourrait se dispenser de lui faire connaître son rival s'il en avait un. Dès le matin, il se rendit à Villa Altieri, où, ayant demandé des nouvelles de la signora Bianchi, on lui dit qu'elle n'était pas visible. Il obtint avec beaucoup de peine d'une vieille servante, qu'elle voulût insister pour lui obtenir une entrevue d'un moment. La permission lui fut accordée, et il fut reçu dans la même chambre où il avait vu Ellena. Il n'y trouva personne, et on lui dit que la signora Bianchi allait venir.

Durant cet intervalle, il était agité, tantôt d'une vive impatience, et tantôt d'un enthousiasme délicieux, en jetant les yeux sur le prie-dieu d'où il avait vu Ellena se lever, et où son imagination la lui mon-

trait encore ; chaque objet sur lequel les yeux d'Ellena s'étaient arrêtés, tous ceux qui étaient à son usage empruntaient d'elle, pour l'imagination de Vivaldi, quelque chose du caractère sacré qu'il voyait dans Ellena elle-même, et faisaient en quelque manière sur lui la même impression qu'aurait faite sa présence. Ses mains étaient tremblantes en prenant le luth qu'elle avait touché ; et en en tirant quelques faibles sons, il croyait entendre la voix d'Ellena. Il remarqua un dessin seulement ébauché, d'une nymphe dansante, copié des peintures d'Herculanum, et rendant déjà l'esprit et le génie de l'original, elle semblait se mouvoir, et toute la figure déployait la grace et la légéreté. Vivaldi reconnut que cette figure appartenait à une suite de pièces de même genre qui ornaient le cabinet de son père, et qu'il lui avait entendu dire avoir eu seul la permission du roi de faire copier.

Tous les objets qui frappaient ses yeux annonçaient ainsi la présence d'Ellena à son imagination, et les fleurs même qui embellissaient et parfumaient l'appartement, entretenaient son illusion. Avant l'arrivée de la

signora Bianchi, son trouble était tellement accru que, craignant de ne pouvoir le cacher à ses yeux, il fut plus d'une fois tenté de quitter la maison. Enfin, la dame parut. Un observateur eût souri en voyant l'embarras du jeune homme, sa démarche chancelante, et son regard timide, lorsque, s'avançant vers la signora Bianchi, il baisa sa main desséchée, et prêta une oreille attentive à sa voix tremblante. Elle le reçut avec un air de réserve très-marqué; et quelques momens se passèrent sans qu'il pût exposer le sujet de sa visite. Elle écouta froidement, et d'un air presque sévère, les protestations qu'il lui fit de son attachement pour Ellena; et lorsqu'il la pressa d'intercéder auprès de sa nièce pour lui, elle lui répondit: Je ne puis ignorer l'éloignement que doit avoir votre famille à s'unir avec la mienne. Je sais combien le marquis et la marquise de Vivaldi attachent d'importance à l'avantage de la naissance; votre projet doit leur déplaire beaucoup, à moins qu'ils ne l'ignorent; mais je dois vous déclarer, monsieur, que, quoique ma nièce soit leur inférieure en rang, elle n'a pas à un moindre degré qu'eux le sentiment de sa dignité.

Vivaldi était incapable de déguiser la vérité ; mais il n'osait convenir trop facilement des dispositions de sa famille. Cependant l'ingénuité avec laquelle il en parla, et l'énergie d'une passion trop vive pour n'être pas éloquente, et trop éloquente pour ne pas entraîner la conviction, adoucit par degrés la signora Bianchi. D'autres considérations influèrent sur ce changement, Elle se voyait par son âge et ses infirmités, et selon le cours de la nature, devant laisser bientôt Ellena orpheline, jeune, sans parens et sans amis. Avec une grande beauté, et peu de connaissance du monde, sa nièce allait courir de grands dangers, qui se présentaient sous un aspect effrayant à la tendresse de la signora Bianchi. Ces circonstances pouvaient faire pardonner à la tante de passer par-dessus des considérations qu'on eût dû respecter en une autre situation ; elle ne devait pas refuser d'assurer à sa nièce la protection d'un homme d'honneur en le lui donnant pour époux. Si elle se relâchait pour cela de la délicatesse qui s'opposait à faire entrer Ellena dans une famille à l'insu du père et de la mère de son nouvel époux, sa tendresse pour sa nièce

nièce pouvait adoucir la censure à laquelle elle s'exposait.

Mais, avant de se déterminer sur ce sujet, elle devait s'assurer que Vivàldi était digne de la confiance qu'elle mettait en lui. Pour l'éprouver, elle ne donna à ses espérances que de faibles encouragemens ; elle refusa absolument de lui laisser voir Ellena, jusqu'à ce qu'il eût mûrement réfléchi sur ses propres projets. A toutes les questions qu'il lui fit pour s'éclaircir s'il avait un rival, et si Ellena était dans quelque disposition favorable pour lui, elle ne fit que des réponses évasives, ne voulant pas lui donner des espérances qu'elle pourrait être dans la suite obligée de lui faire perdre.

Enfin, Vivaldi prit congé d'elle un peu soulagé, mais n'ayant encore que de faibles espérances, ignorant s'il avait un rival, et doutant même encore si Ellena avait quelque bienveillance et quelqu'estime pour lui.

Il avait obtenu de sa tante la permission d'aller la revoir au premier jour. En attendant, le tems paraissait ne point s'écouler pour lui ; et comme il lui semblait impossible de supporter un tel délai, toutes ses pensées

furent occupées à chercher des moyens de l'abréger, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la voûte fatale, où il chercha des yeux, quoique sans espoir de le découvrir à cette heure, son mystérieux ennemi. L'inconnu ne se montra point en effet, et Vivaldi poursuivit sa route, déterminé à revenir à la voûte le même soir, comme aussi à retourner à Villa Altieri, où il espérait qu'une seconde visite calmerait un peu ses inquiétudes.

A son arrivée au palais, on lui dit que le marquis son père avait donné ordre de lui dire de l'attendre; mais la journée acheva de se passer sans que le père revînt. La marquise le voyant lui demanda, avec un regard très-expressif, pourquoi il était revenu si tard la veille, et dérangea tous ses plans pour le soir, en lui ordonnant de l'accompagner à Portici. Ce contre-temps l'empêcha d'être instruit de la détermination de Bonarmo sur le projet de retourner le soir aux ruines de Paluzzi, et de se rendre à Villa Altieri.

Il passa à Portici encore la soirée suivante; et, à son retour à Naples, le marquis se trouvant encore absent, il continua

d'ignorer ce que son père avait à lui dire. Un billet de Bonarmo lui annonça son refus de l'accompagner désormais à la forteresse, en le détournant de poursuivre une entreprise si hasardeuse.

N'ayant point de compagnon pour exécuter son projet de visiter de nouveau les ruines de Paluzzi, il en renvoya l'exécution au lendemain; mais nulle considération ne put l'empêcher d'aller à Villa Altieri; et dédaignant de solliciter l'ami dont il avait déjà essuyé un refus, il prit son luth, et arriva au jardin plutôt que les jours précédens.

Le soleil était couché depuis environ une heure; mais l'horizon conservait encore au couchant une teinte brillante de jaune, et la voûte des cieux avait cette sorte de transparence qu'on ne connaît que sous ce climat enchanteur, et qui semble répandre la lumière douce du crépuscule sur le monde en repos. Au sud-est, le Vésuve se dessinait à l'horizon, mais le volcan se taisait.

Vivaldi entendait seulement les cris de quelques lazaronis jouant et se querellant à quelque distance du rivage. Au travers des jalousies d'un petit pavillon de l'oran-



gerie, il apperçut une lumière, et il ne fut plus le maître de se refuser à l'espoir de voir Ellena. En vain hésita-t-il sur la démarche qu'il allait faire, en vain se dit-il qu'il était indécent de la poursuivre ainsi jusques dans sa retraite, et d'épier ses secrètes pensées : la tentation était trop forte pour céder à ces considérations. Elles ne l'arrêtèrent qu'un moment; et, s'avançant vers le pavillon, il se plaça en face d'une jalousie ouverte, de manière à être caché par les branches et les feuilles d'un oranger. Ellena était seule, assise, et dans une attitude pensive. Elle tenait son luth sans en jouer ; elle paraissait distraite de tous les objets qui l'environnaient. Sa physionomie et son regard tendre semblaient dire que son ame était occupée de sentimens intéressans. Vivaldi se rappelant alors que, dans une situation toute semblable, il lui avait entendu prononcer son nom, reprit confiance, et allait se découvrir à elle et se jeter à ses pieds, lorsqu'elle prononça ces paroles qui l'arrêtèrent :

Qu'il est insensé, dit-elle, cet orgueil de la naissance, préjugé, chimère, ennemis de notre bonheur. Non, je ne me résou-

drai jamais à entrer dans une famille qui dédaignerait de me recevoir. Ils apprendront au moins que je tiens de mes pères la noblesse de l'ame et des sentimens. Cependant, ô Vivaldi ! ce malheureux préjugé.......

Vivaldi, entendant ces paroles, demeurait immobile. Il était comme enchanté. Le son du luth et de la voix d'Ellena le rappela à lui. Elle se mit à chanter le premier couplet du même air par lequel il avait commencé sa sérénade, et qu'elle chanta avec tout le goût et toute l'expression que le compositeur avait pu y mettre en le produisant.

Elle s'arrêta après le premier couplet, et Vivaldi, emporté par la tentation d'une occasion si favorable de faire connaître sa passion, chanta le second couplet en s'accompagnant de son luth. Le tremblement dont il était saisi, en empêchant le développement de sa voix, rendait son chant plus pathétique.

Ellena le reconnut bien vîte, son teint pâlit et rougit alternativement, et avant la fin du couplet elle était prête à s'évanouir. Vivaldi cependant s'avançait vers le pavillon. A son approche, elle rappela ses sens;

elle lui ordonna de se retirer; et avant qu'il pût arriver jusqu'à elle, elle aurait quitté la place, s'il ne l'avait arrêtée en implorant un moment d'attention.

Cela est impossible, dit Ellena.

Que j'entende seulement de vous que vous ne me haïssez pas, et que la hardiesse que j'ai eue de me présenter à vous ne m'a pas fait perdre les sentimens dont je viens d'entendre que vous m'honorez.

Ah! oubliez, dit Ellena, ce que vous avez entendu; je n'ai su ce que je disais.

Belle Ellena! croyez-vous qu'il me soit possible de l'oublier jamais? Ce souvenir sera dans tous les temps le consolateur de ma solitude et l'espérance qui me soutiendra.

Je ne puis être retenue plus long-temps. Je ne me pardonnerais jamais de m'être laissé aller à une pareille conversation; mais, en disant ces derniers mots, Ellena laissa échapper un regard et un sourire qui les démentaient. Vivaldi crut à ces signes plutôt qu'aux paroles; mais, comme il cherchait à lui exprimer toute sa satisfaction, elle avait quitté le pavillon. Il voulut la

suivre dans le jardin; mais elle se déroba, et entra avant qu'il pût l'atteindre.

Dès ce moment, Vivaldi sembla prendre une existence nouvelle. Le monde entier lui parut le séjour de la félicité. Le sourire d'Ellena laissa pour toujours son impression sur son cœur. Dans les transports de sa joie, il crut impossible qu'on le rendît jamais malheureux, et il défiait les caprices même de la fortune. Il revola plutôt qu'il ne retourna à Naples, ne pensant plus au sévère moniteur dont il avait déjà reçu les avertissemens.

Le marquis et sa mère n'étant pas chez eux, il eut tout le loisir de s'abandonner avec délices à ses doux souvenirs qu'il recueillait tous, et qu'il souffrait impatiemment qu'on vînt troubler. Il se promena toute la nuit dans son appartement avec une agitation égale, mais non semblable à celle que l'incertitude des sentimens d'Ellena lui avait causée quelques jours auparavant. Il écrivit et déchira plusieurs lettres, tantôt craignant d'en avoir trop dit, et tantôt regrettant de n'en n'avoir pas dit davantage, se rappelant des traits qu'il aurait dû employer, se reprochant la faiblesse de ses

expressions d'une passion qu'il lui semblait qu'aucune langue ne pouvait rendre.

Au matin cependant il était parvenu à écrire une lettre dont il était un peu plus content, et il la donna à un domestique de confiance pour la porter à Villa Altieri ; mais à peine le porteur était-il parti, qu'il se rappela beaucoup de choses qu'il aurait dû dire, et beaucoup d'expressions qui auraient mieux rendu se pensée ou ses sentimens, et qu'il eût voulu ravoir sa lettre à tout prix.

Dans cet état d'agitation, on l'avertit que son père le demandait. Vivaldi ne fut pas long-temps en doute de ce qu'on avait à lui dire.

J'ai voulu vous parler, lui dit le marquis avec hauteur et sévérité, sur un sujet de la plus grande importance pour votre honneur et votre bonheur ; et j'ai voulu aussi vous fournir une occasion de démentir un rapport qui m'aurait fait beaucoup de peine si j'avais pu y croire. Heureusement j'ai trop bonne opinion de mon fils pour donner quelque foi à ce qu'on m'a dit de vous. J'ai même assuré que vous connaissiez trop bien ce que vous devez à votre famille et à vous-

même pour vous laisser aller à une démarche déshonorante ponr elle et pour vous. Mon objet dans cette conversation est donc uniquement de vous donner un moment pour réfuter la calomnie dont on vous a noirci, et d'être autorisé par vous-même à détromper les personnes qui m'ont parlé ainsi de vous.

Vivaldi, qui avait attendu impatiemment la fin de cet exorde, pria son père de l'instruire de l'objet du rapport qu'on lui avait fait.

On m'a dit, reprit le marquis, qu'il y a une jeune personne appelée Ellena Rosalba. Connaissez-vous une personne de ce nom ?

Si je la connais ! s'écria Vivaldi. Mais excusez-moi, monsieur, ayez la bonté de continuer.

Le marquis s'arrêta un moment, regardant son fils avec sévérité, mais sans étonnement.

On dit qu'une jeune personne de ce nom est venue à bout de vous séduire ?

Il est très-vrai, monsieur, reprit le fils, que la signora Ellena Rosalba m'a inspiré une tendre affection ; mais elle n'a employé pour cela aucun artifice ni aucun soin.

Je ne veux pas être interrompu, dit le

marquis, interrompant son fils à son tour? On dit qu'aidée d'une parente, près de laquelle elle vit, elle s'est conduite avec tant d'art qu'elle vous a amené à vous dégrader jusqu'à être son adorateur?

La signora Rosalba m'a élevé à l'honneur de lui faire ma cour, répliqua Vivaldi, ne pouvant se contenir davantage. Et il allait continuer, lorsque son père lui dit: Vous confessez donc votre folie?

Monsieur, je m'honore de mon choix.

Jeune homme, comme je ne vois en vous que l'enthousiasme romanesque d'un enfant, je veux bien vous pardonner pour cette fois, et seulement pour cette fois. Si vous reconnaissez votre erreur, détachez-vous au moment même de votre nouvelle favorite?

Monsieur. . . . .

Je vous le répète, reprit le marquis avec la plus grande emphase, détachez-vous-en; et pour vous prouver que je suis plus indulgent encore que juste, je veux bien à cette condition lui accorder une petite rente, qui sera une sorte de répartition du tort que vous lui avez fait en concourant à la corrompre.

Ah! monsieur, dit Vivaldi comme égaré,

la corrompre! Qui a pu souiller sa réputation en portant à vos oreilles une si infâme fausseté? Nommez-le-moi, je vous en conjure; nommez-le-moi, pour que je lui en paie son juste salaire.

La corrompre! une rente, prix de sa corruption! ô Ellena! Ellena! Comme il prononçait ces mots, des larmes de tendresse coulaient de ses yeux animés en même temps de la plus vive indignation.

Jeune homme, dit le marquis qui avait observé avec inquiétude et avec un grand déplaisir la violence de l'émotion de son fils, je n'en crois pas légèrement un rapport, et je ne puis souffrir qu'on révoque en doute la vérité de ce que j'avance. On vous a trompé, et votre vanité perpétuerait l'illusion, si je n'interposais pas mon autorité pour déchirer le voile qui couvre vos yeux. Abandonnez-la à l'instant même, et je vous donnerai des preuves de sa mauvaise conduite, qui ébranleront la confiance que vous avez en elle, toute enthousiaste qu'elle est.

Moi, l'abandonner! reprit Vivaldi avec plus de calme, mais d'un ton ferme et énergique que son père ne lui avait jamais vu prendre. Monsieur, vous n'avez jamais ré-

voqué ma véracité en doute; eh bien! sur ma parole d'honneur, Ellena est innocente. Oui, innocente! O ciel! comment peut-il être devenu nécessaire de la justifier! et comment sur-tout arrive-t-il que cette justification soit devenue un besoin pour moi.

Je vous plains en effet, lui dit froidement le marquis. Vous engagez pour elle votre parole d'honneur; vous pouvez être de bonne-foi. Je crois donc que vous êtes trompé; vous la croyez vertueuse nonobstant vos visites de nuit à sa maison; et supposons qu'elle le soit, comment la dédommagerez-vous de la tache dont sa réputation est désormais souillée?

En proclamant au monde entier qu'elle est digne de devenir ma femme, reprit Vivaldi avec des yeux ardens qui annonçaient le courage et la résolution.

Votre femme! dit le marquis avec un regard exprimant le plus profond dédain, et ensuite une colère inquiète. Si je croyais que vous pussiez oublier jusqu'à ce point l'honneur de notre maison, je vous renoncerais à jamais pour mon fils.

Eh! comment donc, s'écria Vivaldi, oublierais-je ce qui est dû à un père, en ne

faisant

faisant que défendre les droits de l'innocence qui n'a point d'autre défenseur ! Pourquoi ne me serait il pas permis de concilier ensemble l'accomplissement de deux devoirs si analogues ? Mais, quoi qu'il en puisse arriver, je prendrai la défense de la faiblesse et de l'innocence opprimées, et je m'honorerai d'écouter la voix de la vertu qui m'enseigne qu'en cela je ne fais qu'obéir à la voix de l'humanité. Oui, monsieur, si c'est-là ma destinée, je suis disposé à sacrifier ces petits prétendus devoirs à la grandeur d'un principe qui ennoblit les ames, et les porte aux plus belles actions, et c'est ainsi que je soutiendrai mieux l'honneur de ma maison.

D'après quel principe de morale, dit le marquis, désobéissez-vous à un père ? Quelle est donc la vertu qui vous enseigne à dégrader votre famille ?

Il n'y a de dégradation que dans le vice, monsieur, et il y a des circonstances, en petit nombre, où c'est vertu de désobéir.

Ce paradoxe et ce langage romanesque me font suffisamment connaître, reprit le marquis, le caractère de vos associés, et la prétendue innocence de celle que vous défendez

d'un ton et d'un air si chevaleresque. Est-ce que vous ignorez que vous appartenez à votre famille, et non pas votre famille à vous; que vous avez à garder le dépôt de son honneur, et que vous ne pouvez pas disposer de vous-même? Je vous avertis que ma patience est à bout.

Vivaldi ne put entendre attaquer de nouveau la vertu d'Ellena sans reprendre sa défense; mais ce fut avec tous les égards dus à un père, quoiqu'avec l'indépendance et la dignité d'un homme. Malheureusement le père et le fils différaient d'opinion sur les limites de ces devoirs; le premier les portant jusqu'à une obéissance passive, et celui-ci ne les étendant que jusqu'au point où le bonheur de l'individu peut être en entier compromis, comme dans le mariage. Ils se séparèrent fort échauffés l'un et l'autre, Vivaldi ayant fait des efforts inutiles pour savoir de son père le nom du calomniateur d'Ellena, ainsi que pour le convaincre de l'innocence de cette intéressante personne, et le marquis n'ayant pu tirer de son fils la promesse de ne plus la voir.

Telle était la situation de Vivaldi, qui,

peu d'heures auparavant, avait éprouvé un sentiment de bonheur assez grand pour lui faire oublier toutes ses souffrances passées, et le détourner de toute crainte pour l'avenir.

Le combat de ces passions entre elles ne pouvait avoir aucune fin. Il aimait son père, et se serait reproché davantage le chagrin qu'il lui causait, sans le ressentiment qu'il éprouvait du mépris avec lequel le marquis avait parlé d'Ellena ; et sentant qu'il lui était impossible de l'abandonner, il était révolté de la calomnie dont elle était l'objet, et impatient de la venger sur la personne de son détracteur.

Quoiqu'il eût prévu le mécontentement de son père, la scène qu'il venait d'avoir lui avait été plus pénible qu'il ne l'avait imaginé d'avance ; mais l'insulte faite à Ellena était pour lui aussi inattendue qu'intolérable. Cette circonstance même semblait l'autoriser davantage à continuer de lui adresser ses vœux; car s'il eût été possible qu'il l'abandonnât, il était désormais engagé par le sentiment de l'honneur à la défendre et à la protéger; et puisqu'il avait été l'occasion, quoique innocente, de l'atteinte

portée à sa réputation, il était de son devoir d'en effacer entièrement l'impression. Les leçons de cette morale si plausible lui étant agréables, il se détermina à les suivre; mais il porta ses premiers soins à découvrir l'auteur des rapports faits à son père, et se rappelant avec surprise que le marquis lui avait parlé de ses visites de nuit à Villa Altieri, il crut reconnaître son délateur dans le moine qui lui avait donné des avertissemens sur la route, et que cet homme était en même tems l'espion de ses démarches et le diffamateur d'Ellena, quoiqu'il ne pût concilier cette conduite avec la bienveillance apparente de celui qui lui donnait de tels avis.

Cependant le cœur d'Ellena n'était pas tranquille, partagé qu'il était entre l'amour et l'orgueil. Mais si elle avait été instruite de ce qui s'était passé entre le marquis et son fils, le combat n'eût pas duré long-tems, et un juste sentiment de sa propre dignité l'eût bientôt déterminée à étouffer un amour naissant.

La signora Bianchi avait instruit sa nièce du sujet de la dernière visite de Vivaldi; mais elle avait un peu dissimulé dans son

récit les circonstances qui pouvaient faire quelque peine à Ellena. Ainsi, elle s'était contentée de lui dire qu'il ne fallait pas espérer que la famille du marquis approuvât une union avec une personne d'un rang si inférieur. Ellena, alarmée par cette insinuation, avait répliqué que, puisque cela était ainsi, elle avait bien fait d'écarter Vivaldi; mais un soupir accompagnant ces mots, n'échappa pas à la signora Bianchi, qui se hasarda d'ajouter qu'elle n'avait pas rejetté absolument sa demande.

Par cette conversation et quelques autres, Ellena vit avec plaisir sa secrette estime pour Vivaldi justifiée par l'autorité de sa tante; elle s'efforça dès-lors de croire que la circonstance qui avait alarmé son orgueil n'était pas aussi humiliante qu'elle l'avait d'abord imaginé. La signora Bianchi, de son côté, cacha soigneusement à sa nièce les considérations qui lui avaient fait écouter Vivaldi, bien assurée que des motifs d'intérêt, comptés pour quelque chose dans un engagement aussi sacré que le mariage, révolteraient l'ame noble et généreuse d'Ellena. Cependant, après quelques réflexions ultérieures sur les avantages qu'une telle

alliance apporterait à sa nièce, la signora Bianchi se détermina à en favoriser le projet auprès d'Ellena elle-même qui y était déjà si portée : elle trouva sa nièce moins docile sur ce point qu'elle ne s'y était attendue. Ellena était choquée de l'idée d'entrer clandestinement dans la famille de Vivaldi ; mais sa tante, dont les infirmités pressaient les résolutions, demeura si convaincue de la nécessité et des avantages d'un tel engagement, qu'elle résolut de faire tout ce qu'elle pourrait pour vaincre la résistance de sa nièce, quoiqu'elle vît bien que des moyens plus gradués pourraient avoir des effets plus sûrs. L'embarras et le trouble qu'Ellena avait laissé voir dans la soirée où Vivaldi l'avait surprise exprimant ses sentimens pour lui, et le récit qu'elle avait fait de cette entrevue à sa tante, avaient fait connaître suffisamment la situation de son cœur ; et lorsque le lendemain matin arriva la lettre de Vivaldi, où il peignait avec simplicité et avec énergie tous ses sentimens, la tante ne négligea pas d'y joindre les observations qu'elle savait bien devoir faire leur impression d'après la connaissance qu'elle avait du caractère et des dispositions d'Ellena.

Vivaldi, après son entrevue avec son père, ayant passé le reste de la journée à chercher les moyens de découvrir la personne qui l'avait dénoncé, retourna le soir même à Villa Altieri, non pas avec mystère, pour donner une sérénade sous le balcon de sa maitresse, mais ouvertement, pour converser avec la tante, qui le reçut plus courtoisement qu'elle n'avait fait à sa première visite. En voyant sur la physionomie de Vivaldi quelque anxiété, elle l'attribua à l'incertitude où il était encore sur les dispositions d'Ellena pour lui, et elle n'en fut ni surprise ni offensée ; elle se hasarda à la dissiper, et à relever les espérances du jeune homme. Vivaldi craignait de son côté qu'elle ne lui fît quelques questions sur les dispositions du marquis et de la marquise ; mais elle ménagea sa propre délicatesse et celle de Vivaldi, en gardant le silence sur ce point, et après une conversation assez longue, il quitta Villa Altieri, le cœur un peu soulagé par l'approbation de la signora, et ranimé par un rayon d'espérance, quoiqu'il n'eût pu obtenir de voir Ellena. Pour celle-ci, la pensée de la déclaration qu'elle avait faite la veille de ses sentimens, et la

connaissance qu'elle avait acquise de l'opposition de la famille Vivaldi, lui causèrent un tel trouble qu'elle n'osa se risquer à une nouvelle entrevue.

A peine était-il de retour chez lui, que la marquise, qui n'avait pas coutume d'être chez elle seule à cette heure-là, l'envoya chercher, et eut avec lui une scène toute semblable à celle qu'il avait eue avec son père, avec cette différence que la marquise le questionna avec plus d'adresse, et l'observa avec plus de sagacité. Vivaldi ne perdit pas un moment le respect dû à une mère. La marquise, ménageant la passion de son fils, loin de l'irriter, et lui dissimulant en grande partie son ressentiment, se montra moins violente que le marquis dans ses représentations et dans ses menaces; modération qu'il lui était peut-être plus aisé de garder, parce qu'elle avait déjà préparé les moyens d'empêcher l'exécution des projets de son fils.

Vivaldi la quitta sans avoir été convaincu par ses argumens, ni effrayé par ses prophéties, et bien résolu de poursuivre ses desseins. Il ne fut pas fort alarmé, parce qu'il ne connaissait pas assez le caractère de

sa mère, pour savoir combien les mesures qu'elle pouvait prendre étaient redoutables. La mère, de son côté, désespérant de vaincre la résistance de son fils à force ouverte, prit pour auxiliaire un homme doué du genre de talens qu'il lui fallait, et dont le génie et le caractère le rendaient parfaitement propre à la servir ; aidée dans ce choix bien plus par sa méchancheté que par la pénétration de son esprit, mais connaissant bien l'homme qu'elle voulait employer, et déterminée à le mettre en action pour seconder ses vues.

Il y avait alors chez les dominicains du couvent du Spirito Sancto à Naples, un religieux appelé le père Schedoni, italien, comme son nom l'indique, mais dont la famille était inconnue, lui-même montrant dans toutes les occasions un grand soin de jeter un voile impénétrable sur son origine. Quelles que fussent ses raisons, jamais on ne lui entendait faire mention d'aucun parent, ni du lieu de sa naissance. Il éludait avec beaucoup d'art toutes les questions relatives à ce sujet que ses confrères lui faisaient quelquefois. Diverses circonstances cependant donnaient à penser qu'il était

homme de quelque naissance, et qu'il avait joui de quelque fortune. Son caractère perçant quelquefois au travers du costume de son état, semblait hautain ; mais c'était plutôt le sombre orgueil de la prétention déjouée, que la fierté d'une ame généreuse. Ceux de ses confrères, à qui il avait inspiré quelque intérêt, croyaient que la singularité de ses manières, sa réserve sévère, son silence obstiné, ses fréquentes pénitences, étaient l'effet des malheurs qu'il avait éprouvés, et dont le souvenir déchirait encore un esprit hautain et désordonné ; tandis que les autres conjecturaient que sa manière d'être était la conséquence de quelque grand crime remplissant de remords une conscience troublée.

Quelquefois il se tenait écarté de toute société plusieurs jours de suite, ou, quand dans la même disposition il était forcé d'y rentrer, il semblait ignorer où il était, et demeurait plongé dans la méditation et gardant le silence. On ne savait pas toujours où il se retirait, quoique ses pas fussent souvent observés. On ne l'entendait jamais se plaindre. Les plus anciens religieux disaient qu'il avait du talent, mais ils ne lui

accordaient pas de savoir. Ils applaudissaient à la subtilité qu'il montrait quelquefois, mais observaient que rarement il saisissait la vérité simple, et que, capable de la poursuivre dans les labyrinthes de la métaphysique, il la méconnaissait lorsqu'elle se présentait sans voile devant lui. Et en effet, il n'avait aucun amour du vrai; il ne le cherchait pas par les routes larges d'un raisonnement franc et vigoureux; il n'aimait qu'à exercer son esprit artificieux dans un dédale de sophismes. A la fin, une longue habitude de cet abus de l'esprit avait tellement gâté le sien, qu'il ne pouvait plus admettre comme vrai rien de ce qui était simple et se comprenait aisément.

Parmi ses confrères, aucun ne l'aimait; plusieurs avaient pour lui de l'aversion, et presque tous le craignaient. Sa figure frappait, mais non pas d'une manière favorable. Il était d'une taille haute et mince, et ses jambes et ses bras étaient d'une grandeur démesurée. Lorsqu'il marchait enveloppé dans la robe noire de son ordre, il avait dans son air quelque chose de terrible et de plus qu'humain. Son capuce jettant une ombre sur la pâleur livide de son visage, ajoutait

à la sévérité de sa physionomie, et donnait à ses grands yeux un caractère de mélancolie dont l'effet approchait de l'horreur. Ce n'était pas la mélancolie d'un cœur sensible et blessé, mais celle d'une ame sombre et féroce. Il y avait dans sa physionomie quelque chose de très-singulier et qu'on ne pouvait aisément définir. On y voyait les traces de beaucoup de passions qui semblaient avoir formé et fixé des traits qu'elles n'animaient plus. La tristesse et la sévérité y dominaient. Ses yeux étaient si perçans, qu'ils semblaient pénétrer d'un seul regard dans les profondeurs du cœur des hommes, et y lire leurs plus secrètes pensées. Peu de personnes pouvaient supporter son coup d'œil; et après en avoir été atteint, on évitait de les rencontrer de nouveau. Cependant nonobstant son goût pour la retraite et son austérité, il avait déployé dans quelques occasions un caractère qu'on ne lui eût pas soupçonné; et en s'accommodant avec une étonnante facilité à l'humeur et aux passions des personnes qu'il voulait se concilier, il avait su les subjuguer entièrement.

Or, ce moine, ce Schedoni, était le confesseur et le conseil de la marquise



Vivaldi. Elle l'avait consulté dans les premiers mouvemens de son orgueil blessé, et de son indignation à la connaissance des projets de son fils, et avait reconnu bientôt que ses talens la serviraient à merveille. Ils étaient l'un et l'autre parfaitement assortis pour s'aider dans l'exécution d'un même plan. Schedoni était doué d'une grande adresse, et animé par une grande ambition à l'employer toute entière; et la marquise résolue à tout sacrifier pour défendre son inflexible orgueil de l'atteinte qu'elle craignait, et ayant un grand crédit à la cour: l'un espérant obtenir pour ses services une riche récompense, et l'autre disposée à prodiguer ses dons à celui qui l'aiderait à soutenir la dignité de sa maison. Excités par ces passions et ces motifs, ils concertèrent en secret et à l'insu du marquis lui-même, les moyens d'arriver à leur but.

Vivaldi, sortant du cabinet de sa mère, avait rencontré Schedoni qui en sortait. Il n'ignorait pas qu'il était le confesseur de sa mère; mais il fut surpris de le voir chez elle à l'heure qu'il était. Schedoni lui fit une inclination de tête avec un air de douceur affecté; mais Vivaldi, frappé de son regard

pénétrant, recula par un mouvement involontaire, sorte de pressentiment des embûches et des persécutions que le moine lui préparait.

CHAPITRE III.

Depuis sa dernière visite à Villa Altieri, Vivaldi allait fréquemment revoir la signora Bianchi, et Ellena s'était enfin laissé amener à se joindre à eux dans une conversation qui roulait le plus souvent sur des sujets indifférens. La tante connaissant les sentimens et le caractère de sa nièce, jugeait que Vivaldi réussirait plus sûrement auprès d'elle par la réserve et le silence, qu'en déclarant plus ouvertement ses sentimens. Ellena, jusqu'à ce que son cœur fût absolument subjugué, pouvait être alarmée par une telle déclaration, et ce danger diminuait chaque jour, à mesure qu'il la voyait davantage.

La signora Bianchi avait fait connaître à Vivaldi qu'il n'avait point de rival à crain-

dre ; qu'Ellena avait constamment repoussé tous les admirateurs qui l'avaient découverte dans sa retraite, et que sa réserve actuelle procédait de la crainte qu'elle avait de l'opposition de la famille de Vivaldi, et non d'aucun éloignement pour lui-même. Il s'abstint dès-lors de presser davantage Ellena, jusqu'à ce qu'il lui eût inspiré plus de sécurité ; et son espérance fut encouragée par la signora Bianchi, qui plaidait tous les jours sa cause avec plus de succès.

Plusieurs semaines se passèrent de cette manière, jusqu'à ce qu'Ellena cédant aux instances de sa tante, et à l'inclination de son propre cœur, agréa enfin Vivaldi pour son admirateur déclaré. On oublia l'opposition de la famille, ou, si on s'en souvint, ce fut avec l'espérance qu'on viendrait à bout de la surmonter.

Les amoureux, avec la signora Bianchi et un parent éloigné de cette dernière, appelé il signor Giotto, faisaient de fréquentes excursions dans les délicieux environs de Naples. Vivaldi ne prenait plus la peine de cacher son attachement, et voulait au contraire démentir les bruits injurieux répandus contre Ellena par la publicité de ses

soins pour elle. Le souvenir de ce qu'elle avait souffert dans sa réputation à son occasion, ainsi que son innocente confiance et la douceur de ses manières envers lui, mêlait à son amour un sentiment de compassion respectueuse qui éloignait désormais de sa pensée toute vanité de famille et l'attachait pour toujours à elle.

Ces promenades les menaient tantôt à Puzzoles, ou à la Baie, ou sur les côteaux boisés de Pausilippe; et à leur retour dans une barque sur la baie, ils jouissaient des scènes ravissantes que leur offrait le rivage, qu'animaient les chants des vignerons après le travail du jour, et les airs vifs des danses des pêcheurs. Les rameurs suspendaient leurs mouvemens, tandis que la petite société prêtait une oreille attentive à des voix auxquelles le sentiment inspirait des modulations d'une éloquence plus touchante que toutes celles que l'art seul peut déployer. Ils admiraient la légèreté et la grace naturelle qui distinguent la danse des mariniers et des gens de la campagne de Naples. Souvent en doublant un promontoire formé de roches s'avançant dans la mer, ou suspendues sur leurs têtes, ils voyaient se déployer

sous leurs yeux des beautés qu'aucun pinceau ne peut rendre, chaque partie du paysage se réfléchissant dans les eaux; les roches coupées à pic, de formes différentes et bizarres, couvertes d'arbres de leur pied jusqu'à leurs sommets; une ruine sur une pointe avancée, se montrant au travers des arbres; des chaumières sur le bord d'un précipice, les groupes dansant sur le rivage; ces objets, tantôt éclairés par la lumière argentée de l'astre de la nuit, ou seulement à demi-cachés dans ses douces ombres; les rayons de la lune jettant sur la surface de la mer une longue trace de lumière tremblante et faisant distinguer au loin des navires voguant dans toutes les directions; tous ces objets présentaient un spectacle dont la magnificence répondait à la beauté du lieu qui les rassemblait.

Dans l'une de ces soirées, Vivaldi assis avec Ellena et la signora Bianchi, dans ce même pavillon où il avait entendu le court et intéressant soliloque par lequel il avait connu le penchant d'Ellena pour lui, pressait avec plus d'instance son union. La signora Bianchi n'y opposait aucune objection. Depuis quelque tems elle n'était pas

bien, et voyant sa santé décliner, elle était impatiente de voir le sort de sa nièce assuré; elle ne voyait qu'avec des yeux languissans la belle scène qui se déployait au coucher du soleil. La mer enflammée de ses rayons, la multitude de barques retournant de Santa Lucia au port de Naples, la belle tour romaine qui termine le mole, et les pêcheurs fumant au pied et à l'ombre de ses murailles, ou se tenant sur les bords de la mer pour recevoir leurs camarades à l'arrivée de leurs bateaux, ces tableaux charmans semblaient ne faire sur elle qu'une triste impression. Hélas! dit-elle, rompant un long silence, se beau soleil qui colore ces rivages, et qui éclaire au loin ces montagnes majestueuses, ne brillera bientôt plus pour moi; mes yeux se fermeront bientòt pour ne plus jouir de ce spectacle.

Ellena ayant fait à sa tante de tendres reproches pour cette idée mélancolique, Bianchi ne répondit qu'en exprimant un desir ardent de la voir assurée d'une protection après elle; à quoi elle ajouta que si ce bonheur était retardé, elle ne vivrait pas assez pour le voir. Ellena, vivement affectée de ce triste pressentiment, et de

cette mention directe de sa situation en présence de Vivaldi, fondit en larmes, tandis que lui-même, s'appuyant des desirs de la signora Bianchi, pressa de nouveau son union avec une plus grande vivacité.

On ne peut plus, dit la signora Bianchi, se laisser arrêter par de vains scrupules, lorsque le tems de dire la vérité est arrivé. Ma chère fille, je ne dois plus rien vous cacher. Les médecins disent que je ne puis vivre encore long-tems. Cédez à la seule demande que j'aie à vous faire, et je mourrai contente.

Après un moment de silence, prenant la main de sa nièce et se tournant vers Vivaldi ; Ceci sera sans doute une séparation cruelle pour toutes deux, car elle a toujours eu pour moi la tendresse d'une fille, et je me flatte d'avoir rempli envers elle tous les devoirs d'une mère. Jugez donc de sa douleur quand je ne serai plus ; mais ce sera à vous de l'adoucir.

Vivaldi jetta sur Ellena un regard tendre et allait parler, lorsque la tante reprit : Mes regrets seraient plus vifs, si je ne croyais pas que je la confie à une tendresse qui ne peut s'affaiblir, et si je ne la laissais

pas résolue à accepter la protection qu'un époux peut seul lui donner. Monsieur, je vous lègue ma fille ; veillez sur elle, et défendez-la, s'il est possible, des infortunes de la vie avec le soin et la vigilance que j'ai mis à l'en garantir. J'aurais encore beaucoup à dire, mais mes forces sont épuisées.

En recevant des mains de la signora Bianchi ce sacré dépôt, Vivaldi se rappelant l'injure faite à Ellena par le marquis, fut saisi d'une indignation généreuse dont il eut beaucoup de peine à cacher la cause, et qui fut bientôt suivie d'un mouvement de tendresse qui mouilla ses yeux de larmes. En ce moment même, il se fit à lui-même le vœu de défendre la réputation, et d'assurer le bonheur d'Ellena au prix de toute espèce de sacrifice, et nonobstant toute autre considération.

La signora Bianchi, en terminant son discours, donna la main d'Ellena à Vivaldi, qui la reçut avec une émotion que sa physionomie seule pouvait peindre. Je jure, dit-il d'un ton solemnel, en levant au ciel des yeux animés, que je ne trahirai jamais la confiance dont on m'a cru digne; que ma

vie entière sera consacrée à assurer le bonheur d'Ellena, qui deviendra désormais le mien ; que, dès ce moment, je me regarde comme attaché irrévocablement à elle par des liens aussi sacrés que ceux que forme la religion, et que je la protégerai comme mon épouse tant qu'il me restera un souffle de vie; et tandis qu'il proférait ces paroles, la vérité de ses sentimens se montrait par l'air et le ton qui accompagnaient ses énergiques expressions.

Ellena toujours en larmes, et agitée par diverses pensées, ne dit pas une parole ; mais écartant son mouchoir de ses yeux, elle lui jetta un regard si tendre, et lui laissa voir un sourire si doux, si timide, et cependant si plein de confiance, qu'elle exprima toutes les émotions de son cœur plus distinctement et plus éloquemment que n'aurait pu faire le langage le plus éloquent.

Avant de quitter Villa Altieri, il eut encore une conversation avec la signora Bianchi, où il fut convenu que le mariage se ferait dans la semaine suivante, si on pouvait y faire consentir Ellena, et qu'il

reviendrait le lendemain pour connaître sa détermination.

Il retourna à Naples, transporté d'une joie qui fut un peu troublée par l'ordre qu'il reçut de son père de venir lui parler ; Vivaldi sachant pour quel motif, obéit avec répugnance.

Le marquis était plongé dans une rêverie si profonde, qu'il n'apperçut pas d'abord son fils. En levant des yeux où se montraient le mécontentement et quelque embarras, il les fixa sur Vivaldi : J'apprends, dit il, que vous persistez dans les indignes projets que j'ai voulu vous faire abandonner ; je vous ai laissé à vous-même jusqu'à présent, pour vous donner le tems et le mérite de rétracter de votre propre mouvement la déclaration que vous avez osé me faire de vos principes et de vos intentions ; je suis instruit que vos visites à cette malheureuse fille n'ont pas été moins fréquentes qu'auparavant, et que vous en êtes aussi fortement épris.

Si vous parlez, monsieur, d'Ellena Rosalba, permettez-moi de vous dire qu'elle n'est point malheureuse. Je ne crains point de vous avouer que je lui suis attaché pour la vie. Eh! pourquoi, mon père, ajouta-

t-il, persisteriez - vous à vous opposer au bonheur de votre fils? Et sur-tout, pourquoi continuez-vous à juger avec injustice une personne digne de votre estime autant qu'elle l'est de tout mon amour?

Comme je n'en suis pas amoureux, reprit le marquis, et que l'âge d'une jeunesse crédule est passé pour moi, je ne me détermine dans mes opinions qu'après un mûr examen, et je ne cède qu'aux preuves et à la la conviction.

Quelle preuve donc vous a si aisément convaincu, dit Vivaldi. Quel est celui qui persiste à abuser de votre confiance, et à conspirer contre mon bonheur?

Le marquis parut fort blessé de ces doutes et de ces questions de son fils. Une longue conversation s'ensuivit, où il ne se fit aucun rapprochement; le père renouvelant l'accusation et les menaces, et Vivaldi défendant Ellena, et protestant que son attachement pour elle et ses résolutions étaient inébranlables.

Toutes les instances de Vivaldi ne purent obtenir de son père les preuves de la mauvaise opinion qu'il montrait pour Ellena, ni le nom de son détracteur, ni les menaces

du marquis tirer du fils la promesse de renoncer à son amour. Le marquis avait oublié en cette occasion sa politique ordinaire ; car sa violence avait révolté Vivaldi, au qui la douceur et des remontrances plus mesurées, réveillant la tendresse filiale, auraient au moins élevé des scrupules et un combat entre ses devoirs et sa passion ; mais il ne pouvait plus hésiter. Il regarda désormais son père comme un oppresseur qui prétendait le priver de ses droits les plus sacrés, et comme un homme injuste qui ne se faisait aucun scrupule de souiller la réputation d'une créature innocente et sans défense sur le rapport suspect d'un vil délateur ; et dès-lors aucun remords n'affaiblit chez Vivaldi sa résolution de défendre sa liberté, et il fut plus pressé que jamais de conclure un mariage qui assurerait l'honneur d'Ellena et sa propre félicité.

Il retourna donc le jour suivant à Villa Altieri, avec une plus vive impatience d'apprendre le résultat de la conversation que la signora Bianchi devait avoir eue avec sa nièce, et le jour auquel le mariage pourrait se faire. Pendant sa route, toutes ses pensées se portant sur Ellena, il marchait sans

jeter

jeter les yeux autour de lui, et sans remarquer où il était jusqu'à ce qu'arrivé à la voûte qui était sur son chemin, une voix se fit entendre : N'allez point à Villa Altieri, la mort y est. Et c'était la même voix qu'il avait déjà entendue, et la même figure de moine qui passa rapidement devant lui.

Avant que Vivaldi fût revenu de l'effroi que cette soudaine apparition lui causa, l'inconnu avait disparu. Il lui sembla s'être replongé dans une partie obscure d'où il était sorti soudainement ; car il ne le vit point sortir par aucune des deux ouvertures de la voûte. Vivaldi le poursuivit de la voix, le conjurant de se montrer, et de lui dire qui était mort à Villa Altieri. Personne ne répondit.

Persuadé que l'inconnu ne pouvait lui avoir échappé en sortant de dessous la voûte sans être vu, autrement que par l'escalier qui conduisait à la forteresse, Vivaldi avait commencé à le monter, lorsqu'il considéra que le moyen d'entendre le sens de l'avis effrayant qu'il venait de recevoir, était d'aller tout de suite à Villa Altieri, il

abandonna son entreprise , et marcha à grands pas vers la demeure d'Ellena.

Une personne indifférente , instruite comme l'était Vivaldi de l'état de faiblesse où était la signora Bianchi, aurait tout de suite pensé que c'était d'elle que le moine avait parlé ; mais Ellena mourante se présenta d'abord à l'imagination effrayée de Vivaldi. Cette crainte naturelle à une ardente passion fut accompagnée en lui d'un pressentiment aussi extraordinaire qu'horrible. Il crut voir Ellena assassinée et baignée dans son sang, le visage couvert de la pâleur de la mort, tournant vers lui des yeux éteints, et implorant son secours contre la destinée qui la précipitait au tombeau. Cette horrible image l'avait tellement affecté, que, lorsqu'il arriva à la porte du jardin , il était agité d'un tel tremblement qu'il s'arrêta tout court , ne pouvant avancer plus loin dans la crainte de voir la vérité. A la fin, il prit courage; et ouvrant une petite porte dont on lui avait confié la clef depuis quelques jours, il arriva à la maison par un chemin plus court. Le silence et la solitude régnaient tout autour ; plusieurs des jalousies étaient fermées. Comme il s'efforçait de

tirer des conjectures des moindres circonstances, son abattement augmentait à mesure qu'il avançait, jusqu'à ce qu'arrivé à quelques pas du péristile, toutes ses craintes furent confirmées. Il entendit du dedans des gémissemens étouffés, et quelques sons de ce chant lugubre en usage dans quelques parties de l'Italie pour les prières qu'on fait auprès des mourans. Ces sons étaient si faibles et paraissaient venir de si loin, qu'ils venaient, pour ainsi dire, expirer à son oreille; mais, sans s'arrêter davantage, il frappa fortement à la porte.

Enfin, après plusieurs coups, la vieille femme-de-chambre Béatrix parut. Elle n'attendit pas les questions de Vivaldi. Hélas! monsieur, qui s'y serait attendu? vous l'avez vue encore hier au soir : elle se portait aussi bien que moi. Qui pouvait penser qu'aujourd'hui même elle ne serait plus!

Elle est morte! dites-vous, s'écria Vivaldi; elle est morte! Et le cœur lui manquant, il s'appuya contre un pilier pour se soutenir. Béatrix venant à son secours, il lui fit signe de s'arrêter. Quand est-elle morte? dit-il en respirant avec une extrême difficulté. Comment et où est-elle?

Hélas ! dit Béatrix sanglotant, qui m'eût dit que je vivrais assez pour voir ce jour malheureux ! J'espérais mourir avant elle.

Comment est-elle morte, et quand ? reprit Vivaldi. Quand ?

Vers les deux heures du matin, monsieur. Malheureuse que je suis !

Je suis mieux, dit Vivaldi s'encourageant lui-même. Conduisez-moi à son appartement. Il faut que je la voie. Menez-moi.

Hélas ! monsieur, c'est un triste spectacle. Pourquoi voulez vous la voir ? Croyez-moi, monsieur, n'y allez point.

Conduisez-moi sur-le-champ, dit Vivaldi, ou j'en trouverai moi-même le chemin.

Béatrix, effrayée de son regard et de ses mouvemens, ne s'opposa plus à son desir. Elle le pria seulement d'attendre qu'elle eût informé sa maîtresse de son arrivée, et il la suivit par une suite de chambres dont toutes les jalousies étaient fermées. Les chants avaient cessé, et rien ne troublait le silence de ces appartemens déserts. A la porte du dernier, où il fut obligé de s'arrêter, son agitation fut telle, que Béatrix, craignant à chaque instant qu'il ne se laissât tomber, s'offrit à le soutenir ; mais il rejeta

son offre, et, jetant les yeux tout autour de la chambre où il se trouvait, il voit une personne en pleurs assise auprès d'un lit, et reconnut Ellena. On peut imaginer sa surprise et ses transports. Il se garda bien d'en expliquer la cause, Ellena pouvant être blessée de voir que le même événement qui la désolait pouvait, par le concours singulier des circonstances, causer de la joie à l'homme qu'elle aimait.

Il ne voulut pas la distraire long - tems des soins pieux par lesquels elle exhalait et soulageait sa douleur, et il employa tout le tems qu'il passa auprès d'elle à contenir sa propre émotion et à calmer celle d'Ellena.

En la quittant, il s'entretint encore avec Béatrix, et il apprit d'elle que la signora Bianchi s'était retirée le soir précédent dans son état ordinaire de santé. Vers une heure du matin, dit-elle, je fus tirée de mon premier sommeil par un bruit venant de la chambre de madame. C'est une cruelle chose pour moi, monsieur, que d'être éveillée ainsi ; et, Dieu me pardonne, j'en pris de l'humeur, et ne voulant pas me déranger, j'essayai de me rendormir ; mais le bruit

recommença bientôt. Je me dis à moi-même: Quelqu'un est entré dans la maison. J'entends bientôt la voix de ma jeune maîtresse: Béatrix, Béatrix! Ah! la pauvre dame, elle était d'un effroi.... Elle vint à ma porte. Je me levai, et la trouvai pâle comme la mort et toute tremblante. Ma tante se meurt, me dit-elle, venez vite; et elle s'en alla sans attendre ma réponse. Sainte Vierge! je crus que j'allais m'évanouir.

Ensuite, dit Vivaldi excédé de ce long récit, votre maitresse....

Ah! la pauvre dame, dit-elle. Je crus que je ne pourrais jamais me traîner jusqu'à sa chambre; et quand j'y arrivai, j'étais presqu'aussi mal qu'elle. Elle était sur son lit. Quel triste spectacle! Je vis qu'elle s'en allait mourant; elle ne pouvait parler, quoiqu'elle fît des efforts pour cela. Mais elle conservait toute sa raison; car elle regardait la signora Ellena avec tant de tendresse, s'efforçant en vain de lui parler, qu'il y avait de quoi fendre le cœur de la voir. Ainsi quelque chose semblait lui peser sur le cœur, et elle essayait de s'en soulager; elle serrait la main d'Ellena, et fixait ses yeux sur elle avec une telle expres-

sion, qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, on n'eût pu s'empêcher d'en être attendri. Ma pauvre jeune maitresse était abîmée dans la douleur, et son cœur semblait se briser. Pauvre demoiselle! elle a perdu une bonne amie en effet, et de celles qu'on ne trouve jamais.

Oui, dit Vivaldi avec chaleur; mais elle trouvera un ami aussi constant et aussi tendre.

Dieu le veuille, dit Béatrix en exprimant quelque sorte de doute. On a essayé, continua-t-elle, tous les remèdes; elle n'a pu avaler la médecine que le docteur avait ordonnée. Sa faiblesse a augmenté rapidement. A la fin, en me serrant fortement la main, elle a jeté les yeux sur Ellena; mais son regard est devenu bientôt terne et fixe, et elle semblait ne plus distinguer les objets. Je vis bien qu'elle s'en allait. Sa main ne pressait plus la mienne, et le froid de la mort la saisit. En peu de minutes, son visage devint comme vous l'avez vu, et elle est morte, sans avoir eu le tems d'être confessée, vers les deux heures après minuit.

Béatrix, ayant enfin cessé de parler, se

mit à pleurer, et Vivaldi s'attendrit avec elle. Il se passa quelques momens avant qu'il pût être assez maître de lui-même pour demander quels avaient été les simptômes de la maladie de la signora Bianchi, et si elle avait éprouvé auparavant quelque chose de semblable ?

Jamais, monsieur, dit la vieille femme-de-chambre, quoiqu'elle ait été long-tems infirme, et baissant, pour ainsi dire, tous les jours! et je vous avoue....

Qu'entendez-vous par-là, dit Vivaldi ?

Véritablement, monsieur, je ne sais que penser de cette mort. On n'en peut rien dire de certain. On se moquerait de moi, et personne ne me croirait, si je disais tout ce que j'en pense.

Parlez clairement, dit Vivaldi, et ne craignez rien de ma part.

Je ne crains rien de vous, dit-elle; mais mon propos peut courir, et si l'on savait que je l'ai tenu la première.

Jamais on ne le saura de moi, dit Vivaldi avec impatience. Confiez-moi sans crainte toutes vos conjectures.

Eh bien donc, monsieur, je vous avouerai que je n'aime point cette mort si subite, ni

l'espèce de mal qui l'a emportée, ni l'aspect de son visage après sa mort.

Expliquez-vous nettement sur cela, dit Vivaldi.

Il y a des gens, monsieur, qui ne veulent pas entendre ce que l'on dit le plus clairement. Je m'explique, je crois, assez bien, si je pouvais dire tout ce que je pense..... Enfin je ne crois pas qu'elle soit morte de sa belle mort.

Comment, dit Vivaldi, et sur quelles raisons ?

Je vous les ai déjà dites, en vous témoignant mon étonnement de la promptitude de sa mort, et de la couleur de son visage immédiatement après.

Grands dieux ! dit Vivaldi, vous soupçonnez du poison.

Je ne dis pas cela, reprit-elle ; mais elle ne me semble pas être morte naturellement.

Qui est qui est-ce venu ici en dernier lieu ? dit Vivaldi d'une voix tremblante.

Hélas ! personne ; elle vivait si retirée.

Quoi ! elle n'a reçu aucune visite ces jours passés ?

Non, depuis long-tems, personne que

vous et le signor Giotto. La seule personne qui soit entrée ici depuis plusieurs semaines autant que je m'en souviens, est une sœur du couvent voisin qui venait ici chercher les broderies de ma jeune maitresse.

Des broderies ! et quel est ce couvent ?

Sainte-Marie de la Pieta, que vous verrez d'ici, si vous vous approchez de la fenêtre, là-bas parmi les arbres de ce côteau, justement au-dessus des jardins qui sont le long de la baie. Il y a une plantation d'oliviers au-delà, et vous observerez, monsieur, une chaîne de rochers rougeâtres plus élevés encore que le bois, et qui semble aller tomber sur le clocher. Le voyez-vous ?

Y a-t-il long-tems que cette sœur est venue ici, demanda Vivaldi ?

Environ trois semaines, monsieur.

Et vous êtes certaine qu'il n'est venu personne autre ici ?

Non, personne, excepté le pêcheur, et le jardinier, et le marchand de Macaroni ; car il y a si loin d'ici à Naples, et j'ai si peu de tems.

Trois semaines, dites-vous? Nous parlerons de cela une autre fois; mais faites-moi voir le visage de la défunte, sans

qu'Ellena en sache rien, et je vous recommande bien, Béatrix, de garder un silence absolu avec Ellena sur vos conjectures concernant la mort de sa tante. Croyez-vous qu'elle ait conçu quelques soupçons semblables ?

Béatrix l'assura que non, et lui promit le plus profond secret.

Il quitta Villa Altieri, méditant sur les circonstances dont il venait d'être instruit, et sur l'espèce de prophétie du moine, qu'il ne pouvait s'empêcher de voir comme ayant quelque liaison avec la mort soudaine de la signora Bianchi. Il lui vint alors en pensée pour la première fois, que ce moine, cet inconnu était Schedoni lui-même, qu'il voyait depuis quelque tems rendre des visites plus fréquentes à la marquise. Cette conjecture le conduisit à un autre soupçon, qu'il repoussa d'abord avec horreur, mais qui se représenta bientôt avec plus de force à son esprit. Il s'efforça de se rappeler la voix et la figure de l'inconnu pour les comparer avec celles du confesseur ; l'un et l'autre lui paraissaient différer dans les deux individus ; mais cette différence n'empêchait pas que l'inconnu ne pût être un agent

de Schedoni, un espion attaché à ses pas par le confesseur, et le diffamateur d'Ellena, et tous deux, s'il y avait deux personnes en action, employés par ses parens. Enflammé d'indignation contre les indignes artifices mis en usage pour contrarier son amour, et dévoré d'impatience de connaître le délateur d'Ellena, il se détermina à tenter tout pour découvrir la vérité, soit en forçant Schedoni à la lui avouer, soit en poursuivant dans les ruines de Paluzzi l'inconnu qui pouvait être l'agent du confesseur.

Le couvent que Béatrix lui avait montré fut aussi l'objet de ses réflexions et de ses inquiétudes. Cependant il était difficile d'y supposer des ennemis d'Ellena; elle était depuis quelques années en liaison avec les religieuses. Les broderies dont Béatrix lui avait parlé, expliquaient assez la nature de leurs relations, et cette circonstance lui faisant connaître plus sûrement le peu de fortune d'Ellena, et la vie laborieuse par laquelle elle fournissait à ses besoins et à ceux de sa tante, augmentait la tendre admiration qu'il avait conçue pour elle.

Les soupçons de poison que lui avait communiqués Béatrix, lui revenaient aussi

sans cesse à l'esprit ; mais il était hors de vraisemblance que personne eût un intérêt assez grand à la mort de cette pauvre femme pour l'avoir empoisonnée. Cependant une mort si subite, et la singularité de quelques circonstances, antérieures et subséquentes, conduisaient Vivaldi à quelques doutes sur les causes de cet événement. Il pensa qu'en revoyant le corps, ses doutes s'évanouiraient. Béatrix avait promis de le lui montrer s'il pouvait revenir le soir, lorqu'Ellena serait retirée dans sa chambre. Il avait bien quelque éloignement pour cette démarche. Il se reprochait de s'introduire ainsi secrètement dans la maison d'Ellena dans les circonstances délicates où elle se trouvait. Il était cependant nécessaire qu'il s'y rendît avec un médecin qui pût reconnaître les véritables causes de la mort ; et cette nécessité et l'espoir qu'il avait d'acquérir bientôt le droit de mettre l'honneur et la réputation d'Ellena à l'abri de toute censure, dissipèrent les scrupules qu'il avait conçus sur cette démarche. Il devait s'y rendre à l'heure convenue avec Béatrix. Il fut ainsi forcé de renvoyer à un autre moment son projet d'aller à la recherche de l'inconnu.

CHAPITRE IV.

Vivaldi, de retour à Naples, se rendit dans l'appartement de sa mère avec le projet de lui faire quelques questions relatives à Schedoni. Il n'espérait pas qu'elle y répondît nettement; mais quelles que fussent ses réponses, elles pouvaient le conduire à découvrir quelque partie de la vérité.

La marquise était dans son cabinet avec le confesseur. Cet homme me poursuit, dit-il en lui-même, comme mon mauvais ange; mais avant qu'il quitte la chambre, je saurai si mes soupçons sont fondés.

Schedoni était tellement engagé dans la conversation, qu'il ne s'apperçut pas d'abord de l'arrivée de Vivaldi, qui profita de ce moment pour examiner sa physionomie. Le moine, en parlant, avait les yeux baissés, et ses traits sans mouvemens exprimaient à-la-fois l'artifice et la sévérité. La marquise l'écoutait avec une profonde attention, la tête baissée de son côté comme pour saisir les plus faibles articulations de sa voix, et son visage peignant l'inquiétude de son es-

prit. C'était évidemment une conférence et non une confession.

Vivaldi s'avançant, le moine leva les yeux; mais en rencontrant ceux de Vivaldi, il ne changea point de physionomie. Il se leva ensuite, mais sans s'en aller, et il rendit à Vivaldi le salut léger et un peu hautain de celui-ci, avec une inclination de tête où se montraient un orgueil sans embarras et une assurance voisine du mépris.

La marquise appercevant son fils, parut interdite, et ses sourcils, légèrement froncés, tandis qu'elle écoutait le moine, prirent toute l'expression de la sévérité. Ce mouvement n'était pourtant pas volontaire, car elle s'efforça de le dissimuler par un sourire qui déplut encore plus à Vivaldi que la sévérité de son premier regard.

Schedoni se rassit tranquillement, et se mit à causer avec l'aisance d'un homme du monde sur un lieu commun de conversation. Vivaldi se tut. Il ne savait comment amener un discours qui pût le conduire à son but, et la marquise ne l'aidait point à vaincre cette difficulté. il ne put employer que le secours de ses yeux et de ses oreilles pour arriver à la connaissance qu'il poursuivait.

En écoutant les tons graves de la voix de Schedoni, il demeura presque assuré que ce moine n'était pas celui des ruines de Paluzzi, quoiqu'il ne se dissimulât pas qu'il n'était pas difficile de déguiser sa voix. La différence de stature le conduisait encore plus sûrement au même résultat, car la taille de Schedoni paraissait plus haute que celle de l'inconnu ; et quoiqu'il y eût dans leur air quelque ressemblance, ce que Vivaldi n'avait pas encore observé, il considérait que l'habit du même ordre, porté par les deux religieux, pouvait aisément augmenter la difficulté de les distinguer. Quant au visage et à la physionomie, il ne pouvait les comparer, l'inconnu ayant toujours eu le visage caché par son capuce de manière à ne laisser voir aucun de ses traits. Le capuchon de Schedoni étant alors rejetté sur ses épaules, Vivaldi ne pouvait comparer les deux têtes dans les mêmes circonstances, mais il se souvenait d'avoir vu un des jours précédens le confesseur entrant chez sa mère son capuchon sur la tête, et alors il y avait remarqué cette même sévérité sombre qui l'avait frappé dans le moine des ruines de Paluzzi, et avait cru voir la même figure

dont son imagination avait conservé l'effrayant portrait. Il ne pouvait arrêter son opinion. Une circonstance cependant semblait pouvoir lui apporter quelque lumière. L'inconnu de Paluzzi était en habit de moine, et si Vivaldi ne s'était pas trompé, l'habit était le même que celui que portait Schedoni. Cependant si cet homme était Schedoni lui-même ou son agent, il n'était pas vraisemblable qu'il se fût montré sous un habillement qui pouvait le conduire à se faire découvrir; et puisqu'il prenait un si grand soin de n'être pas reconnu, sans doute l'habit de moine n'était pour lui qu'un déguisement propre à égarer les conjectures. Au milieu de ces incertitudes, Vivaldi se détermina à faire quelques questions au confesseur en observant sa physionomie. Il prit son texte de quelques dessins de ruines qui ornaient le cabinet de la marquise, en disant que celles de la forteresse de Paluzzi étaient dignes d'entrer dans cette collection. Peut-être les avez-vous vues nouvellement, mon révérend père, ajouta Vivaldi avec un régard pénétrant.

C'est un beau reste d'antiquités, répondit le confesseur.

Cette voûte, continua Vivaldi les yeux toujours fixés sur Schedoni, suspendue entre deux roches, dont l'une est surmontée de la tour, et l'autre ombragée de ces grands pins et de ces beaux chênes, est d'un grand effet; mais le tableau a besoin de figures, et je croirais qu'une troupe de bandits se cachant dans ces ruines comme pour se jetter à l'improviste sur les voyageurs, ou un religieux enveloppé dans sa robe noire sortant tout-à-coup de la partie obscure, et se montrant à l'entrée de la voûte comme pour annoncer quelque événement sinistre, seraient des accidens très-pittoresques.

Durant ce discours, la physionomie de Schedoni n'éprouva pas la moindre altération. Votre tableau est parfaitement ordonné, dit Schedoni, et je ne puis qu'admirer l'aisance avec laquelle vous avez mis ensemble les religieux et les brigands.

Excusez, mon révérend père, mon étourderie. Je n'ai pas prétendu mettre les uns et les autres sur la même ligne.

Oh! monsieur, je ne m'en offense pas, dit le moine avec un sourire presque effrayant.

Pendant cet entretien, la marquise était sortie de sa chambre, suivant un domestique qui venait de lui apporter une lettre; et comme le confesseur paraissait impatient de la voir revenir, Vivaldi pressa ses questions. Il me paraît cependant que, si ces ruines ne sont pas fréquentées par des voleurs, elles le sont souvent par des religieux; car j'ai rarement passé par là, sans y en voir quelqu'un, et un sur-tout qui a paru et disparu à mes yeux si soudainement, que j'ai été tenté de croire qu'il était à la lettre un être spirituel.

Le couvent des pénitens noirs, dit le confesseur, n'est pas loin de là.

Leur habillement ressemble-t-il au vôtre, mon révérend père, dit Vivaldi. J'ai cru voir que le religieux dont je parle était habillé à-peu-près comme vous, et même il m'a paru être de la même taille et vous ressemblant beaucoup.

Cela peut très-bien être, répliqua le confesseur toujours calme. Mais les pénitens noirs sont revêtus d'une espèce de sac, et la tête de mort qu'ils portent sur leurs vêtemens, n'aurait pas échappé à votre observa-

tion : ce ne peut donc être un religieux de ce couvent que vous aurez vu.

Je n'ai pas en effet de raison forte de le croire, dit Vivaldi ; mais, quoi qu'il en soit, j'espère bientôt le connaître mieux, et lui parler un langage qu'il ne pourra feindre de ne pas entendre.

Vous ferez bien, dit Schedoni, si vous avez sujet de vous plaindre de lui.

Est-ce seulement, reprit Vivaldi, si j'ai moi-même raison de m'en plaindre? N'est-on obligé de dire la verité que lorsqu'on a un intérêt personnel à la dire, et n'est-ce que lorsque nous sommes insultés nous-mêmes, que nous devons être sincères? Vivaldi crut alors avoir reconnu son ennemi dans Schedoni, qui lui sembla s'être trahi en laissant voir qu'il avait quelque connaissance des sujets de plainte que Vivaldi pouvait avoir contre l'homme dont il parlait.

Vous observerez, mon révérend Père, ajouta-t-il, que je n'ai pas dit que j'eusse été insulté. Si vous êtes instruit que j'aie reçu en effet quelqu'insulte, ce ne peut être que par d'autres moyens que mes propres paroles ; car je n'ai moi-même exprimé aucun ressentiment

Non par vos paroles, répliqua séchement Schedoni ; mais votre voix et vos regards l'ont exprimé clairement. La véhémence et le désordre dans le discours nous autorisent à supposer, dans l'homme qui les laisse voir, une cause de mécontentement réelle ou imaginaire. Comme je ne sais pas les faits auxquels vous faites allusion, je ne puis décider à laquelle de ces deux classes appartient le motif qui vous anime.

Je n'ai jamais eu de doute sur ce point, reprit Vivaldi avec hauteur; et si j'en avais, permettez-moi, mon révérend Père, de vous dire que je ne vous consulterais pas pour me décider. Mes injures, hélas! sont trop réelles, et maintenant je crois connaître sûrement celui à qui je puis les attribuer. Ce moniteur caché qui s'insinue dans le sein d'une famille pour en troubler le repos, le délateur, le vil calomniateur de l'innocence, sont une seule et même personne présente à mes yeux.

Vivaldi dit ces mots avec dignité et avec une énergie mêlée de modération en les adressant si directement à Schedoni, qu'il avait l'air de vouloir l'en frapper au cœur ; mais il était difficile de reconnaître sur la

physionomie du confesseur si les paroles de Vivaldi avaient éveillé les reproches de sa conscience, ou seulement blessé son orgueil. Vivaldi adopta la première de ces pensées. Tous les traits de Schedoni s'animèrent d'une noire malignité; et, dans ce moment, le jeune homme crut voir un scélérat que les passions pouvaient porter à commettre les plus horribles forfaits. Il s'éloigna presqu'involontairement de lui, comme celui qui vient d'appercevoir un serpent sous ses pas, et continuant à observer son visage avec une si forte attention, qu'à peine s'appercevait-il de ce qu'il faisait.

Schedoni ne tarda pas à se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée. Ses traits se relâchèrent de l'expression à laquelle ils venaient de se porter, et le sombre effrayant dont sa physionomie était couverte, se dissipa. Mais avec un regard encore dur et hautain, il dit à Vivaldi : Monsieur, quoique je ne sache rien du sujet de votre mécontentement, je ne puis me dissimuler que votre ressentiment se porte plus ou moins fortement contre moi comme l'auteur des injures dont vous vous plaignez. Je ne suppose pas, dit-il en élevant la voix avec

expression ; je ne suppose pas que vous ayez voulu me flétrir des termes ignominieux dont vous vous êtes servi ; mais. . . ,

Je les ai appliqués, dit Vivaldi, aux auteurs des persécutions que j'éprouve, et vous pouvez me dire mieux que personne s'ils peuvent s'adresser à vous.

En ce cas , je n'ai donc point à m'en plaindre , reprit Schedoni avec une adresse et une présence d'esprit qui surprirent Vivaldi. Si vous ne dirigez vos plaintes que contre les auteurs de ce que vous souffrez, quels qu'ils puissent être, je n'ai rien à dire.

L'air serein avec lequel le confesseur dit ces mots , renouvela tous les doutes de Vivaldi , qui regarda comme impossible qu'un homme coupable pût conserver au moment même où on lui reproche son crime, la tranquillité et la dignité que montrait Schedoni. Il commença à se condamner lui-même de l'avoir accusé avec tant de passion, et à se repentir d'avoir maltraité un homme d'un âge et d'un état respectables. Les expressions de la physionomie de Schedoni, qui l'avaient si fort choqué, lui parurent l'effet du sentiment jaloux d'un honneur

sensible, et il oublia le caractère de malignité qui les accompagnait pour réparer l'offense par laquelle il les avait provoquées. Ainsi, non moins précipité dans son repentir que dans sa colère, et se laissant transporter par la passion du moment, il se pressa d'avouer sa faute comme il s'était pressé de la commettre. La franchise avec laquelle il avoua son tort, aurait obtenu son pardon d'un cœur généreux; mais Schedoni l'écouta avec une feinte complaisance et un secret mépris. Il regarda Vivaldi comme un jeune insensé se laissant emporter par ses passions. Il ne ressentit que les défauts du caractère de Vivaldi, sans rendre aucune justice à ce qu'il avait de bon. Il ne fut touché ni de la sincérité, ni de la générosité, ni de l'amour de la justice qui rachetaient les faiblesses du jeune homme; mais Schedoni ne voyait dans la nature humaine que le mal.

Si le cœur de Vivaldi avait été moins généreux, il se fût défié de l'air satisfait que venait de prendre le confesseur, et eût reconnu le mépris et la malignité qui ne pouvaient se cacher assez parfaitement sous son sourire affecté. Schedoni de son côté

fut désormais assuré de son ascendant, et le caractère de Vivaldi se développa tout entier à ses yeux. Il en calcula, pour ainsi dire, le fort et le faible. Il vit qu'il pouvait tourner toutes les vertus de ce jeune homme contre lui. Au moment même où il lui souriait encore, il triomphait en pensant à la vengeance qu'il allait tirer de l'outrage qu'il en avait reçu, tandis que Vivaldi s'affligeait ingénûment de l'avoir blessé.

Telles étaient leurs dispositions réciproques, lorsque la marquise revenant, apperçut dans la contenance de Vivaldi quelques symptômes de l'agitation qu'il venait d'éprouver. Son visage était rouge et ses sourcils légèrement froncés.

La physionomie de Schedoni annonçait la satisfaction, excepté que de tems en tems il regardait Vivaldi de côté, et avec des yeux à demi-ouverts, symptômes de trahison, ou du moins de l'art avec lequel il cachait le sentiment d'un orgueil blessé.

La marquise demanda avec humeur à son fils d'où venait son agitation; mais Vivaldi, se reprochant toujours sa conduite envers le moine, ne put se déterminer à en faire lui-même l'aveu à sa mère, ni à rester en

sa présence pendant une telle explication; et en disant qu'il s'en rapportait à la discrétion et à la justice du révérend Père pour excuser sa faute, il sortit brusquement.

Lorsqu'il fut parti, Schedoni fit avec une feinte répugnance le récit que la marquise demandait; mais il se garda bien de parler favorablement de la conduite de Vivaldi, qu'il peignit au contraire comme encore plus insultante qu'elle ne l'avait été. En aggravant tous les torts du jeune homme, il supprima toute mention de son repentir. Il mit cependant assez d'artifice dans son exposé pour paraître exténuer la faute de Vivaldi, en la rejetant sur la violence de son caractère, et en implorant l'indulgence de la mère irritée. Il est bien jeune, dit-il, lorsqu'il vit la marquise bien exaspérée; il est bien jeune, et la jeunesse est bien facilement emportée par ses passions et précipitée dans ses jugemens. D'ailleurs, ajoutait-il, il peut être jaloux de l'amitié dont vous m'honorez, et ce sentiment est bien naturel dans un fils qui a une telle mère.

Vous êtes trop bon, mon Père, reprit la marquise, dont le ressentiment contre

son fils augmentait à mesure que Schedoni mettait, à le défendre, plus de cette fausse douceur et de cette candeur artificieuse.

Il est bien vrai, continua le confesseur, que je reconnais là un des inconvéniens nombreux auxquels m'exposent mon attachement et mon devoir pour votre respectable famille; mais je m'y résigne volontiers, si mes conseils peuvent vous indiquer des moyens de préserver l'honneur de votre maison, et sauver ce jeune homme inconsidéré du malheur auquel il court, et d'un inutile repentir.

Dans la chaleur de la sympathie de leur ressentiment, Schedoni et la marquise oubliaient également les indignes motifs par lesquels chacun d'eux savait que l'autre était poussé, aussi bien que le mépris que des êtres associés pour le mal manquent rarement d'avoir l'un pour l'autre. La marquise louant l'attachement de Schedoni ne pensait plus aux vues intéressées du moine, à qui elle avait promis un riche bénéfice; tandis que Schedoni imputait l'activité inquiette de la marquise à un intérêt véritable pour son fils, et non à un orgueil jaloux de sa dignité. Après un commerce de com-

plimens, ils entrèrent dans une longue consultation sur les moyens qu'on pourrait prendre pour sauver, disaient-ils, le jeune homme de lui-même, puisque désormais les remontrances étaient sans effet.

CHAPITRE V.

Après ces premiers mouvemens de sensibilité et de remords de la manière dont il avait traité un homme âgé et d'une profession respectable, Vivaldi revenant avec plus de réflexion sur quelques circonstances de la conduite de Schedoni, se laissa de nouveau aller à ses premiers soupçons; mais bientôt il se les reprocha comme une faiblesse, et les repoussa comme injustes.

Le soir arrivé, il se hâta de se rendre à Villa Altieri avec un médecin, à qui il avait donné rendez-vous hors de la ville, et sur l'honneur et la capacité duquel il pouvait se reposer. Il avait oublié de remettre à Ellena la clef de la petite porte, et il s'en servit, quoiqu'avec quelque scrupule sur cette visite nocturne et secrète à Ellena,

dans les circonstances où elle se trouvait; mais il ne pouvait autrement introduire l'homme de l'art dont la décision lui était nécessaire, et dont il était cependant indispensable de cacher la visite à Ellena, sans risquer de la rendre bien malheureuse.

Béatrix, ayant veillé pour les attendre, les introduisit dans la chambre où était le corps mort, et Vivaldi, quoique bien douloureusement affecté en entrant, reprit assez de courage pour se tenir à un côté du lit pendant que le médecin était à l'autre. Ne voulant pas avoir la femme-de-chambre pour témoin de ses observations, et desirant de s'expliquer tête-à-tête avec le médecin, il prit la lampe des mains de Béatrix, et la renvoya. A l'aspect de ce visage livide, Vivaldi eut besoin de toute sa raison pour se persuader que c'était-là le même visage qui la veille était animé comme le sien, et les mêmes yeux qui l'avaient regardé avec tant d'affection en confiant Ellena à ses soins. Ces souvenirs touchèrent vivement son cœur. Il sentit de nouveau le prix de ce sacré dépôt; et penché sur le corps inanimé de la pauvre Bianchi, il renouvela son vœu solemnel de

remplir envers Ellena toutes les intentions de celle des mains de qui il la tenait.

Avant que Vivaldi eût le courage de demander au médecin son opinion, la vue de ce visage dont le teint était devenu noir, ainsi que quelques autres symptômes, lui faisaient croire que Bianchi était morte empoisonnée. Il craignait de rompre un silence qui lui laissait encore quelqu'espérance, toute faible qu'elle était; mais le médecin lui-même, redoutant quelque conséquence fâcheuse d'une déclaration entière et franche de la vérité, ne disait point ses conjectures.

Je lis votre opinion dans vos regards, lui dit Vivaldi; elle est la même que la mienne.

Je soupçonne bien, dit le médecin, quelle est votre opinion. Il y a des apparences qui la favorisent; cependant je ne prendrais point sur moi d'en conclure comme vous. Les mêmes symptômes se trouvent dans d'autres circonstances. Il ajouta d'autres raisons qui parurent plausibles à Vivaldi, et demanda à parler à Béatrix, parce qu'il voulait, dit-il, savoir d'elle quel avait été l'état de la défunte peu d'heures avant sa mort.

Après une assez longue conversation avec

la femme-de-chambre, il s'en tint à sa première assertion, et décida qu'à raison de plusieurs circonstances qui se combattaient, il ne pouvait prononcer qu'elle fût morte empoisonnée ou naturellement. Soit qu'il craignît de donner une décision qui pût faire élever contre quelqu'un une accusation de meurtre, soit qu'il voulût épargner à Vivaldi la peine que cette découverte lui aurait causée, il parvint à tranquilliser le jeune homme, et à lui persuader que la mort de Bianchi avait été naturelle.

Vivaldi s'arracha enfin à ce triste spectacle, et quitta la maison sans avoir été observé de personne, au moins à ce qu'il crut. Le jour commençait à poindre; on ne voyait sur le rivage que quelques pêcheurs encore oisifs, ou mettant leurs petits bateaux à la mer. Il n'était plus tems de se livrer à la recherche qu'il s'était proposé de faire dans les ruines de Paluzzi. Il retourna donc à Naples, un peu calmé par le résultat de la démarche qu'il venait de faire. Il passa par les ruines sans aucun inconvénient; et s'étant séparé du médecin, il fut reçu dans la maison de son père par un domestique de confiance.

CHAPITRE VI.

Ellena ayant ainsi perdu par la mort inattendue de sa tante, sa seule parente, sa seule amie, restait comme seule au monde; mais cette pensée ne fut pas la première qui se présenta à elle dans son affliction. Sa douleur et ses regrets pour la perte qu'elle venait de faire, l'occupèrent uniquement.

Bianchi fut enterrée dans le couvent de la Pieta. Le corps fut porté, selon la coutume du pays, à visage découvert, accompagné de prêtres et de torches funèbres; mais Ellena, à qui l'usage ne permettait pas de le suivre, s'était rendue d'abord au couvent pour y assister à l'office qui devait se célébrer. Sa douleur ne lui permit pas de joindre sa voix à celle des religieuses; mais cette sainte cérémonie y apporta quelqu'adoucissement, et les larmes qu'elle versa en abondance, rendirent quelque calme à son cœur.

Après le service, elle demanda à voir l'abbesse, qui mêla à ses consolations beau-

coup d'instances pour qu'Ellena vînt chercher un asyle dans son couvent. C'était en effet l'intention d'Ellena, qui croyait trouver là une retraite convenable à sa situation et aux dispositions de son ame ; elle crut pouvoir là, mieux que par-tout ailleurs, acquérir la résignation, et recouvrer la tranquillité dont elle avait besoin ; et avant de prendre congé de l'abbesse, elle convint qu'elle s'établirait dans le couvent comme pensionnaire. Elle ne retourna même à Villa Altieri que pour avoir le tems d'instruire Vivaldi de cette résolution. Son attachement et son estime pour lui s'étant formés, et ayant crû par degrés, avaient alors pris assez de force pour lui persuader qu'elle trouverait dans son union avec lui le bonheur de sa vie. L'approbation donnée à son choix par sa tante, et le souvenir de la manière solemnelle avec laquelle la pauvre dame avait légué Ellena à Vivaldi, comme à un gardien et à un protecteur, le seul qui lui restât, consacraient cet engagement. En pleurant la mort de sa parente, elle devenait encore plus tendre pour Vivaldi, et son amour pour l'un se fortifiait par les regrets même qu'elle donnait à l'autre.

A son retour chez elle, elle y trouva Vivaldi.

Il ne s'étonna point de sa résolution, et ne s'y opposa point. Il comprit lui-même que cette retraite était convenable et exigée par la décence dans les premiers tems de sa douleur, et qu'elle ne pouvait rester dans une maison où elle n'avait désormais la compagnie d'aucune femme. Il demanda seulement qu'il lui fût permis de venir la voir au parloir, et lorsque la décence ne s'y opposerait plus, de réclamer la main que Bianchi lui avait solennellement promise.

On comprend que ce ne fut pas sans peine que Vivaldi consentit à cet arrangement; mais, assuré par Ellena que l'abbesse auprès de qui elle se retirait était une personne estimable, il étouffa les secrets murmures de son cœur à l'aide des conseils de sa raison.

Cependant l'impression profonde qu'avaient faite sur lui les avertissemens du moine, son persécuteur, sur-tout relativement à la mort de Bianchi, pesait toujours sur son ame, et il résolut de nouveau de faire les plus grands efforts pour découvrir quel était

cet étrange moniteur, et quel intérêt il pouvait avoir à s'attacher ainsi à ses pas et à troubler son repos. Les circonstances qui avaient accompagné les apparitions du moine, si c'était un moine en effet, lui imprimaient quelque terreur. La promptitude avec laquelle il paraissait et disparaissait; l'accomplissement de ses prophéties, et sur-tout de la dernière, frappaient fortement son imagination, et le disposaient à voir dans cette aventure quelque chose de surnaturel et de surhumain. Il avait assez d'instruction et un assez bon esprit pour éloigner de lui les erreurs de la superstition, si générale dans son pays; et dans une disposition d'ame ordinaire et tranquille, il eût rejeté bien loin de pareilles idées. Mais ses passions étaient en jeu et son imagination échauffée, et peut-être se laissant conduire par le penchant naturel à l'homme pour le merveilleux, avait-il quelque peine à descendre de la région sublime et terrible des esprits à la terre qu'il foulait tous les jours aux pieds, et à une explication simple et naturelle.

Il se résolut donc à visiter de nouveau sur le minuit la forteresse de Paluzzi, et de n'y pas attendre l'apparition de l'in-

connu ; mais d'y porter des torches, et d'en parcourir toutes les ruines pour s'assurer par qui elles étaient habitées. La difficulté principale était de trouver quelqu'un à qui il pût se confier, et qui voulût l'accompagner, parce que sa dernière aventure l'avertissait qu'il n'était pas prudent d'y aller seul. Bonarmo persistait dans son premier refus ; et comme Vivaldi n'avait personne à qui il voulût exposer tous les motifs de son entreprise, il se détermina enfin à prendre avec lui Paolo, son propre domestique.

Dans la soirée qui précédait le jour où Ellena devait entrer au couvent de la Pieta, Vivaldi se rendit à Villa Altieri pour lui faire ses adieux. Durant toute l'entrevue, il éprouva un abattement d'esprit extraordinaire ; et quoiqu'il sût que cette retraite n'était que pour un tems court, et qu'il eût dans l'affection d'Ellena toute la confiance que l'amour peut inspirer, il semblait la voir pour la dernière fois. Mille craintes vagues et terribles, qui ne s'étaient jamais présentées à son esprit, vinrent l'assaillir. Il était sur-tout affecté de l'idée que les religieuses pourraient tenter d'attirer

Ellena

Ellena parmi elles, et de l'enlever au monde et à lui-même, et en venir à bout. Dans l'état de douleur où elle était, ce danger pouvait avoir quelque réalité, et toutes les protestations d'Ellena qui, dans ces momens de leur séparation, lui parla avec plus d'abandon qu'elle n'avait fait jusqu'alors, ne purent le rassurer.

Ma chère Ellena, lui dit-il, il me semble dans mes craintes prévoyantes que je me sépare de vous pour toujours. Je sens sur mon cœur un poids que je ne puis en ôter. Je sais que vous ne vous retirez dans ce couvent que pour un tems; je conviens que la décence exige cette démarche de vous. Je dois croire que vous me serez bientôt rendue, et que je reviendrai vous tirer de l'enceinte de ces hauts murs, et vous emmener comme mon épouse, pour ne plus vous quitter et ne plus laisser interrompre ces témoignages immédiats de ma tendresse. Je sais et je dois croire tout cela; et cependant mes craintes sont telles que je ne puis me rassurer sur les plus grandes vraisemblances, et que j'appréhende tout ce qui est possible. Il est possible que je vous perde, il est seulement très-vraisemblable que vous serez

à moi pour toujours. Comment en de telles circonstances puis-je consentir à me séparer de vous? Pourquoi ne vous ai-je pas pressée de nous unir ensemble sur-le-champ de ces indissolubles liens que les hommes ne peuvent plus rompre? Pourquoi ai-je laissé exposés à un danger seulement possible ma destinée et mon bonheur qu'il a été en mon pouvoir d'assurer? Mais que dis-je, il a été, n'est-il pas encore en mon pouvoir d'assurer ma félicité? O Ellena! que la sévérité des usages ne nous arrête pas! Si vous allez à Santa Maria de la Pieta, que ce soit seulement avec moi pour nous rendre au pied de l'autel!

Vivaldi avait parlé avec une telle rapidité, qu'Ellena n'avait pu rien dire. Lorsqu'il eut fini, elle lui fit de doux reproches de ses inquiétudes sur la continuation de son attachement pour lui, et s'efforça de combattre ses craintes sur l'avenir; mais elle ne voulut pas céder à sa dernière demande. Elle lui représenta que l'état de son ame et le respect dû à la mémoire de sa tante lui rendaient cette retraite nécessaire, et ajouta avec dignité que, s'il avait pu douter de la constance de son affection jusqu'à ce qu'elle

fût liée à lui par les saints nœuds du mariage, il aurait fait un choix imprudent en la prenant pour la compagne de sa vie.

Vivaldi lui demanda pardon de sa faiblesse, et s'efforça d'appaiser des craintes que sa passion seule pouvait lui suggérer, et que la raison repoussait ; mais il ne put recouvrer en effet ni tranquillité ni confiance ; ni Ellena elle-même, quoique soutenue et encouragée par la justesse de son esprit, se relever d'une sorte d'abattement qu'elle éprouva durant toute cette entrevue. Ils se séparèrent en versant beaucoup de larmes. Vivaldi ayant quitté Villa Altieri, voyant qu'il était de trop bonne heure pour faire sa recherche dans les ruines de Paluzzi, retourna à Naples.

Ellena, demeurée seule, s'efforça de distraire sa douleur en faisant les préparatifs de son départ pour le lendemain ; ce qui la conduisit très-avant dans la nuit. La vue de cette maison qu'elle allait quitter, après y avoir vécu depuis son enfance, lui inspirait des pensées mélancoliques. En laissant ce lieu où elle croyait voir errer l'ombre de sa tante, elle s'éloignait d'un séjour où elle avait goûté le bonheur, et où elle laissait

tous les objets qui lui rappelaient ses premières années, et pourraient encore lui fournir des consolations. Elle se voyait entrant dans un monde nouveau et inconnu. Son affection pour sa demeure augmentait à mesure que le moment s'approchait de la quitter.

Elle était restée long-tems dans la chambre où elle avait passé la soirée qui avait précédé le jour de la mort de sa tante, et elle s'y livrait à des souvenirs tristes et tendres, qu'elle aurait entretenus plus long-tems, si elle n'en eût été arrachée par un bruit soudain qu'elle entendit près de sa fenêtre, devant laquelle elle vit plusieurs personnes passer avec beaucoup de vîtesse. Les jalousies étaient ouvertes pour donner passage à l'air frais de la mer; elle se leva avec précipitation pour les fermer. Mais à peine avait-elle pris cette précaution, qu'elle entendit frapper fortement à la porte d'entrée, et au même instant des cris perçans de Béatrix.

Alarmée pour elle-même, Ellena eut cependant le courage d'aller au secours de la vieille femme; mais en entrant dans un

passage qui conduisait à la salle d'où partaient les cris, elle apperçut trois hommes masqués et enveloppés dans leurs manteaux, s'avançant de l'autre extrémité. Elle s'enfuit, et ils la poursuivirent jusque dans la chambre qu'elle venait de quitter. Sa force et son courage l'abandonnaient. Elle leur demanda cependant quel était leur projet. Sans lui répondre, ils lui jettèrent un voile sur le visage, et la saisissant, ils la conduisirent presque sans résistance et suppliante vers le portique.

En passant dans la salle, elle apperçut Béatrix liée à un pilier, et un des coquins aussi masqué veillant sur elle et la menaçant du geste. Les cris d'Ellena rappelèrent à elle Béatrix, qui se mit à supplier pour sa maîtresse plus que pour elle-même; mais ses supplications furent vaines, et Ellena fut entraînée hors de la maison dans le jardin. Elle perdit alors toute connaissance, et en revenant à elle, elle se trouva dans une voiture emportée avec une grande radité, et tenue par quelques personnes qu'elle crut reconnaître pour ceux qui s'étaient emparés d'elle à Villa Altieri. L'obscurité ne lui permettait pas de distinguer leurs

traits, et à toutes ses questions et ses supplications, ils gardèrent un silence profond.

La voiture marcha toute la nuit, s'arrêtant seulement quand il fallait changer de chevaux. Ellena s'efforçait alors en vain d'appeler à son secours la compassion des gens de la poste. Les stores étant soigneusement fermés, ses conducteurs en imposaient sans doute à la crédulité des gens qui pouvaient la secourir, car personne ne remua en sa faveur; et cet unique moyen de salut fut aussi perdu pour elle.

Pendant les premières heures, le trouble de la terreur et de l'étonnement avait entièrement occupé son esprit; mais lorsqu'elle fut tout-à-fait revenue à elle, la douleur et le désespoir s'emparèrent de son ame. Elle se vit séparée de Vivaldi pour toujours; car persuadée que c'était la famille de son amant qui commettait envers elle cette violence, elle demeura persuadée qu'ils ne la laisseraient sortir de leurs mains, qu'après avoir mis des obstacles insurmontables à leur union. Cette idée désespérante qu'elle ne le verrait plus, revenait quelquefois avec une telle force, qu'elle écartait de son esprit toute autre pensée, et qu'alors elle était

indifférente sur le lieu de sa destination et sur sa propre sûreté.

Dans la matinée, et la chaleur augmentant, on abaissa un peu les panneaux qui avaient jusque-là fermé la voiture, pour donner de l'air aux voyageurs, et Ellena reconnut qu'elle était avec deux des hommes qui l'avaient enlevée à Villa Altieri, et qu'ils étaient encore masqués et enveloppés de leurs manteaux. Elle n'avait aucun moyen de reconnaître où elle était; car la petite ouverture formée par l'abaissement du panneau, ne lui laissait voir que la cime des montagnes, ou les roches, ou les touffes d'arbres pendans sur le chemin.

Vers midi, autant qu'elle put en juger par l'excès de la chaleur, la voiture s'arrêta à une maison de poste pour lui donner un verre d'eau à la glace; et comme pour cela on abaissa tout-à-fait le panneau, elle s'apperçut qu'elle était dans un lieu sauvage et solitaire, environné entièrement de montagnes et de bois. Les gens qu'elle vit à la porte de cette maison lui parurent étrangers à toute compassion pour les autres, et n'en attendant eux-mêmes de personne. Un teint jaune, une maigreur hideuse attestaient

leur pauvreté, et une souffrance habituelle semblait avoir creusé avant le tems les rides de leur visage. Ils regardaient Ellena avec peu de curiosité, et la douleur qui se montrait dans toute sa physionomie paraissait intéresser faiblement des cœurs occupés de leurs propres souffrances. Les hommes masqués n'attirèrent pas non plus de leur part une grande attention.

Ellena accepta le rafraîchissement qu'on lui offrit, et le premier qu'elle eût pris dans la route. Ses compagnons, après avoir bu aussi, levèrent les panneaux qui fermaient la voiture, et malgré l'extrême chaleur poursuivirent leur route. Ellena, accablée, les conjura de lui donner un peu d'air, et ses ravisseurs, autant pour eux-mêmes que pour elle, ayant abaissé de nouveau les panneaux, elle eut le coup-d'œil d'une chaîne de montagnes fort hautes au travers desquelles elle s'avançait; elle voyait des pics élevés et des fonds formés par des rochers de marbre de diverses couleurs, des fentes desquelles sortaient quelques pins et des chênes tortus et creux, répandant quelques teintes sombres sur les rochers voisins; elle voyait d'autres fois dans une vallée profonde de grands bois

jettant des masses d'ombre, et semblant inviter à traverser leur obscurité pour découvrir une autre scène au-delà. Au-dessous des plus grandes hauteurs s'étendait la verdure pâle des oliviers, et plus bas encore, les rochers les plus voisins de la plaine soutenaient des terrasses plantées de vignes; et ce sol fait de main d'homme était couvert de touffes de genièvres, de lauriers-roses et de grenadiers.

Ellena, après avoir été tenue long-tems dans les ténèbres, fixant uniquement sa pensée sur son alarmante situation, trouva quelque soulagement, quoique faible et passager, dans le spectacle de la nature qu'on lui permettait encore de contempler. Ses esprits se ranimèrent par degrès, et son courage renaissant à la vue des grands objets dont elle était environnée, elle se dit à elle-même: Si je suis condamnée à vivre désormais malheureuse, je soutiendrai mon malheur avec plus de courage dans ces beaux lieux, que je ne ferais dans un désert aride et sauvage. Le spectacle des beautés de la nature élève et fortifie l'ame. Nous pouvons résister à l'infortune en conversant pour ainsi

dire avec la Divinité, qui se montre dans ses plus admirables ouvrages.

Bientôt après, le souvenir de Vivaldi se représentant avec force, elle fondait en larmes; mais cette faiblesse n'était que passagère; et durant le reste du voyage, son courage se soutint.

La chaleur et le jour étaient sur leur déclin, lorsque la voiture entra dans une gorge formée par deux chaînes de rochers, à l'extrémité de laquelle on voyait comme par un télescope une vaste plaine terminée par des montagnes que colorait de ses rayons dorés le soleil couchant. Au-dessous du chemin pratiqué sur l'un des côtés de la gorge, un torrent descendant des hauteurs tombait avec impétuosité, écumant d'abord entre les rochers, coulant ensuite paisiblement jusqu'aux bords d'un autre précipice, d'où il tombait avec un bruit horrible, en laissant dans les airs après lui un nuage d'écume. Son lit occupait le fond de cette gorge, que quelque tremblement de terre semblait avoir formée en cet endroit. La montagne ne laissant plus d'espace à la route qui suivait jusque-là les bords du lit du torrent, il avait fallu conduire le chemin

sur des roches avancées et suspendues sur l'abîme. L'obscurité et la profondeur du précipice qu'on voyait au-dessous de soi, la violence et le bruit des eaux tombant en cataracte, donnaient à ce passage un aspect plus effrayant qu'on ne peut le rendre avec le pinceau, ni l'exprimer en aucune langue. Ellena éprouva quelque émotion et une sorte de plaisir dans ce terrible spectacle; mais ces sentimens firent place à un effroi véritable, lorsqu'elle vit que la route menait à un pont mince jetté d'une chaîne de montagnes à l'autre par-dessus cet abîme, au fond duquel le torrent roulait. Le pont n'avait d'autre parapet que quelques légères pièces de bois; il était si élevé, qu'on le voyait se dessiner dans le ciel. De si fortes impressions firent oublier à Ellena pour un moment ses peines. Après avoir atteint l'autre côté de la gorge, le chemin descendait toujours sur les bords du torrent environ un mille, et débouchait sur un pays ouvert et étendu, et en vue des montagnes qu'on avait apperçues au travers de l'étroit passage. On croyait passer de la mort à la vie; mais ce spectacle et ces rapprochemens cessèrent bientôt d'occuper Ellena, lorsque, sur

une des plus hautes montagnes qu'elle voyait devant elle, elle distingua les clochers d'un monastère qu'elle imagina devoir être le terme de son voyage.

Le chemin devenant trop roide et trop étroit pour une voiture, ses guides descendirent et l'obligèrent de descendre; elle les suivit sans résistance comme un agneau qu'on va sacrifier, par un sentier tournant dans la montagne, ombragé de myrtes, d'amandiers, de figuiers, de jasmins, d'acacia mimosa, et d'une multitude d'autres arbustes odorans. Ces bosquets laissaient voir par intervalles une riche plaine au-dessous, bornée par les montagnes de l'Abruzze. Chaque pas de cette route eût offert un plaisir à une ame tranquille. Les marbres de différentes couleurs, des fleurs brillantes sortant des fentes des rochers bordés de mousse, des plantes buissonneuses disposées en touffes élégantes, et les branches du majestueux palmier balancées avec grace dans les airs, tous ces objets perdaient leurs charmes aux yeux d'Ellena, dont le cœur était noyé dans la douleur, comme à ceux de ses compagnons inaccessibles à tous les sentimens doux. En approchant, on entrevoyait

voyait

voyait de tems à autre quelques parties du vaste édifice ; les tours et les clochers de l'église, les toits du cloître s'élevant en angles aigus, les murs des terrasses séparant le jardin des précipices environnans, et l'antique portail donnant entrée dans la principale cour. Chacun de ces objets se laissant voir par intervalles sur le fond obscur d'un bois de cèdres et de cyprès, semblait annoncer à Ellena les souffrances qui l'attendaient. Après avoir passé devant plusieurs chapelles et statues de saints à moitié cachées dans des grottes et par des ronces, ses compagnons s'arrètèrent à une petite chapelle située à quelques pas du sentier ; et là, à son grand étonnement, après avoir examiné quelques papiers, ils s'éloignèrent un peu pour consulter ensemble. Ils parlaient si bas, qu'elle ne put entendre un mot de ce qu'ils disaient ; et quand elle en aurait saisi quelque chose, elle n'aurait pu vraisemblablement savoir par-là qui ils étaient, quoique le profond silence qu'ils avaient gardé jusqu'alors augmentât sa curiosité, lorsqu'ils vinrent enfin à parler.

L'un des deux quitta bientôt après la chapelle pour s'avancer seul vers le monastère,

laissant Ellena à la garde de son camarade. Elle fit une dernière et inutile tentative pour intéresser celui-ci en sa faveur. Il ne répondit à ses instances que par un geste de refus et en se détournant. Elle se résolut donc à souffrir avec patience un malheur auquel elle ne pouvait se soustraire. Le lieu où elle se trouvait, était bien propre à exciter en elle cette espèce de mélancolie qui emprunte quelque noblesse et quelqu'élévation de la grandeur des objets qui l'inspirent. Elle voyait delà toute l'étendue de la plaine qui lui avait offert une partie des scènes qu'on vient de décrire, et à quelque éloignement, la chaîne des montagnes qui ceignait le riche paysage déployé sous ses pieds. Leurs sommets bizarres portant leurs pointes dans les nuages, paraissaient se confondre avec eux, et former des masses plus grandes et plus gigantesques, à mesure que les lignes qui tracent le contour de chacune devenaient moins sensibles par l'affaiblissement du jour, et que les teintes douteuses et bientôt obscures venant à prévaloir, lenr donnaient un caractère encore plus imposant. Le silence de toute la nature autour d'elle, donnait à ces impressions toute

leur force sur Ellena, et la plongeait dans une rêverie profonde, lorsqu'elle en fut tirée par les chants des religieux faisant l'office du soir. Ces chants n'arrivant qu'affaiblis par l'éloignement, étaient à l'unisson de ses sentimens, des sons graves et solemnels, après avoir formé une mélodie pleine et forte, finissaient par n'être plus qu'une sorte de murmure, dont l'attention poursuivait les plus faibles accens à mesure qu'ils se perdaient dans les airs. Ellena sentait tout le pouvoir de cette musique sainte, et distinguant par intervalles les voix des religieuses qui s'y mêlaient, elle se flatta de l'espérance qu'elle trouverait parmi elles quelques sœurs qui ne seraient pas insensibles à ses maux, et qu'elle recevrait quelque consolation de celles dont les accens semblaient lui annoncer des ames sensibles.

Elle était restée environ une demi-heure assise sur un gazon mousseux au-devant de la chapelle, lorsqu'elle apperçut dans l'obscurité deux religieux s'avançant vers le lieu où elle était. Lorsqu'ils furent près d'elle, elle distingua leur robe grise, leur capuchon, leur tête rase, à l'exception d'une couronne de cheveux blancs. Ils tirèrent à

part celui des conducteurs d'Ellena qui était resté avec elle. Elle entendit pour la première fois le son de sa voix, et le remarqua avec beaucoup d'attention. L'autre ne reparut pas ; mais il lui sembla évident que c'était sur son avis que les deux moines étaient descendus, et quelquefois, en observant le plus grand des deux, elle crut reconnaître celui qui l'avait quittée. La ressemblance était très-grande, c'était la même grossièreté sous un habit différent ; sa physionomie et son regard faux et perçant, toujours attaché sur sa proie, montraient en lui sans équivoque un méchant homme. Son compagnon n'avait rien de caractérisé dans ses manières et sa physionomie.

Après leur conversation, les deux moines dirent à Ellena qu'il fallait qu'elle les suivît ; et son conducteur l'ayant remise entre leurs mains, les quitta et descendit la montagne.

Ellena et ses nouveaux guides ne dirent pas une parole durant tout le chemin. Ils arrivèrent à une grille que leur ouvrit un frère lai, et entrèrent dans une vaste cour, dont trois côtés étaient formés par des bâtimens élevés sous lesquels régnait un cloître. Le quatrième côté donnait entrée sur un

jardin, dans lequel une avenue de cyprès conduisait à une église dont les vitraux peints et le portail chargé d'ornemens antiques, paraissaient en perspective. D'autres grands bâtimens détachés les uns des autres bordaient le jardin sur la gauche ; et sur la droite, un vaste terrain planté de vignes et d'oliviers s'étendait jusqu'à des rochers formant une barrière entourant de tous côtés les possessions du monastère.

Le frère qui conduisait Ellena ayant traversé la cour et gagné l'aile droite, sonna une cloche. Une religieuse ouvrit, et Ellena fut remise entre ses mains. Le frère et la religieuse se jetèrent un regard, à l'aide duquel ils parurent s'entendre sans parler. La sœur, gardant toujours le silence, conduisit Ellena par de longs et solitaires corridors dans lesquels on n'entendait les pas d'aucune autre créature humaine, et dont les murs étaient couverts de peintures annonçant la superstition des habitans de ce triste lieu, et bien propres à inspirer l'effroi. Ellena perdit l'espoir de trouver quelque pitié dans des ames endurcies par la vue habituelle de ces horribles symboles, et elle se confirma dans cette affligeante pensée en

observant la physionomie et les manières de la religieuse qui la conduisait, et où se montrait une sombre malignité, disposée à faire partager aux autres le malheur de sa situation. Cette fille marchant dans ces longs cloîtres, sans faire presqu'entendre le bruit de ses pas, revêtue de sa robe flottante et blanche, éclairant de la bougie qu'elle tenait dans sa main un visage pâle et sévère sur lequel se projetaient des coups de lumière et d'ombre qui donnaient à ses traits tout leur caractère, ressemblait à un spectre sortant du tombeau plutôt qu'à un être vivant.

Arrivées au parloir de l'abbesse, la religieuse dit à Ellena : C'est l'heure des vêpres ; attendez ici jusqu'à ce que madame revienne de l'église ; elle a à vous parler.

Ma sœur, lui demanda Ellena, sous l'invocation de quel saint est ce couvent, et qui en est l'abbesse ?

La religieuse ne fit point de réponse ; et après avoir jeté sur l'étrangère abandonnée un regard curieux en même tems et méchant, elle quitta la salle. La malheureuse Ellena ne demeura pas long-tems livrée à ses réflexions. L'abbesse parut ; elle avait un air

de dignité, et semblait remplie de l'opinion de sa propre importance et préparée à recevoir l'étrangère avec une hauteur dédaigneuse et beaucoup de rigueur. Appartenant elle-même à une famille distinguée, elle pensait que de tous les crimes, au sacrilége près, les moins pardonnables étaient les offenses faites à des personnes d'un haut rang. Il n'est donc pas étonnant que, supposant qu'Ellena, fille de rien, avait cherché à séduire et à épouser l'héritier d'une grande famille, elle ressentît contr'elle non-seulement du mépris, mais même de l'indignation, et qu'elle consentît à punir la coupable et à fournir les moyens de sauver la dignité d'une grande maison. Vous êtes, je crois, dit-elle à Ellena, qui s'était levée toute tremblante et qu'elle laissa debout, vous êtes la jeune personne arrivée de Naples?

Mon nom est Ellena Rosalba, dit celle-ci reprenant un peu d'assurance.

Ce nom ne m'est point du tout connu, dit l'abbesse. Je sais seulement qu'on vous a envoyée ici pour que vous y appreniez à vous connaître vous-même, et que vous vous instruisiez de vos devoirs.

Jusqu'à ce que les intentions de ceux qui

vous ont confiée à mes soins soient remplies en cela, je suivrai scrupuleusement le plan que mon dévoûment à l'honneur d'une noble famille m'a fait adopter.

Ces paroles firent connaître en même tems à Ellena les auteurs de la violence qu'elle éprouvait, et les motifs qui les y avaient portés. Elle fut quelque tems silencieuse et sans mouvement, accablée par les horribles pensées qui s'élevèrent en foule dans son esprit. La crainte, la honte, l'indignation l'agitaient tour-à-tour; blessée dans son honneur par le soupçon et l'accusation d'avoir troublé la tranquillité et recherché l'alliance d'une famille qui la dédaignait, son cœur fut navré de la plus vive douleur, jusqu'à ce que le juste orgueil d'une conscience pure ayant ranimé son courage et fortifié sa patience, elle demanda par l'ordre de qui elle avait été enlevée de sa maison, et par quelle autorité elle était maintenant détenue prisonnière?

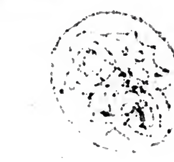
L'abbesse peu accoutumée à éprouver aucune résistance, et à s'entendre interroger, demeura un moment trop indignée pour pouvoir répondre; et Ellena observa, mais sans frayeur, la tempête qui allait éclater sur sa

tête. C'est moi seule, se dit-elle à elle-même, qui éprouve l'injure, et le criminel oppresseur triompherait, tandis que l'innocence persécutée se laisserait abattre sous une honte qui est le partage du coupable! Non, je n'aurai pas cette méprisable faiblesse; ma conscience soutiendra mon courage, et en me faisant apprécier le caractère de mes persécuteurs par leurs actions, elle me donnera la force de braver leur pouvoir.

Je dois vous avertir, dit à la fin l'abbesse, que vos questions ne conviennent point à votre situation, et que le repentir et l'humilité peuvent seuls atténuer vos fautes: vous pouvez vous retirer.

Je crois, madame, dit Ellena faisant une révérence pleine de dignité, que je puis laisser ces sentimens à mes oppresseurs; mais elle ne fit point de représentations ultérieures, s'appercevant bien qu'elles seraient non-seulement inutiles, mais humiliantes pour elle, et obéit aux ordres de l'abbesse, résolue, puisqu'il fallait souffrir, de souffrir avec courage, et sans se laisser abaisser.

Elle fut conduite par la religieuse qui l'avait reçue à son entrée au travers du ré-



fectoire, où les religieuses étaient assemblées au sortir des vêpres. Là, elle fut l'objet des regards curieux, des sourires malins, des mots à l'oreille et des soupçons injurieux, et comprit qu'elle n'avait rien à attendre de ces cœurs qui sympathisaient si peu avec le sien, et en qui les pratiques journalières de leur dévotion n'avaient pas corrigé cette malignité envieuse qui fait qu'on cherche à s'élever soi-même en humiliant les autres.

La petite chambre où Ellena fut conduite et où elle fut laissée seule, à sa grande satisfaction, était une cellule de religieuse qui n'avait qu'une petite fenêtre. Un matelas, une chaise, une table, un crucifix et un livre de prières en faisaient tous les meubles. Ellena jetant les yeux sur cette triste habitation, retint ses soupirs; mais elle ne put éloigner les souvenirs qui lui rappelaient l'étrange changement survenu dans sa situation, ni penser à Vivaldi éloigné d'elle, peut-être pour toujours, et très-vraisemblablement ignorant ce qu'elle était devenue, sans verser des larmes bien amères. D'un autre côté, lorsque l'idée de la marquise se représentait à son esprit, ses pleurs se séchaient pour faire place à d'autres senti-

mens. C'était cette femme qui la réduisait à l'état où elle se trouvait. Il paraissait clairement que, non-seulement la famille Vivaldi n'approuvait pas les projets du fils, mais s'y opposait absolument, et que la signora Bianchi était tombée dans une grande erreur, en imaginant qu'on pourrait vaincre un jour la résistance du marquis et de la marquise. Cette découverte du refus absolu de cette orgueilleuse famille, réveilla toute la fierté que son penchant pour Vivaldi et l'autorité de sa tante avaient tenue comme assoupie ; elle fut saisie du repentir le plus cuisant, en se reprochant d'avoir consenti à cette union clandestine. L'honneur imaginaire qu'elle avait cru en retirer, s'evanouissait à la pensée des conditions auxquelles elle l'obtenait. Abandonnée à elle-même, la solidité de son jugement lui montrait l'industrie laborieuse qui l'avait jusques-là conservée dans l'indépendance, comme un motif d'une bien plus juste fierté, et comme infiniment préférable à des distinctions qu'elle n'obtiendrait, pour ainsi dire, que par force. Le sentiment de son innocence, qui l'avait jusques-là soutenue en présence de l'abbesse, commença à s'affaiblir. Ses ro-

proches sont en partie justes, dit Ellena, et je mérite ce que je souffre, puisque j'ai pu me soumettre, même pour un moment, à l'humiliation de desirer une alliance qu'on dédaignait de former ; mais il est encore tems pour moi de regagner ma propre estime, en recouvrant mon indépendance et en renonçant à Vivaldi. Renoncer à Vivaldi ! abandonner celui qui m'aime ! l'abandonner à son malheur ! lui, à qui je ne puis penser sans larmes, qui a reçu ma promesse, qui a droit de réclamer la main que ma mourante amie lui a donnée ! à lui, à qui déjà mon cœur appartient ! Cruelle alternative ! de ne pouvoir suivre la voix de la raison et de l'honneur, sans renoncer au bonheur de toute ma vie. Mais quoi ! la raison et l'honneur m'ordonnent-ils d'abandonner celui qui voulait abandonner tout pour moi, et de l'abandonner à une douleur inconsolable, pour satisfaire aux vains préjugés de son orgueilleuse famille ?

La pauvre Ellena reconnaissait alors qu'elle ne pouvait écouter la voix d'un juste orgueil, sans éprouver une résistance de son cœur, qu'elle n'avait pas encore connue. Son af-

fection était trop fortement engagée, pour lui permettre un acte de fermeté qui l'eût condamnée à de longues douleurs. Son esprit ne pouvait s'arrêter sur l'idée de renoncer à Vivaldi pour toujours ; quoiqu'en pensant au dédain qu'elle éprouvait de la part de cette orgueilleuse famille, elle ne put consentir à y entrer jamais. Sans le tendre souvenir qu'elle gardait de sa tante, elle se serait plainte amèrement de l'erreur funeste qui avait égaré le jugement de la pauvre femme, jusqu'à favoriser le projet de cette union. Il ne lui restait plus qu'à se soumettre à des maux qu'elle ne pouvait écarter d'elle ; car abandonner Vivaldi pour recouvrer sa liberté, si la liberté lui était offerte à une telle condition, ou recevoir sa main en subissant l'humiliation d'être son épouse cachée, si lui-même pouvait la tirer de sa prison, étaient deux partis qui lui semblaient également impossibles à prendre. Mais, lorsqu'elle venait à penser que Vivaldi ne pourrait vraisemblablement jamais découvrir le lieu de sa retraite, la douleur qu'elle ressentait lui montrait trop clairement qu'elle craignait beaucoup plus de le perdre que de lui être rendue, à quelque

condition que ce fût, et que son amour pour lui était la plus puissante de ses passions.

CHAPITRE VII.

VIVALDI, ignorant tout ce qui s'était passé à Villa Altieri, s'était rendu au fort de Paluzzi, accompagné de son domestique Paolo. Il était nuit close lorsqu'ils sortirent de Naples. A leur arrivée, ils demeurèrent quelque tems sous la voûte avant d'allumer leur torche, croyant plus prudent d'attendre que l'inconnu se montrât, avant de commencer leur recherche dans le fort.

Paolo était un vrai Napolitain, fin, curieux, insinuant, adroit, ayant l'esprit d'intrigue, et beaucoup d'originalité, qu'il déployait moins en paroles que dans sa physionomie et ses manières, dans la gaîté de son humeur, dans son œil ouvert et perçant, et dans l'expression que donnait son geste à tout ce qu'il disait. Il était le domestique favori de son maître, qui, sans avoir cette gaîté originale à laquelle les Anglais

donnent le nom d'HUMOUR, la goûtait infiniment dans les autres, doué qu'il était en même tems d'un esprit supérieur et cultivé. Vivaldi, séduit par la gaîté et l'esprit original de Paolo, le laissait user avec lui d'une liberté et d'une familiarité peu communes entre le maître et les domestiques; et en chemin, il avait confié à Paolo de ses premières aventures tout ce qu'il était nécessaire qu'il en sût pour exciter la curiosité, et soutenir la vigilance et le zèle de celui-ci dans l'entreprise qu'ils allaient tenter. Ce récit produisit tout son effet. Paolo, naturellement courageux, avait l'esprit dégagé de toute superstition, et reconnaissant bien vite que son maître n'était pas bien éloigné d'attribuer à une cause surnaturelle ce qui lui était arrivé dans les ruines de Paluzzi, il commença à le plaisanter à sa manière; mais Vivaldi n'était pas alors disposé à souffrir cette raillerie. Son maintien était grave presque jusqu'à la dignité. Il était occupé à s'armer contre une sorte de terreur qui l'assaillait, par intervalles, comme un charme puissant, s'encourageant à la fermeté, et s'attendant à tout ce qui pouvait arriver. Tandis que, plein de ces idées, il ne prenait

aucune précaution contre les dangers plus réels qui pouvaient le menacer de la part des hommes, Paolo n'était occupé que de ceux-là, et pensait à s'en défendre. Il faisait à Vivaldi ses représentations sur l'imprudence qu'il y avait à venir à Paluzzi dans la nuit. Vivaldi lui fit observer qu'ils ne pouvaient arriver à découvrir le moine que dans la nuit. Il ajouta que la torche qui les éclairerait pouvant en même tems avertir l'inconnu de leur présence, il ne fallait pas l'allumer d'abord. Paolo objectait que, pendant ce tems-là, l'inconnu s'échapperait. Enfin, ils prirent un parti mitoyen; on alluma la torche, mais on la cacha dans le creux d'une roche qui bordait le chemin, et les aventuriers prirent poste sous la voûte, dans la partie où Vivaldi et Bonarmo s'étaient déjà tenus en sentinelle. A ce moment, ils entendirent sonner minuit à l'horloge d'un couvent éloigné. Cette cloche rappela à Vivaldi ce que lui avait dit Schedoni, que le couvent des Pénitens noirs était dans le voisinage de Paluzzi, et il demanda à Paolo si c'était-là l'horloge de leur couvent. Paolo lui répondit affirmativement, et ajouta qu'un événement avait gravé dans son esprit le sou-

venir de la Santa del Pianto, dont on contait des histoires singulières et intéressantes. Enfin, ajouta-t-il, j'ai lieu de croire que votre inconnu est un des religieux de ce couvent.

Tu me crois donc, dit Vivaldi en souriant, disposé à croire tes contes effrayans? Mais qu'as-tu entendu dire de si extrordinaire de ce couvent? Parle bas, pour que nous ne soyons pas découverts.

Monsieur, reprit Paolo, l'histoire n'est connue que de peu de personnes, et j'ai promis le secret.

Ah! si tu as promis le secret, je te défends de me faire ton conte, dont il me semble d'ailleurs que ta cervelle est grosse, et ne pourra s'empêcher d'accoucher.

Véritablement, dit Paolo, ce n'est pas absolument que j'ai promis le secret, et je suis disposé à vous le communiquer.

A la bonne heure, dit Vivaldi. Mais, encore une fois, parle bas.

Je vous obéirai, monsieur. Vous saurez donc que c'était la veille de la fête de Saint-Marc, il y a environ six ans.....

Paix, dit Vivaldi croyant entendre quelque bruit; et après un peu de silence,

Paolo continua : C'était la veille de Saint-Marc, après les derniers coups de la cloche du soir, qu'une personne.... A ces mots, il s'arrête, entendant un léger bruit près de lui.

Vous êtes venu trop tard, dit une voix forte et perçante, que Vivaldi reconnut sur-le-champ pour la voix du moine. « Il est minuit ; il y a plus d'une heure qu'elle est partie. Prenez garde à vous ».

Quoique frappé de ces paroles, et fortement tenté d'en demander l'explication, Vivaldi se portant du côté d'où venait la voix, s'efforça de saisir l'inconnu. Paolo, dans son trouble, tira un coup de pistolet et courut à la torche. Vivaldi, se croyant sûr d'avoir été droit à la voix, espérait saisir son ennemi, mais l'obscurité trompa ses efforts.

Je vous connais, cria Vivaldi ; vous me verrez à la Santa del Pianto. Paolo, la torche ! la torche !

Paolo parut bientôt. Monsieur, il est monté par ce petit escalier ; j'ai vu le bas de sa robe comme il montait.

Suis-moi, dit Vivaldi montant. Oh ! monsieur, demeurez pour l'amour de Dieu ; ne



nommez plus ce malheureux couvent de la Santa del Pianto, si vous voulez vivre.

Il suivit cependant son maître jusqu'à la terrasse au-dessus de la voûte, élevant la torche et cherchant par-tout des yeux. Ils ne virent personne, la lumière du flambeau ne leur montrant que les murailles ruinées du fort, quelques pointes de rochers au-dessous, et les têtes de quelques pins sortant d'entre les fentes; la torche n'éclairant d'ailleurs que d'une lumière faible et douteuse la plupart des recoins de ces ruines, et quelques bouquets d'arbustes aux environs du fort.

Ne vois-tu rien ? dit Vivaldi prenant la torche des mains de Paolo, et l'agitant en l'air, pour la ranimer.

Monsieur, monsieur, dit Paolo, sous ces arches à votre gauche au-delà du fort, je crois avoir vu passer quelqu'un. Il faut que ce soit un esprit, autant que je puis m'y connaître; mais il paraît rassembler beaucoup à nous autres mortels, dans le soin qu'il prend de lui-même, car il a d'aussi bonnes jambes pour le tirer du danger qu'aucun lazaroni.

Ne parle pas tant, et observe, dit Vi-

valdi élevant la torche, et la dirigeant vers le lieu que Paolo lui indiquait. Veillons et allons à petit bruit.

Mais, monsieur, si leurs oreilles ne leur annoncent pas notre approche, leurs yeux les avertiront lorsque nous éclairons nous-mêmes nos pas.

Paix, laisse-là tes remarques, tais-toi, et soyons sur nos gardes.

Paolo, obéit, et il se portèrent vers un rang d'arcades qui communiquait à un bâtiment dont la structure singulière avait déjà fixé l'attention de Bonarmo, le même dans lequel Vivaldi était entré dans sa dernière visite aux ruines de Paluzzi, et d'où il était sorti avec tant de précipitation et d'effroi.

En approchant, il s'arrêta tout court, et Paolo, remarquant son trouble et commençant à se dégoûter de suivre l'aventure, s'efforça de le détourner d'aller plus avant. Nous ignorons quelles gens habitent ce triste séjour, dit-il, et leur nombre, et nous ne sommes que deux. D'ailleurs, monsieur, c'est justement par cette porte la-bas, que j'ai vu passer quelqu'un.

Es-tu certain de cela, dit Vivaldi, dont

l'émotion croissait toujours, et peux-tu me décrire sa figure ?

Non, monsieur. Je n'ai pas pu la distinguer assez bien dans l'obscurité.

Vivaldi avait les yeux fixés sur l'édifice, et il paraissait combattre avec lui-même. Quelques secondes suffirent pour le décider. J'entrerai, dit-il, pour sortir à tous périls de cet état d'intolérable anxiété. Paolo, considère si tu peux répondre de ton courage qui va subir une forte épreuve. Si tu crois pouvoir me suivre, descendons cet escalier en silence et avec précaution ; si tu ne réponds pas de toi, j'irai seul.

Il est trop tard, monsieur, reprit Paolo, pour me faire cette question ; et si je n'avais pas pris d'avance la résolution de ne pas vous quitter, je ne serais pas venu jusqu'ici. Vous n'avez jamais jusqu'à présent douté de mon courage.

Viens donc, dit Vivaldi. Il tira alors son épée, et ils entrèrent tous deux par une petite porte. La torche portée par Paolo, leur montra un passage étroit entre deux murs dont ils ne voyaient pas le bout.

A mesure qu'ils avançaient, Paolo remarqua que les murs étaient en plusieurs

endroits tachés de sang ; mais il s'abstint de communiquer cette observation à son maître, obéissant en cela à l'ordre qu'il avait de garder un profond silence.

Vivaldi marchait avec précaution, et s'arrêtait souvent pour écouter. Il s'avança ensuite avec plus de vîtesse, faisant signe à Paolo de le suivre et d'être attentif, Vivaldi se rappelant que c'était au bout de ce passage qu'il avait vu une lumière, lorsqu'il était venu la première fois en cet endroit. Le souvenir des émotions qu'il avait éprouvées frappant son esprit, il fut ébranlé dans sa résolution.

Il s'arrêta de nouveau ; mais, après avoir regardé Paolo, il marchait en avant, lorsque son domestique le saisit par le bras. Arrêtez, monsieur, lui dit-il à voix basse ; ne voyez-vous pas là-bas un homme dans l'obscurité ? Vivaldi regarde, et apperçoit confusément quelque chose de semblable à une figure humaine, mais immobile et en silence. Cette figure était à l'extrémité du passage. Son vêtement paraissait de couleur noire ; mais l'obscurité dans laquelle il était ne permettant pas de discerner aucun trait, il était impossible à Vivaldi de s'assurer

que c'était le moine. En vain prenant la torche lui-même la porta-t il en avant ; ses efforts furent vains, et la rendant à Paolo il s'avança. Arrivés à l'endroit où la figure s'était montrée, ils ne trouvèrent plus rien ; ils n'avaient pourtant point entendu marcher. Paolo fit remarquer l'endroit où la figure lui avait paru arrêtée ; c'était le haut d'un petit escalier conduisant à des voûtes souterraines. Vivaldi appela à grands cris, et n'entendit que l'écho de ces voûtes répondre à sa voix. Enfin, après avoir hésité quelque tems, il se détermina à descendre.

Paolo le suivant était à peine arrivé au bas que, s'adressant à son maître : Le voilà, monsieur ; je le vois encore, il s'échappe par la porte qui est là-bas devant nous.

Vivaldi poursuivit sa marche avec tant de vitesse, que Paolo eut peine à le suivre. Il s'arrêta enfin pour prendre haleine, et se trouva dans une chambre qu'il reconnut pour celle où il était descendu. Paolo vit son visage changer. Vous vous trouvez mal, lui dit-il. Au nom de Dieu, monsieur, quittons cet horrible lieu ; ses habitans ne peu-

vent être rien de bon, et nous ne pouvons rien gagner à rester ici.

Vivaldi ne répliqua point. Il respirait avec difficulté, et ses yeux étaient fixés sur la terre, lorsqu'un bruit semblable à celui d'une pesante porte roulant sur ses gonds se fit entendre sous les voûtes et dans l'éloignement. Paolo se tourne vers le lieu d'où le bruit venait, et ils apperçoivent l'un et l'autre une porte qu'on ouvrait doucement, et qu'on fermait tout de suite comme craignant d'être découvert. Ils crurent que c'était la même figure qui leur avait apparu au haut de l'escalier, et que c'était le moine lui-même. Ranimé par cette pensée, Vivaldi s'avance vers la porte qui n'était pas fermée, et qui cède à ses efforts. Tu ne m'échapperas plus, dit-il en entrant. Paolo, garde la porte.

Arrivé dans cette seconde pièce, il n'y vit personne. Il examina avec attention le lieu et les murs sans découvrir aucune issue par laquelle un homme eût pu sortir. Il n'y remarqua d'ouverture qu'une espèce de fenêtre haute, fermée d'une forte grille, la seule qui pût donner quelqu'entrée à l'air et au jour. Vivaldi demeura frappé d'un

grand

grand étonnement. N'as-tu rien vu passer, dit-il à Paolo.

Personne, répliqua Paolo ?

Cela est incompréhensible. Il y a là quelque chose de surnaturel.

- Mais, monsieur, dit Paolo, si cela était, pourquoi aurait-il peur de nous ? Pourquoi se serait-il enfui ?

Peut-être, dit Vivaldi, pour nous attirer dans un piége. Apporte la torche. Je veux examiner ce mur.

Paolo obéit Vivaldi reconnut que ce qu'il avait cru la baie d'une porte, n'était que des fentes dans le mur. Cela est inexplicable ! s'écria-t-il après un long silence. Quel motif peut avoir aucun être humain à me tourmenter ainsi !

Non, dit-il. Mais aucun être surhumain n'en peut avoir davantage.

On m'avertit des dangers qui m'attendent, et tout ce qu'on m'annonce m'arrive. L'être qui me donne ces avertissemens, est continuellement sur mes pas ; et avec un art diabolique, il m'échappe sans cesse des mains, et se joue de ma poursuite. Il m'est impossible de comprendre par quels moyens il disparaît à mes yeux, et s'évanouit, pour

ainsi dire, dans les airs à mon approche. Il est sans cesse sous ma main, et je ne puis l'atteindre.

Vous ne pouvez l'atteindre, dit Paolo ; mais, puisque cela est ainsi, ne le poursuivez donc plus. Il me semble être ici au moins en purgatoire. Monsieur, allons-nous-en.

Mais quel autre qu'un être spirituel a pu sortir de cette chambre sans être apperçu!

Il avait à peine achevé ces mots, que la porte se ferma avec un bruit qui fit retentir la voûte. Vivaldi et Paolo demeurèrent un moment immobiles, jetant l'un sur l'autre des regards effrayés, et se précipitèrent ensuite tous deux vers la porte dans le dessein de sortir de ce lieu. On peut imaginer leur consternation, lorsqu'ils eurent reconnu l'inutilité de leurs efforts pour l'ouvrir. Elle était d'une grande épaisseur, garnie de fortes bandes de fer comme une porte de prison, usage auquel semblait avoir été employée la chambre où ils se trouvaient.

Ah! monsieur, dit Paolo, si c'est un être spirituel que celui qui nous a attirés jusqu'ici, il a bien vu que nous ne le sommes guère de nous être ainsi fait prendre à son

piége. Que ne pouvons-nous changer avec lui de nature ; car je ne sais pas comment, en restant hommes comme nous le sommes, nous pourrons nous retirer de ses mains. Vous devez convenir au moins que, parmi les malheurs qu'il vous a annoncés, il ne vous a pas fait prévoir celui-ci, à moins que ce ne soit par ma bouche; car je vous ai bien détourné....

Laisse-là, lui dit Vivaldi, tes sottes réflexions, et aide-moi à rechercher les moyens de nous tirer d'ici.

Ils se mirent alors à examiner de nouveau la chambre où ils étaient. Dans cette recherche, Vivaldi vit dans un des angles un objet qui sembla lui annoncer sa propre destinée en même tems que celle d'un malheureux qui avait été enfermé dans ce lieu avant lui. C'étaient des vêtemens teints de sang. Paolo les apperçut au même moment, et de terribles pressentimens de leur propre destinée fixèrent leurs regards en terre. Vivaldi revint à lui le premier ; et au lieu de s'abandonner au désespoir, il mit toutes ses facultés en action pour chercher quelques moyens de salut; mais Paolo semblait laisser ses espérances ensevelies sous ces

terribles vêtemens sur lesquels sa vue était attachée. A la fin, il dit d'une voix entrecoupée: Qui osera les soulever ; peut-être recouvrent-ils un corps mutilé dont le sang les souille. Quelque chose remue là-dessous, s'écria-t-il, se rejetant à l'autre côté de la chambre. Vivaldi, déterminé à tout, souleva les vêtemens avec la pointe de son épée, distingua d'autres parties d'habillement amoncelées, et vit sur le plancher même au-dessous des taches de sang.

Vivaldi reconnut que Paolo avait été trompé par son imagination. Il fixa quelque tems cet horrible spectacle, et se convainquit qu'il n'y avait rien autre chose que les habits d'un malheureux attiré comme lui-même dans ce lieu fatal. Il s'éloigna à l'autre extrémité de la chambre, et son ame fut en proie au plus cruel désespoir. Il se crut amené dans ce piège par des voleurs, jusqu'à ce qu'en se rappelant les circonstances et tout ce qui lui était arrivé sous la voûte du chemin, il fut détourné de cette idée. Il n'était nullement vraisemblable que des voleurs eussent pris la peine de le conduire jusques-là, lorsqu'ils avaient pu le saisir bien auparavant, et après l'avoir laissé

traverser toutes les ruines sans l'arrêter. Les avertissemens du moine si répétés, et ses prédictions si exactement accomplies, n'avaient manifestement aucune liaison avec des projets de voleurs. Il avait encore entendu sa voix sous la voûte ; il avait reconnu ses vêtemens dans la personne qui était montée par le petit escalier conduisant de la voûte au fort ; et enfin ils avaient, Paolo et lui, toutes sortes de raisons de croire que c'était lui-même qu'ils avaient poursuivi jusqu'au lieu où ils se trouvaient renfermés. Mais, après avoir bien considéré toutes ces circonstances, Vivaldi revenait à croire que ce fantôme, lui apparaissant sous l'habit de moine, n'était autre chose qu'un être purement humain.

Si ce n'est qu'un fantôme qui m'est apparu, disait-il, je puis croire que c'est l'ame de celui qui a été assassiné qui m'a conduit jusqu'ici pour me faire connaître le crime, et afin que je lui fisse donner la sépulture chrétienne ; mais ce fantôme, après tout, n'a pas dit un mot de lui ; tout ses avis n'ont été relatifs qu'à moi-même, tant pour l'avenir que pour le passé ; et ce silence, son apparition, sa manière d'é-

chapper à toutes mes poursuites, sont cependant des choses si extraordinaires que je serais tenté, pour la première fois, d'accorder quelque croyance aux contes qu'on fait des revenans.

Dans cette perplexité, Vivaldi revint encore à examiner les vêtemens ensanglantés, et il distingua, ce qu'il n'avait pas observé d'abord, une robe noire qu'il reconnut pour un habillement de religieux. Cette vue le fit tressaillir comme il eût fait à l'apparition fantastique qu'il était si fortement tenté de croire. La longue robe et le scapulaire percés et teints de sang ! Après avoir fixé quelque tems ces tristes restes, il les laissa tomber, et Paolo qui l'observait, s'écria :

Ah ! monsieur, c'est sous ce vêtement que s'est déguisé le démon qui nous a conduits ici. C'est un drap mortuaire pour nous, mon cher maître, ou il a servi pour cet usage à celui qui en a été revêtu de son vivant.

Je ne crois ni l'un ni l'autre, dit Vivaldi se détournant de ce hideux spectacle; mais tâchons de nouveau de trouver quelque moyen de sortir d'ici.

L'exécution de ce projet était malheureusement au-dessus de leurs forces. Ils atta-

quèrent inutilement la porte. Vivaldi éleva Paolo jusqu'à la fenêtre grillée qu'il ne put ébranler. Ils crièrent l'un et l'autre de toutes leurs forces ; et lassés de leurs efforts, ils renoncèrent pour un tems à de nouvelles tentatives, et, se jetant à terre, ils s'abandonnèrent au désespoir.

Paolo se remit à déplorer l'obstination de son maître à pénétrer dans ce lieu désert, et le danger inévitable pour eux d'y mourir de faim.

En supposant, monsieur, dit-il, que nous n'avons pas été conduits ici dans un piége tendu par des voleurs pour nous égorger et nous voler, et que nous n'y soyons pas sous la main des malins esprits, ce que je n'ose croire impossible, nous ne pouvons éviter d'y mourir de faim; car nous avons beau crier, personne ne peut nous entendre du tombeau où nous sommes ensevelis.

Tu es, lui dit Vivaldi, un excellent consolateur.

Monsieur, lui répond Paolo, comme vous un excellent guide.

Vivaldi ne répliqua rien, et continua de s'abandonner aux plus désolantes pensées. Il se rappelait les dernières paroles du moine;

et sa situation le portant à imaginer ce qu'il y avait de pis, il y trouvait qu'elles lui annonçaient la mort d'Ellena dans ces paroles qu'il regardait comme figurées : Vous arrivez trop tard ; elle est partie depuis une heure. Cette idée éloigna presque entièrement de son esprit tout sentiment de crainte pour lui-même. Il se leva, et marchant tantôt vîte et tantôt lentement, il ne fut plus oppressé comme auparavant sous le poids du désespoir, mais bourrelé par un sentiment profond d'horreur, à la pensée de la destinée qu'il croyait avoir pu être celle d'Ellena. Plus il s'arrêtait sur cette idée, et plus elle lui paraissait vraisemblable. Le moine lui avait déjà annoncé la mort de la signora Bianchi, et les soupçons qu'avait élevés chez lui cet événement, augmentaient ses terreurs pour la nièce. Enfin, ces sentimens prenant plus de force à mesure qu'il les combattait moins par la reflexion, sa désolation devint une sorte de frénésie.

Paolo oublia pour un moment sa propre situation, pour tâcher d'apporter à Vivaldi quelques consolations, en lui présentant les plus légers sujets d'espoir que les circonstances pouvaient lui laisser, et en écartant

celles qui semblaient les lui ôter tous ; mais Vivaldi n'écoutait et n'entendait rien. Enfin, Paolo ayant fait mention du couvent de la Santa del Pianto, ce sujet qui avait quelque relation avec le moine qui lui annonçait le sort d'Ellena, attira l'attention de Vivaldi, et l'arracha un moment à ses réflexions pour entendre un récit qui pouvait servir ses conjectures, et il demanda à Paolo la suite du récit commencé sur ce couvent.

Paolo obéit, non sans quelque répugnance; et après avoir parcouru la chambre souterraine des yeux, comme s'il craignait qu'il n'y eût quelqu'un de caché pour l'entendre et prêt à lui répondre, nous sommes, dit-il, monsieur, dans un lieu assez retiré pour y dire un secret sans le moindre danger d'être découverts. Cependant, pour prendre toutes nos sûretés, si vous voulez bien venir vous asseoir près de moi, je vous dirai ce que je sais du couvent de Notre-Dame del Pianto.

Vivaldi s'étant assis à côté de son domestique, celui-ci, parlant à demi-voix, lui dit : C'était donc la veille de Saint-Marc, et justement comme sonnait l'ANGELUS du soir. — Monsieur, vous n'êtes

peut-être jamais entré dans l'église de Notre-Dame del Pianto. Vous saurez donc, monsieur, que c'est une ancienne église, la plus sombre que vous ayez jamais vue. — Eh bien, il y a dans un des bas-côtés de cette église un confessionnal. A ce confessional, justement après les derniers coups de cloche de la prière du soir, un homme, tellement enveloppé dans un long vêtement qu'on ne pouvait voir ni sa figure, ni sa taille, vint se mettre à genoux dans un des côtés. Au reste, quand il eût été vêtu aussi élégamment que vous, on n'en eût rien vu; car cette partie de l'église, n'étant éclairée que d'une seule lampe à son autre extrémité, est presqu'aussi obscure que la chambre où nous sommes; mais cette obscurité est sans doute ménagée pour que les pénitens ne rougissent pas des péchés dont ils se confessent; et cette commodité peut être de quelqu'utilité au tronc des pauvres pour y faire mettre quelqu'argent, ce que les moines ne négligent point....

Tu perds, lui dit Vivaldi, le fil de ton histoire. Vous avez raison, monsieur, reprit Paolo, mais je ne sais plus où j'en étais. Ah! oui, au pied du confessionnal. L'in-

connu donc, agenouillé à la petite grille, poussait de tels gémissemens à l'oreille du confesseur, qu'on les entendait d'un bout de l'église à l'autre. Vous saurez, monsieur, que les religieux de la Santa del Pianto sont de l'ordre des Pénitens noirs, et que les gens qui ont de gros péchés à confesser, vont là pour consulter le grand Pénitencier, le Père Ansaldo, qui y demeure. Or, c'était lui-même qui écoutait le pénitent, et qui le reprit doucement de l'éclat qu'il faisait, et s'efforça de le consoler. L'inconnu s'appaisa un peu, et reprit sa confession. J'ignore ce qu'il dit au Père Ansaldo, car vous savez bien qu'on ne viole point le secret de la confession, si ce n'est dans quelques circonstances extraordinaires; mais c'était quelque chose de si étrange et de si horrible, que le grand pénitencier quitta soudainement son confessionnal, et, avant d'avoir pu arriver à sa chambre, tomba en convulsion, et se trouva mal. Après être revenu à lui, il demanda aux personnes qui se trouvaient auprès de lui, si un pénitent qui s'était présenté à un tel confessionnal était encore dans l'église, et déclara qu'il fallait tâcher de l'arrêter. Il le dépeignit tel qu'il l'avait vu

s'approchant du confessionnal, et, à ce souvenir, il sembla prêt de retomber en convulsion. Un des religieux, qui avait traversé l'église pour aller au secours du Père Ansaldo, se rappela qu'un homme, ressemblant à celui qu'on décrivait, avait passé auprès de lui avec beaucoup de vitesse; qu'il était grand, vêtu d'un habit de moine blanc, et allant vers la porte de l'église qui donnait dans la cour extérieure du couvent. Le Père Ansaldo pensa que c'était son pénitent. On envoya chercher le portier, et on lui demanda s'il n'avait vu passer personne de vêtu et fait de telle et telle manière. Il assura que non; mais il ajouta de plus, que, dans toute l'après-dînée, il n'était entré aucun religieux vêtu de blanc.

Vêtu de blanc, dit Vivaldi! s'il eût été en noir, j'aurais cru que c'était le moine mon persécuteur.

Monsieur, dit Paolo, comme je vous l'ai fait déjà observer, un homme peut bien aisément changer de vêtement, et si c'est-là votre seule raison....

Poursuis, dit Vivaldi.

D'après le conte rendu par le portier, tous les Pères pensèrent unanimement qu'il fallait

fallait que l'inconnu fût encore dans l'enceinte du couvent; mais, après une recherche exacte, on ne trouva personne.

Oh! ce devait être mon moine, dit Vivaldi, malgré la différence de l'habit; car il n'y a pas deux êtres au monde qui puissent échapper si miraculeusement à toute observation.

En cet endroit, leur conversation fut interrompue par des sons étouffés qui parurent, à leur imagination troublée, être les derniers soupirs d'une personne mourante. Une inquiétude mortelle les saisit tous les deux.

Ah! dit Paolo après avoir écouté quelque tems, c'est le bruit du vent.

Depuis l'époque de cette étrange confession, reprit Paolo, le Père Ansaldo ne se ressembla plus à lui-même... sa tête.....

Sûrement, dit Vivaldi, le crime qu'il avait ouï en confession, le touchait par quelque côté.

Non, monsieur, dit Paolo; je n'ai rien entendu dire de pareil, et quelques circonstances qui suivirent, semblent prouver le contraire. Environ un mois après cet événement, un jour où il faisait horriblement

chaud, comme les moines sortaient du dernier office....

Paix, dit Vivaldi.

J'entends parler à voix basse, dit Paolo.

Ils écoutèrent attentivement, et reconnurent des voix humaines; mais ils ne purent distinguer si elles venaient de quelque pièce voisine, ou du dessous de celle où ils étaient renfermés. Les sons revenaient par intervalles, et les personnes qui parlaient semblaient retenir leurs voix dans la crainte d'être entendues. Vivaldi délibérait s'il valait mieux se découvrir en appelant, que de garder le silence.

Considérez, monsieur, lui dit Paolo, que nous sommes presqu'assurés de mourir de faim, si nous ne nous découvrons pas nous-mêmes à ces gens quels qu'ils soient, et à tous périls et risques.

Des périls! ah! quel danger me reste-t-il à craindre dans la situation où je suis? O Ellena! Ellena!

Ils se mirent tous deux à crier de toutes leurs forces, mais inutilement; on ne leur répondit point, et les sons même qui avaient attiré leur attention ne se firent plus entendre.

Epuisés par leurs efforts, ils se jetèrent par terre, renonçant à toute tentative ultérieure jusqu'au retour du jour.

Vivaldi n'eut plus le courage de demander à Paolo le reste de son récit. N'ayant presque plus d'espoir pour lui-même, il ne pouvait mettre d'intérêt à des malheurs étrangers, et il avait déjà reconnu que l'histoire de Paolo ne pouvait avoir aucune relation avec Ellena; et Paolo lui-même, après s'être enroué à force de crier, se trouvait très-disposé à garder le silence.

CHAPITRE VIII.

PLUSIEURS jours s'étaient passés depuis l'arrivée d'Ellena au monastère de San Stephano, sans qu'il lui eût été permis de sortir de sa chambre. Elle y était renfermée sous la clef et ne voyait personne, excepté la religieuse qui lui apportait quelque nourriture, et qui était la même qui l'avait reçue à la porte du couvent et l'avait menée à l'abbesse.

Lorsqu'on crut que son courage serait

abattu par la solitude et par l'expérience de l'inutilité de sa résistance, elle fut mandée au parloir. L'abbesse y était seule, et l'air de sévérité avec laquelle Ellena fut reçue la prépara à tout.

Après une exorde où l'on s'efforça de lui faire comprendre toute l'horreur de son crime, et la nécessité de sauver le repos et l'honneur d'une noble famille, que sa conduite désordonnée avait été sur le point de souiller, l'abbesse lui déclara qu'elle devait se déterminer à prendre le voile sur-le-champ, ou à épouser la personne que la marquise Vivaldi avait eu l'extrême bonté de lui destiner.

Vous ne pourrez jamais, lui dit l'abbesse, payer d'assez de reconnaissance la générosité de la marquise qui vous donne le choix entre ces deux partis. Après l'injure qu'il n'a pas tenu à vous de faire à elle-même et à sa famille, vous ne deviez guère vous attendre à tant d'indulgence de sa part; elle devait, ce me semble, vous punir avec sévérité, et elle vous permet d'entrer en religion parmi nous, ou, si vous n'avez pas assez de vertu pour renoncer à un monde pervers, elle vous permet d'y rentrer, et vous donne dans

la personne d'un mari un aide pour en supporter les peines et les travaux, et dont l'état est mieux assorti à votre naissance et à votre obscurité que celui du jeune homme auquel vous aviez osé élever vos regards.

Ellena rougit à cette atteinte grossière portée à sa fierté, et ne daigna pas répondre. Elle fut saisie d'une profonde indignation en entendant donner ainsi à une injustice criante le nom d'indulgence, et à des actes de la plus odieuse tyrannie les couleurs de la générosité. Elle ne fut pas cependant fort troublée en apprenant les projets tramés contre elle, parce que, depuis son arrivée à San Stephano, elle s'était attendue à tout, et s'était préparée à souffrir avec courage, persuadée qu'elle lasserait la malice de ses ennemis, et qu'elle triompherait à la fin de sa mauvaise fortune. Ce n'est qu'en pensant à sa séparation d'avec Vivaldi que son courage faiblissait, et que ses maux lui paraissaient insupportables.

Vous ne répondez point, lui dit l'abbesse après un moment d'attente. Est-il possible que vous soyez aussi insensible aux bontés et à la générosité de la marquise? Mais je ne veux pas prendre avantage de votre in-

sensibilité dans ce moment même; je vous laisse encore une fois la liberté du choix. Vous pouvez vous retirer dans votre chambre pour y songer et vous décider, mais souvenez-vous que vous allez être liée irrévocablement par la résolution que vous prendrez, et que vous n'avez à choisir qu'entre l'un ou l'autre des partis qu'on vous a proposés. Si vous ne prenez pas le voile, vous prendrez le mari qu'on vous présentera.

Madame, répondit Ellena avec une dignité tranquille, il n'est pas besoin que je prenne du tems pour délibérer et décider. Ma résolution est prise, et je rejette également l'un et l'autre des partis entre lesquels vous voulez que je choisisse. Je ne me condamnerai jamais moi-même à être renfermée dans un cloître, ni à subir la dégradation dont vous me menacez de l'autre coté. Je suis prête à supporter tous les mauvais traitemens qu'il vous plaira de m'infliger; mais je ne serai jamais malheureuse et opprimée de mon propre consentement. Le sentiment de mes droits et de ceux de la justice qui remplit mon cœur, soutiendra mon courage autant que la conscience de ce que je me dois à moi-même et à la dignité

de mon caractère. Vous êtes maintenant instruite de mes résolutions ; je ne vous en parlerai plus.

L'abbesse, qui n'avait pu laisser parler Ellena de ce ton et si long-tems, que par la surprise où tant de hardiesse l'avait tenue, en la fixant d'un œil sévère, lui dit : Où avez-vous appris tout ce bel héroïsme, et la témérité avec laquelle vous osez en avouer et en débiter les maximes, et l'audace qui vous rend capable d'insulter votre supérieure, dont l'autorité est consacrée par votre religion, et de l'insulter jusque dans le sanctuaire ?

Le sanctuaire est profané, lui dit Ellena avec douceur et avec dignité, lorsqu'il est devenu une prison ; et lorsqu'une personne consacrée à Dieu, oublie elle-même les devoirs que lui impose la religion, elle cesse d'être respectable. Les mêmes motifs qui nous font aimer les douces et bienfaisantes lois de la religion, nous inspirent l'éloignement pour ceux qui les violent ; et quand vous me rappelez au respect que je lui dois, vous me pressez vous-même de prononcer votre condamnation.

Sortez, lui dit l'abbesse, se levant avec

impatience de son fauteuil. Des avis si imposans et si convenables dans votre bouche ne seront point oubliés.

Ellena obéit, et fut reconduite à sa cellule, où elle se mit à repasser sa conduite avec l'abbesse ; elle ne put se repentir de la franchise avec laquelle elle avait défendu ses droits, et combattu l'injustice d'une femme qui prétendait être respectée de la victime même de sa cruauté et de son oppression. Elle s'applaudit de ne s'être pas oubliée un moment, soit en se laissant aller à toute son indignation, soit en se laissant abattre par la crainte. La connaissance qu'elle venait d'acquérir du caractère méprisable de l'abbesse, ne lui permettait plus d'être humiliée devant elle ; car elle n'était sensible qu'à la censure des personnes vertueuses, qui faisait sur elle les plus profondes impressions, tandis qu'elle était parfaitement indifférente au blâme et à l'opinion des méchans.

Ellena s'étant ainsi confirmée dans ses résolutions, se proposa d'éviter désormais toutes les scènes semblables à celles qu'elle venait d'essuyer, et de ne repousser que par le silence les injures auxquelles elle pourrait

être exposée. Elle s'y attendait, et elle se résolut à les supporter. Des trois maux entre lesquels elle avait à choisir, la prison avec toutes les incommodités et les dégoûts dont elle était accompagnée, lui paraissait beaucoup plus supportable que le mariage dont on la menaçait, ou l'obligation de se faire religieuse, l'un et l'autre de ces derniers partis devant dévouer au malheur le reste de sa vie, d'après son propre choix. Elle n'hésita donc pas. Si elle pouvait supporter avec calme sa captivité, le poids en deviendrait plus léger ; et c'est à cette résignation qu'elle chercha à disposer son ame.

Depuis son entrevue avec l'abbesse, elle avait été tenue enfermée dans sa chambre, lorsque le soir du cinquième jour, on lui permit d'assister à vêpres. En traversant le jardin pour aller à l'église, elle éprouva une sensation voluptueuse à respirer l'air libre et frais, et a jouir de la verdure des arbres et des arbustes, ces bienfaits de la nature préparés à tous les hommes, et dont elle avait été privée depuis son arrivée. Elle suivit les religieuses à l'office, et se trouva placée parmi les novices. La solemnité du service, et sur-tout les chants religieux

émurent son cœur, adoucirent ses douleurs et relevèrent ses esprits.

Parmi les voix qu'elle entendait, il y en avait une qui fixa son attention ; elle rendait les sentimens de dévotion avec une expression plus touchante, qui semblait inspirée par la douce mélancolie d'un cœur qui semblait depuis long-tems dégoûté du monde. A ces accens qui tantôt s'élevaient avec l'orgue, tantôt se mêlaient aux chants timides et doux des religieuses, Ellena crut comprendre tous les sentimens du cœur qui animait cette belle voix, et elle chercha avec empressement à reconnaître parmi ses compagnes la physionomie qui serait d'accord avec la sensibilité qu'annonçait cet organe enchanteur. Quelques-unes des sœurs avaient levé leurs voiles, et elle n'en remarqua aucune qui remplît son espoir ; mais en examinant avec plus d'attention, elle distingua une religieuse un peu éloignée d'elle au-dessous d'une lampe qui éclairait un peu sa tête, et dont la figure et le maintien lui parurent parfaitement d'accord avec l'idée qu'elle s'était faite de la personne dont la voix l'avait si fortement frappée, et lui semblait venir du même endroit. Son

visage était caché sous un voile assez clair cependant pour lui laisser voir la beauté de son teint ; mais l'air de sa tête et toute son attitude indiquaient suffisamment la dévotion que sa voix exprimait.

L'hymne étant finie, elle se leva de dessus ses genoux, et Ellena bientôt après, la voyant sans voile et observant son visage éclairé tout-à-fait par la lampe, se confirma dans ses conjectures. On voyait dans ses traits et toute sa contenance une sorte de mélancolie douce et résignée. Les chagrins paraissaient y avoir répandu quelque pâleur et quelque langueur, qui se dissipaient lorsque les élans de la dévotion venaient élever son ame au-dessus des choses de ce monde, et la placer, pour ainsi dire à la hauteur des intelligences célestes. Dans ce moment, ses yeux bleus portés vers le ciel exprimaient cet amour tendre et fervent, cet enthousiasme divin qui respire dans les belles fêtes du Guide ; et cette vue renouvela dans Ellena toutes les impressions enchanteresses que la voix de l'inconnue lui avait déjà fait éprouver.

Tandis qu'elle regardait la religieuse avec un degré d'intérêt qui ne lui permettait pas

de s'occuper d'aucun autre objet, elle crut demêler dans sa contenance et ses traits le sentiment du désespoir plutôt que celui de la résignation ; car lorsqu'elle cessait de prier, ses regards prenaient une fixité trop énergique et trop soutenue pour des souffrances communes, ou pour un état de l'ame tel que celui que suppose une entière résignation ; mais cette pensée excitait davantage la sympathie d'Ellena, en lui faisant croire à la ressemblance de leur situation et de leurs sentimens. Ellena fut soulagée et fortifiée par cette découverte, sorte d'égoïsme pardonnable à une créature privée de tout appui, et qui trouvait dans ce lieu un être capable de sentir quelque pitié pour elle, et de lui donner quelque consolation. Ellena s'efforça de rencontrer les regards de la religieuse, pour lui faire entendre l'intérêt qu'elle prenait à son sort, et lui exprimer elle-même son malheur ; mais elle n'y put parvenir, la religieuse étant absorbée dans sa dévotion.

A la sortie de l'église cependant, la religieuse passant très-près d'Ellena, celle-ci lui jetta un regard si suppliant et si expressif, que la religieuse s'arrêta, et regarda à

son tour la nouvelle venue, non-seulement avec surprise, mais avec un mêlange de curiosité et de compassion. Une faible rougeur colora un moment ses joues; elle parut troublée, et ne pouvait détourner ses regards d'Ellena; mais comme elle ne pouvait s'arrêter, obligée de suivre la procession, ses regards et un sourire exprimant la plus tendre pitié, lui dirent un adieu que les paroles n'auraient jamais pu rendre. Ellena après l'avoir suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût en entrant par la porte qui conduisait à l'appartement de l'abbesse, se trouva avec sa conductrice arrivée chez elle, si occupée de sa nouvelle connaissance, qu'elle ne s'avisa qu'en ce moment de demander son nom.

Vous voulez parler de la sœur Olivia! lui dit sa conductrice.

Elle est d'une figure bien agréable, dit Ellena.

Nous avons beaucoup de sœurs aussi jolies, dit la sœur Marguerite avec un air piqué.

Sans doute, reprit Ellena; mais celle dont je parle a une physionomie touchante, ouverte, noble et pleine de sensibilité, et

je trouve dans ses yeux une douce mélancolie qui ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui la voient.

Ellena était si enchantée de son intéressante religieuse, qu'elle oublia qu'elle en faisait l'éloge à une personne dont le cœur endurci était insensible aux charmes qu'elle louait, et n'admirait rien tant que l'air de hauteur de madame l'abbesse; car pour la sœur Marguerite, une description de ces traits délicats que saisissait Ellena, était inintelligible.

Elle n'est plus de la première jeunesse, dit Ellena s'efforçant de se faire entendre; mais elle en a encore toutes les graces, et y joint une dignité......

Si vous entendez qu'elle est de moyen âge, dit aigrement Marguerite, c'est de la sœur Olivia dont vous parlez; car nous sommes presque toutes plus jeunes qu'elle.

Ellena portant les yeux presque involontairement sur la religieuse qui lui parlait ainsi, vit une face pâle, maigre, annonçant à-peu-près une fille de cinquante ans, et put à peine cacher sa surprise de voir une si misérable vanité vivre encore parmi des passions refroidies, sous une figure repous-

sante et à l'ombre d'un cloître. Marguerite jalouse et mécontente des éloges donnés à Olivia, se refusa à répondre à de nouvelles questions; et après avoir reconduit Ellena dans sa cellule, elle l'y enferma pour la nuit.

Le jour suivant, on permit encore à Ellena d'assister aux vêpres, et elle sentit ses esprits ranimés par l'espérance de voir sa religieuse favorite. Elle la vit en effet à genoux au même endroit, faisant sa prière en particulier, avant que le service commençât.

Ellena contint avec peine son impatience de faire connaître à la religieuse le tendre intérêt qu'elle avait conçu pour elle, et de s'en faire remarquer, jusqu'à ce que la prière fût finie. Quand la religieuse se fut levée et qu'elle eut écarté son voile, elle fixa sur Ellena des regards aussi curieux que ceux dont elle avait été l'objet. Ce regard fut accompagné d'un sourire si expressif et plein d'une sensibilité si touchante, qu'Ellena, oubliant le lieu où elle était, quitta sa place pour s'approcher d'elle, comme si l'ame qui venait de se montrer à ses yeux dans ce sourire, était depuis long-tems

connue de la sienne. A son approche, la religieuse rabattit son voile, espèce de reproche qu'Ellena entendit, et qui la fit revenir à sa place ; mais son attention demeura portée sur la religieuse durant tout le tems du service.

Après l'office, en sortant de l'église, Olivia ayant passé devant elle sans paraître faire à elle aucune attention, Ellena put à peine retenir ses larmes, et rentra dans sa chambre très - abattue. Un regard d'Olivia était pour elle, non - seulement délicieux, mais nécessaire à son cœur. Elle arrêta sa pensée sur le sourire dont l'expression avait été si éloquente, et dont le souvenir vint encore la consoler dans sa prison.

Sa rêverie fut interrompue par le bruit des pas légers d'une personne s'approchant de sa cellule. La porte s'ouvrit, et elle vit paraître Olivia elle-même. Ellena se leva avec émotion pour aller au-devant d'elle. La religieuse lui tendit la main, qu'Ellena serra dans les siennes.

Vous n'êtes pas accoutumée à la retraite et à notre mauvaise chère, lui dit Olivia d'un air obligeant et affligé, en posant sur

la table une petite corbeille contenant quelques rafraîchissemens.

Je vous entends, dit Ellena avec un regard exprimant sa reconnaissance. Vous avez un cœur accessible à la compassion, quoique vous habitiez dans cette enceinte. Vous avez souffert vous-même, et vous connaissez le plaisir délicat d'adoucir les souffrances des autres par des attentions qui leur prouvent que vous partagez leurs maux. Oh! que ne puis-je vous exprimer combien je suis touchée des sentimens que vous me montrez ?

Des larmes l'interrompirent. Olivia lui serra la main, la regarda avec une grande attention, et éprouva une assez grande agitation; mais après avoir recouvré, du moins en apparence, quelque tranquillité, elle lui dit avec un sourire mêlé d'un peu de sérieux: Vous jugez bien de mes sentimens, mon enfant. Mon cœur n'est pas insensible, et je partage vos douleurs; vous étiez destinée à des jours plus heureux que ceux que vous pouvez espérer dans ce cloître.

Elle s'arrêta comme si elle en avait trop dit, et ajouta : Cependant tranquillisez-vous; et puisque vous trouvez quelque

cette chambre était dans une petite tourelle en saillie à l'un des angles de l'édifice, et comme suspendue en l'air au-dessus des rochers de granit qui formaient la montagne. Quelques-uns de ces rochers se projetaient au-delà de leur base, semblant menacer d'une chûte prochaine; d'autres s'élevant à pic, soutenaient les murs du monastère. Ellena, de la hauteur où elle était placée, voyait avec un plaisir mêlé de quelque terreur ces roches hérissées de mélèses, ombragées et noircies par d'immenses sapins; d'épais châtaigniers couvrant leur base, et le terrain s'abaissant insensiblement jusqu'à la plaine, et tout cet ensemble présenter une gradation intéressante depuis la cime nue et stérile des rochers jusqu'à une terre enrichie de tous les genres de cultures. Autour de ces belles plaines étaient comme entassées d'autres montagnes de différentes formes, qu'Ellena avait déjà admirées en arrivant à San-Stephano; quelques-unes couvertes d'oliviers et d'amandiers, mais la plus grande partie abandonnée aux troupeaux qui, dans l'été, viennent s'y nourrir de leurs herbes aromatiques, et aux approches de l'hiver viennent cher-

cher un climat plus doux dans les plaines connues sous le nom de IL TAVOGLIERE DI PUGLIA.

Sur sa gauche, Ellena découvrait le terrible pont qu'elle avait passé, et entendait encore le bruit du torrent sur lequel il est suspendu. L'ensemble de toute cette perspective lui paraissait encore plus frappant, plus étonnant qu'au moment où elle avait vu ces grands objets pour la première fois et de plus près.

Pour Ellena, sur qui le spectacle des beautés de la nature faisait les plus fortes et les plus douces impressions, la découverte de cette petite tourelle était d'une grande importance. Elle pourrait venir là, et son ame calmée par cette vue pourrait acquérir la force nécessaire pour supporter les peines qui l'attendaient. Là, saisie d'admiration à la vue des grands objets qui l'environnaient, et qui lui laissaient voir la divinité comme au travers d'un voile religieux qui en adoucit l'éclat aux yeux des mortels, elle conversait pour ainsi dire avec Dieu, présent dans ses sublimes ouvrages. Pour une ame élevée jusqu'à cette hauteur, quelle importance peuvent conserver les

affaires humaines et les peines passagères de ce monde ! Combien faible lui paraît la puissance de l'homme le plus redouté, lorsqu'elle considère que la chûte d'un seul de ces rochers détaché de la montagne, et roulant dans la plaine, peut détruire des milliers de créatures humaines, à qui il ne servirait de rien pour le salut d'être rangés en bataille, et armés de tous les instrumens de destruction que l'industrie humaine a imaginés ! Cet homme qui la tient en captivité n'a plus qu'une puissance imaginaire semblable à celle des géans des contes de fée ; il ne peut enchaîner son ame, ni se faire craindre d'elle, tant qu'elle est soutenue par sa vertu.

L'attention d'Ellena fut détournée de cette scène par un bruit dans la galerie. Elle entendit qu'on ouvrait la porte du passage ; et conjecturant que c'était la sœur Marguerite qui pourrait s'appercevoir de son absence et de la découverte qu'elle avait faite de la tourelle, et lui ôter désormais cette consolation, elle redescendit bien vîte. La sœur Marguerite lui demanda d'un air étonné, et en même tems sévère, comment

elle avait ouvert la porte de sa chambre et où elle était allée.

Ellena lui répondit avec franchise qu'elle avait trouvé la porte ouverte, et qu'elle était montée jusqu'à une petite tour où le passage conduisait ; mais elle ne montra aucun desir d'y retourner, jugeant fort bien que ce serait pour Marguerite un motif de la lui fermer. Marguerite, après l'avoir grondée durement de s'être avancée hors du corridor, et avoir laissé le déjeûner qu'elle lui apportait, quitta la chambre sans oublier de la refermer. Ellena fut ainsi privée de la consolation qu'elle avait trouvée dans sa petite tour.

Durant plusieurs jours, elle ne vit que sa sévère geolière, excepté à l'heure des vêpres, où elle fut observée avec tant de vigilance, qu'elle n'osa dire à Olivia un seul mot, ni même lui parler des yeux. Ceux d'Olivia furent souvent fixés sur elle avec une expression qu'Ellena, lorsqu'elle se hasarda de lui rendre ses regards, ne put pas bien entendre ; c'était non-seulement de la compassion, mais une curiosité inquiète, et quelque chose de semblable à la crainte. Elle rougissait et pâlissait succes-

sivement, et semblait près de se trouver mal, excepté dans les momens où sa dévotion semblait ranimer ses esprits abattus, et lui rendre l'espérance et le courage.

Après être sortie de l'église, Ellena ne vit pas Olivia de toute la soirée ; mais le lendemain matin, elle la vit entrer dans sa cellule, lui apportant à déjeûner, la tristesse était répandue sur toute sa physionomie.

Oh! que je suis heureuse de vous voir, lui dit Ellena, et combien j'ai souffert d'une si longue séparation. J'ai été obligée de me rappeler sans cesse la défense que vous m'avez faite de m'enquérir de vous.

Je viens par l'ordre de notre abbesse, répliqua Olivia avec un sourire mêlé de tristesse, et s'asseyant sur la couchette d'Ellena.

Est-ce donc contre votre gré que vous venez me voir? lui dit tristement Ellena.

Non certainement ; mais .... Et elle hésita.

Ah! sans doute, dit Ellena, vous m'apportez de mauvaises nouvelles, et vous ne vouliez pas m'affliger.

Oui, ma chère enfant, c'est ce que vous dites.

dites. Je crains que vous n'ayez des attachemens qui ne vous laissent pas écouter, sans une peine extrême, ce que j'ai à vous communiquer. On m'a chargée de vous préparer à prendre le voile parmi nous, et de vous dire qu'il ne vous reste point d'autre parti, puisque vous rejetez le mari qu'on vous offre; que les délais accoutumés ne seront point observés pour vous, et qu'après avoir pris le voile blanc, vous serez obligée de prendre bientôt après le voile noir.

Olivia se taisant, Ellena lui dit; Ce n'est pas à vous que je répondrai, puisque c'est contre votre gré que vous vous êtes chargée de ce cruel message, mais seulement à madame l'abbesse. Je déclare donc que je ne veux prendre ni voile blanc ni voile noir; qu'on peut, en employant la force, me traîner à l'autel, mais que ma bouche ne prononcera jamais des vœux que mon cœur abhorre, et que je n'y paraîtrai que pour protester contre une telle tyrannie et contre toutes les formes qu'on pourra employer pour en assurer le succès.

Olivia, loin de désapprouver cette ré-

poise ferme, parut l'entendre avec une grande satisfaction.

Je n'ose applaudir à votre résolution, dit-elle ; mais je ne la condamne point. Vous avez sûrement dans le monde quelqu'attachement qui vous rendrait votre séparation douloureuse ; vouz avez des parens, des amis, dont il vous serait dur de vous éloigner ?

Non, je n'en ai point, dit Ellena avec un soupir.

Comment ! vous n'avez ni parent ni ami, et vous avez tant d'éloignement pour la retraite ?

J'ai seulement un ami, reprit Ellena ; et c'est de lui qu'ils veulent me séparer.

Ma chère, dit Olivia, pardonnez-moi ces questions, peut-être indiscrètes, et une nouvelle que je vais vous faire, au hasard de vous offenser encore. Quel est votre nom ?

Cette question ne peut m'offenser. Je m'appelle Ellena Rosalba.

Quoi ! comment ? dit Olivia en l'examinant attentivement. Ellena....

Ellena Rosalba, répéta Ellena. Mais permettez-moi, ajouta-t-elle, de vous deman-

ﬂer les motifs de votre curiosité et de votre étonnement ? Connaissez-vous quelque personne de ce nom ?

Non, répliqua tristement la religieuse, mais vos traits ont quelque ressemblance avec ceux d'une amie que j'ai perdue.

Comme elle disait ces mots, son agitation était sensible, et elle se leva pour s'en aller. Je ne veux pas prolonger ma visite, dit-elle à Ellena, de peur qu'on ne me prive du plaisir de vous voir. Quelle réponse donnerai-je à l'abbesse ? Si vous êtes déterminée au refus que vous m'annoncez, je vous conseille d'en adoucir l'expression autant que vous pourrez ; je connais mieux son caractère que vous ne pouvez le connaître, et je ne voudrais pas vous voir, ma chère enfant, traîner une existence misérable dans cette cellule solitaire.

Combien je vous dois de reconnaissance, dit Ellena, pour la bienveillance que vous me montrez, et pour les sages avis que vous me donnez. Je soumets mon jugement au vôtre. Vous pouvez adoucir mon refus comme vous le jugerez à propos ; mais n'oubliez pas qu'il est absolu, et prenez garde que l'ab-

besse ne puisse prendre mes égards envers elle pour de l'irrésolution.

Reposez-vous sur mes soins pour tout ce qui vous intéresse, dit Olivia. Adieu. Je reviendrai vous voir ce soir, si je le puis. La porte demeurera ouverte, afin que vous puissiez avoir plus d'air, et une vue que votre fenêtre ne vous donne point. Ce petit escalier au bout du corridor conduit à une chambre fort agréable.

J'y suis déjà montée, et j'ai à vous remercier de m'en avoir donné l'accès. Cette distraction a soulagé mes douleurs; je pourrais presque les oublier, si j'avais quelques livres et quelque crayons.

Je suis bien aise de savoir cela, dit la religieuse avec un sourire plein d'affection. Adieu. Je tâcherai de vous revoir ce soir. Si la sœur Marguerite revient, ne lui faites aucune question relative à moi, et sur-tout ne lui dites rien des petites attentions que j'ai pour vous.

Olivia retirée, Ellena monta à sa tourelle, où elle oublia pendant quelque tems ses chagrins à l'aspect des grandes scènes de la nature que sa fenêtre mettait sous ses yeux.

Vers midi, Ellena quitta sa tour, avertie par les pas de Marguerite; celle-ci ne lui fit pourtant aucun reproche de ne pas l'avoir trouvée dans sa chambre. Elle lui dit seulement que l'abbesse avait la bonté de lui permettre de dîner avec les novices, et qu'elle venait pour la conduire au réfectoire.

Cette permission ne fit aucun plaisir à Ellena, qui eût mieux aimé rester dans sa tour solitaire que de s'exposer aux regards curieux de ses nouvelles compagnes. Elle suivit Marguerite tristement dans les longs et silencieux corridors qui conduisaient à la salle où elles étaient rassemblées. Elle ne fut pas moins surprise qu'embarrassée en remarquant dans les manières de ces jeunes personnes habitant un couvent, une absence totale de cette décence qui jette une ombre légère sur chacune des graces qui doit orner le caractère d'une femme, et qui, comme un voile transparent, donne de la dignité à leur maintien et de la douceur à leurs traits. Dès qu'Ellena parut, tous les yeux furent fixés sur elle; les jeunes commencèrent à chuchoter et à sourire, et montrèrent en diverses manières, que la nouvelle venue était l'objet d'une con-

versation tournée toute entière à la censure! Aucune ne s'avança au-devant d'elle pour l'introduire et l'encourager; aucune ne l'invita à s'asseoir près d'elle à table; enfin, aucune ne lui montra la moindre de ces attentions qui n'ont point de nom, par lesquelles une ame délicate et généreuse se plaît à encourager la modestie et le malheur.

Ellena prit un siège; et quoiqu'elle eût éprouvé d'abord un peu d'embarras en se voyant l'objet de la critique et des manières impertinentes de ses compagnes, le sentiment de son innocence releva peu-à-peu ses esprits, et lui rendit bientôt l'air de dignité qui lui était naturel, et qui commença à changer pour elle les dispositions avec lesquelles on l'avait accueillie.

Ellena, après le repas, rentra dans sa cellule, pour la première fois, avec empressement. Marguerite ne l'enferma pas dans la chambre, indulgence qu'elle semblait n'avoir qu'à regret, et par un ordre supérieur; mais elle n'oublia pas de fermer la porte d'entrée du corridor. Dès qu'elle fut partie, Ellena monta dans sa tourelle. Après avoir souffert de la grossièreté des novices, elle ressentit plus vivement les

attentions délicates de sa bonne religieuse. Olivia avait fait porter dans cette chambre une chaise, une table sur laquelle elle avait placé quelques livres et un pot de fleurs. Ellena versa des larmes de reconnaissance pour les soins généreux d'Olivia, et s'abstint quelque tems d'ouvrir les livres pour entretenir les douces émotions qu'elle éprouvait.

Parmi les livres, quelques-uns traitaient de sujets mystiques qu'elle mit bien vîte de côté; mais elle y trouva quelques-uns des meilleurs poètes italiens, et l'histoire de Guichardin. Elle fut un peu surprise de voir des poètes dans une bibliothèque de religieuse; mais cette singularité lui étant agréable, elle ne s'arrêta pas à en chercher l'explication.

Après avoir arrangé ses livres et sa chambre, elle s'assit près de sa fenêtre; et, un volume du Tasse à la main, elle s'efforça d'écarter d'elle les douloureux souvenirs. Elle laissa errer son esprit parmi les scènes créées par l'imagination féconde et brillante de ce grand poète, jusqu'à ce que la chûte du jour la rappela à des scènes plus réelles. Le soleil était couché, mais les cimes des

montagnes étaient encore éclairées de ses derniers rayons. Une teinte brillante de pourpre colorait tout l'ouest ; le silence et le repos de la nature appelaient la douce mélancolie si familière à son cœur. Elle pensait à Vivaldi ; elle pleurait Vivaldi qu'elle pouvait ne revoir jamais, quoiqu'elle ne doutât pas qu'il ne fût à sa recherche, et qu'il ne s'y dévouât tout entier. Tous les détails de leur dernière conversation se représentaient à son esprit ; elle se rappelait les alarmes de Vivaldi au moment de leur séparation, dont il reconnaissait lui-même la convenance et la nécessité ; et quand elle pensait à la douleur qu'il devait avoir éprouvée en ne la trouvant plus à Villa Altieri, tout son courage pour supporter ses propres douleurs faiblissait à l'idée de celles qu'avait dû sentir son amant.

La cloche du soir l'avertissant pour l'office, elle descendit de sa tour pour se trouver dans sa chambre à l'arrivée de sa conductrice. Marguerite parut bientôt. Après le service, Olivia l'invita à passer avec elle dans le jardin. Là, se promenant dans de longues allées formées par de majestueux cyprès jetant une ombre épaisse, Olivia

entama une conversation générale, où elle évita de faire aucune mention de l'abbesse et de la situation d'Ellena. Celle-ci, inquiète de savoir la manière dont son refus de prendre le voile avait été reçu, hasarda quelques questions qu'Olivia éluda constamment, en même tems qu'elle se défendit autant qu'elle put des expressions de la reconnaissance de sa jeune amie pour ses obligeantes attentions.

Olivia reconduisit Ellena à sa cellule; et là, elle ne se fit plus de scrupule de satisfaire sa curiosité et de terminer ses incertitudes. Avec un mélange de franchise et de discrétion, elle lui rendit la plus grande partie de ce qui s'était passé entr'elle et l'abbesse, dont il fallait bien qu'Ellena fût instruite, et dont le résultat était que l'abbesse avait autant d'obstination que sa prisonnière de fermeté.

Quelle que soit votre dernière résolution, lui dit Olivia, je vous conseille sérieusement de montrer à l'abbesse quelque complaisance, et de lui laisser quelqu'espérance que vous pourrez céder un jour, sans quoi elle pourrait se porter envers vous aux dernières extrémités.

Et à quelles extrémités, dit Ellena, plus

terribles que celle de l'alternative qu'elle me propose ? Pourquoi m'abaisserai-je à une lâche dissimulation ?

Pour vous soustraire, lui dit tristement Olivia, aux traitemens injustes et cruels qui vous attendent.

Ah ! dit-elle, en échappant à ceux que je ne mérite pas, j'en subirais d'autres que j'aurais mérités, et je perdrais pour toujours le repos de ma vie que mes oppresseurs eux-mêmes ne pourraient plus me rendre ! Et en parlant ainsi, elle jeta à Olivia un regard exprimant quelque reproche et son espoir trompé.

J'applaudis à la justesse de vos sentimens, répliqua Olivia avec une tendre compassion. Hélas ! quelle pitié de voir une ame si noble soumise à un pouvoir injuste, secondé par des agens dépravés !

Soumise ! dit Ellena. Ne dites point soumise ; je me suis familiarisée avec l'idée des traitemens qu'on me prépare. J'ai choisi ceux qui me seront les moins cruels pour moi. Je les endurerai avec courage, mais je ne m'y soumettrai jamais.

Hélas ! ma chère enfant, vous ne savez pas à quoi vous vous engagez ; vous ne con-

naissez pas les traitemens auxquels vous pouvez vous attendre.

Et en disant ces mots, ses yeux se remplissaient de larmes, et elle s'éloigna d'Ellena qui, surprise de l'extrême douleur que montrait son amie, la conjura de s'expliquer davantage.

Je ne pourrais moi-même vous parler sur ce sujet avec une entière certitude; et si je le pouvais je ne l'oserais.

Vous ne l'oseriez! dit Ellena. Quoi! votre bonté pour moi peut-elle connaître la crainte, lorsque le courage est nécessaire pour éviter de si grands malheurs?

Ne m'en demandez pas davantage, reprit Olivia. Il vous suffit de savoir que les conséquences d'une résistance ouverte seraient terribles pour vous, et que vous pouvez consentir à les détourner.

Mais, ma tendre amie, comment les détourner sans m'exposer à d'autres malheurs qui me semblent encore plus à craindre? Comment les détourner sans contracter une union détestée, ou sans faire des vœux que j'abhorre? Chacun de ces partis me paraît plus terrible qu'aucun traitement que je puisse éprouver.

Peut-être vous trompez-vous en cela, lui dit la religieuse. Votre imagination ne peut vous peindre les horreurs du.... Mais, ma chère enfant, je vous le répète, je veux vous sauver des maux qui vous attendent ; que ne ferais-je pas pour vous y soustraire ? Eh bien le seul moyen qui me reste d'y réussir est de vous déterminer à paraître moins éloignée de consentir à ce qu'on demande de vous.

Votre bonté me pénètre, dit Ellena, et je crains de vous paraître ingrate en me refusant à vos avis ; cependant je ne puis les suivre. La dissimulation que j'emploierais pour ma défense, me ferait tomber dans le piège tendu pour ma destruction.

En tenant ce discours, Ellena, les yeux fixés sur la religieuse, fut frappée d'un soupçon dont elle-même n'eût pu s'expliquer les motifs. Elle douta de la sincérité d'Olivia, et crut un moment que cette sœur voulait la faire tomber dans les pièges de l'abbesse : elle rejeta pourtant cette affreuse pensée, qu'Olivia qui avait eu pour elle de si obligeantes attentions, dont les manières et la physionomie annonçaient une belle ame, et pour

et pour qui elle avait conçu tant d'estime et d'affection, fût capable d'une si lâche trahison. Un tel soupçon était pour son cœur un tourment plus cruel que tous ceux qu'elle avait éprouvés jusques - là ; et enfin, un nouveau regard jeté sur Olivia dissipa toutes ses craintes, et la convainquit que celle qui avait été jusques - là sa bienfaitrice, n'était pas capable de cette perfidie.

Si je puis me déterminer à tromper, dit Ellena après un long silence, quel profit m'en reviendra-t-il ? Je suis au pouvoir de l'abbesse qui mettra bientôt ma sincérité à l'épreuve. Ma dissimulation reconnue ne fera que provoquer sa vengeance, et je serai punie même pour avoir employé ce moyen de me soustraire à son injustice.

Si la tromperie, dit Olivia, est quelquefois excusable, c'est dans celui qui l'emploie pour la défense de lui-même. Il y a en effet des situations où l'on peut y recourir sans honte, et c'est le cas où vous êtes. Cependant je ne puis vous cacher que votre seule espérance est dans le délai que vous obtiendrez à l'aide du moyen sûr que je vous propose. Si l'abbesse peut espérer d'obtenir votre consentement, elle vous accordera

quelque tems pour vous préparer à recevoir le voile; et dans cet intervalle, quelques circonstances peuvent changer votre situation.

Ah ! plût à Dieu que je pusse le croire ! Mais, hélas ! quel pouvoir peut me tirer d'ici ? Il ne me reste personne qui puisse le tenter. Sur quoi fondez-vous donc quelqu'espérance pour moi ?

La marquise peut s'appaiser.

Quoi ! c'est sur cette possibilité que vous compterez, ma chère amie ? Si cela est, je désespère tout-à-fait. Se laisser aller à une fausseté sur une telle espérance, serait une mauvaise politique.

Il y a encore d'autres ressources, dit Olivia ; mais écoutons. La cloche sonne ; on se rassemble dans l'appartement de l'abbesse pour recevoir sa bénédiction du soir. Mon absence serait remarquée. Bon soir, ma chère sœur. Réfléchissez sur ce que je vous ai dit, et considérez, je vous en conjure, que la résolution que vous prendrez doit être décisive et peut vous être fatale.

La religieuse prononça ces mots avec un regard et une emphase si extraordinaires,

qu'Ellena desira et craignit tout-à-la-fois de la faire expliquer davantage ; mais, avant qu'elle fût revenue de sa surprise, Olivia avait quitté la chambre.

FIN DU TOME PREMIER.

